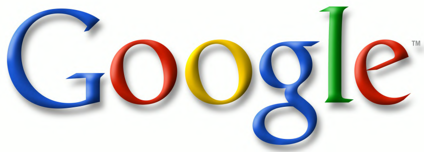
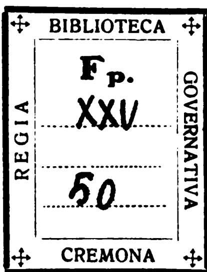




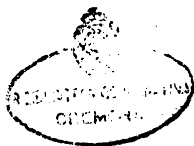


Avvertimento.

Il sottoscritto autore previene lo spettabile pubblico, che il Signor Mazzajoli di Livorno fece un' edizione contraffatta così della presente grammatica francese come della „Chiave“ per la grammatica francese e che le diede il nome di **seconda edizione**, per vieppiù deludere il pubblico, mentrechè la presente quinta edizione si stava stampando. — Questa comparve di questi giorni alla luce presso l' editore, Sign. Carlo Jügel in Francoforte s. M. e fu dall' autore talmente corretta ed aumentata che l' edizione contraffatta, già da per sè zeppa di falli, diventa ancora meno servibile.

Federico Funco.





CHIAVE

DELLA

GRAMMATICA FRANCESE

DI

Federico Funco.



CHIAVE

DEL

METODO DI OLLENDORFF

OSSIA

TRADUZIONE DEI TEMI

DELLA

GRAMMATICA FRANCESE

ALL' USO DEGL' ITALIANI

DI

FEDERICO FUNCO.

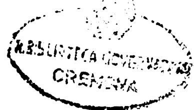
QUINTA EDIZIONE ORIGINALE

RIVEDUTA E CORRETTA.

Francoforte s. M. 1870.

CARLO JÜGEL, Librajo-Editore.

FIRENZE: E. LÖSCHER; E. GOODBAN. *TORINO:* E. LÖSCHER.
MILANO: C. BRANCA; VALENTINER & MUES.
BRESCIA: A. VALENTINI. *ROMA:* G. SPITHÖVER.
NAPOLI: DETKEN & ROCHOLL. *VENEZIA E VERONA:* MÜNSTER.
LIVORNO: LACROIX, VERBOECKHOVEN & Co.



Dalla stamperia di Aug. Osterrieth
in Francoforte s. M.

PROEMIO.

Coloro che si serviranno del Metodo di Ollendorff per imparare, senza maestro, la lingua francese, desidereranno d' avere una traduzione dei temi, affinchè essi siano in istato di correggere i loro esercizj. Per contentarli offeriamo loro questa Chiave, il cui valore si è verificato per molt' anni, giacchè ella si usa pure colle altre grammatiche francesi al metodo di Ollendorff.

Tuttavia consigliamo agli studianti di non ricorrere alla Chiave prima d' aver finita la propria traduzione d' un tema, altrimenti l' uso del libretto sarebbe poco profittevole, anzi dannoso.

CLEF

DES EXERCICES

DE LA MÉTHODE OLLENDORFF.

1.

Avez-vous le pain?—Oui, Monsieur, je l'ai.—Avez-vous votre pain?—J'ai mon pain.—Avez-vous le sel?—Je l'ai.—Avez-vous mon sel?—J'ai votre sel.—Avez-vous le savon?—J'ai le savon.—Avez-vous votre savon?—J'ai mon savon.—Quel savon avez-vous?—J'ai votre savon.—Avez-vous votre sucre?—J'ai mon sucre.—Quel sucre avez-vous?—J'ai votre sucre.—Quel papier avez-vous?—J'ai mon papier.—Avez-vous mon papier?—J'ai votre papier.—Quel pain avez-vous?—J'ai mon pain.—Quel sel avez-vous?—J'ai votre sel.

2.

Avez-vous mon beau cheval?—Oui, Monsieur, je l'ai.—Avez-vous mon vieux soulier?—Non, Monsieur, je ne l'ai pas.—Quel chien avez-vous?—J'ai votre joli chien.—Avez-vous mon mauvais papier?—Non, Monsieur, je ne l'ai pas.—Avez-vous le bon drap?—Oui, Monsieur, je l'ai.—Avez-vous mon vilain fusil?—Non, Monsieur, je ne l'ai pas.—Quel fusil avez-vous?—J'ai votre beau fusil.—Quel bas avez-vous?—J'ai le bas de fil.—Avez-vous mon bas de fil?—Je n'ai pas votre bas de fil.—Quel fusil avez-vous?—J'ai le fusil de fer.—Avez-vous mon fusil de fer?—Non, Monsieur, je ne l'ai pas.—Avez-vous le viéux pain?—Je n'ai pas le vieux pain.—Quel soulier avez-vous?—J'ai mon beau soulier de cuir.—Quel savon avez-vous?—J'ai mon vieux savon.—Quel

sucre avez-vous ?—J'ai votre bon sucre.—Quel sel avez-vous ?—J'ai le mauvais sel.—Quel chapeau avez-vous ?—J'ai mon mauvais chapeau de papier.—Avez-vous mon vilain soulier de bois ?—Non, Monsieur, je ne l'ai pas.

3.

Avez-vous mon bon vin ?—Je l'ai.—Avez-vous l'or ?—Je ne l'ai pas.—Avez-vous l'argent ?—Je l'ai.—Avez-vous le ruban d'or ?—Non, Monsieur, je ne l'ai pas.—Avez-vous votre chandelier d'argent ?—Oui, Monsieur, je l'ai.—Qu'avez-vous ?—J'ai le bon fromage. J'ai mon habit de drap.—Avez-vous mon bouton d'argent ?—Je ne l'ai pas.—Quel bouton avez-vous ?—J'ai votre bouton d'or.—Quel cordon avez-vous ?—J'ai le cordon d'or.—Avez-vous quelque chose ?—J'ai quelque chose.—Qu'avez-vous ?—J'ai le bon pain. J'ai le bon sucre.—Avez-vous quelque chose de bon ?—Je n'ai rien de bon.—Avez-vous quelque chose de beau ?—Je n'ai rien de beau. J'ai quelque chose de vilain.—Qu'avez-vous de vilain ?—J'ai le vilain chien.—Avez-vous quelque chose de joli ?—Je n'ai rien de joli. J'ai quelque chose de vieux.—Qu'avez-vous de vieux ?—J'ai le vieux fromage.—Avez-vous faim ?—J'ai faim.—Avez-vous soif ?—Je n'ai pas soif.—Avez-vous sommeil ?—Je n'ai pas sommeil.—Qu'avez-vous de beau ?—J'ai votre beau chien.—Qu'avez-vous de mauvais ?—Je n'ai rien de mauvais.—Quel papier avez-vous ?—J'ai votre bon papier.—Avez-vous le beau cheval ?—Oui, Monsieur, je l'ai.—Quel soulier avez-vous ?—J'ai mon vieux soulier de cuir.—Quel bas avez-vous ?—J'ai votre bas de fil.

4.

Avez-vous ce livre ?—Non, Monsieur, je ne l'ai pas.—Quel livre avez-vous ?—J'ai celui du voisin.—Avez-vous mon bâton ou celui de mon ami ?—J'ai celui de votre ami.—Avez-vous mon pain ou celui du boulanger ?—Je n'ai pas le vôtre ; j'ai celui du boulanger.—Avez-vous le cheval du voisin ?—Non, Monsieur, je ne l'ai pas.—Quel cheval avez-vous ?—J'ai celui du boulanger.—Avez-vous votre dé ou celui du tailleur ?—J'ai le mien.—Avez-vous le joli cordon d'or de mon chien ?—Je ne l'ai pas.

—Quel cordon avez-vous?—J'ai mon cordon d'argent.—Avez-vous mon bouton d'or ou celui du tailleur?—Je n'ai pas le vôtre; j'ai celui du tailleur.—Avez-vous l'habit de mon frère ou le vôtre?—J'ai celui de votre frère. —Quel café avez-vous?—J'ai celui du voisin.—Avez-vous votre chien ou celui de l'homme?—J'ai celui de l'homme.—Avez-vous l'argent de votre ami?—Je ne l'ai pas.—Avez-vous froid?—J'ai froid.—Avez-vous peur? —Je n'ai pas peur.—Avez-vous chaud?—Je n'ai pas chaud.—Avez-vous sommeil?—Je n'ai pas sommeil; j'ai faim.—Avez-vous soif?—Je n'ai pas soif.

5.

Avez-vous mon habit ou celui du tailleur?—J'ai celui du tailleur.—Avez-vous mon chandelier d'or ou celui du voisin?—J'ai le vôtre.—Avez-vous votre papier ou le mien?—J'ai le mien.—Avez-vous votre fromage ou celui du boulanger?—J'ai le mien.—Quel drap avez-vous? — J'ai celui du tailleur.—Quel bas avez-vous?—J'ai le mien.—Avez-vous le vieux bois de mon frère?—Je ne l'ai pas.—Quel savon avez-vous?—J'ai le bon savon de mon frère.—Avez-vous mon fusil de bois ou celui de mon frère?—J'ai le vôtre.—Quel soulier avez-vous?—J'ai le soulier de cuir de mon ami.—Avez-vous votre bas de fil ou le mien?—Je n'ai pas le vôtre; j'ai le mien.—Qu'avez-vous?—Je n'ai rien.—Avez-vous quelque chose de bon?—Je n'ai rien de bon.—Avez-vous quelque chose de mauvais?—Je n'ai rien de mauvais.—Qu'avez-vous de joli?—J'ai le joli chien de mon ami.—Avez-vous mon beau ou mon vilain bâton?—J'ai votre vilain bâton.—Avez-vous faim ou soif?

6.

Je n'ai ni faim ni soif.—Avez-vous mon soulier ou celui du cordonnier?—Je n'ai ni le vôtre ni celui du cordonnier.—Avez-vous votre crayon ou celui du garçon? —Je n'ai ni le mien ni celui du garçon.—Quel crayon avez-vous?—J'ai celui du marchand.—Avez-vous mon chocolat ou celui du marchand?—Je n'ai ni le vôtre ni celui du marchand; j'ai le mien.—Avez-vous le miel ou le vin?—Je n'ai ni le miel ni le vin.—Avez-vous votre

dé ou celui du tailleur ?—Je n'ai ni le mien ni celui du tailleur.—Avez-vous votre tire-bouchon ou le mien ? —Je n'ai ni le vôtre ni le mien; j'ai celui du marchand.—Quel bouchon avez-vous ?—J'ai celui du voisin. —Avez-vous le clou de fer ou le clou d'argent ?—Je n'ai ni le clou de fer ni le clou d'argent; j'ai le clou d'or.—Avez-vous chaud ou froid ?—Je n'ai ni chaud ni froid; j'ai sommeil.—Avez-vous peur ?—Je n'ai pas peur. —Avez-vous mon marteau ou celui du charpentier ?—Je n'ai ni le vôtre ni celui du charpentier.—Quel clou avez-vous ?—J'ai le clou de fer.—Quel marteau avez-vous ?—J'ai le marteau de bois du charpentier.—Avez-vous quelque chose ?—J'ai quelque chose.—Qu'avez-vous ? —J'ai quelque chose de beau.—Qu'avez-vous de beau ? —J'ai le beau parapluie du Français.—Avez-vous le bas de coton ou le bas de fil ?—Je n'ai ni le bas de coton ni le bas de fil.

7.

Avez-vous mon fusil ou le vôtre ?—Je n'ai ni le vôtre ni le mien.—Quel fusil avez-vous ?—J'ai celui de mon ami.—Avez-vous mon ruban ou celui de mon frère ?—Je n'ai ni le vôtre, ni celui de votre frère.—Quel cordon avez-vous ?—J'ai le cordon de fil de mon voisin.—Avez-vous le livre du Français ou celui du marchand ?—Je n'ai ni celui du Français ni celui du marchand.—Quel livre avez-vous ?—J'ai le mien.—Qu'avez-vous ?—Rien.—Avez-vous quelque chose ?—Je n'ai rien. —Avez-vous froid ?—Je n'ai pas froid; j'ai chaud.—Avez-vous le drap ou le coton ?—Je n'ai ni le drap ni le coton.—Avez-vous quelque chose de bon ou de mauvais ?—Je n'ai rien de bon ni de mauvais.—Qu'avez-vous ?—Je n'ai rien.

8.

Je n'ai ni le chien du boulanger ni celui de mon ami. —Avez-vous honte ?—Je n'ai pas honte.—Avez-vous peur ou honte ?—Je n'ai ni peur ni honte.—Avez-vous mon couteau ?—Lequel ?—Le beau.—Avez-vous mon [illegible] ou celui du cuisinier ?—Je n'ai ni le vôtre ni celui du cuisinier.—Lequel avez-vous ?—J'ai celui du capitaine.—

Ai-je votre biscuit?—Vous ne l'avez pas.—Ai-je faim ou soif?—Vous n'avez ni faim ni soif.—Ai-je chaud ou froid?—Vous n'avez ni chaud ni froid.—Ai-je peur?—Vous n'avez pas peur. Vous n'avez ni peur ni honte.—Ai-je quelque chose de bon?—Vous n'avez rien de bon.—Qu'ai-je?—Vous n'avez rien.—Quel crayon ai-je?—Vous avez celui du Français.—Ai-je votre dé ou celui du tailleur?—Vous n'avez ni le mien ni celui du tailleur.—Lequel ai-je?—Vous avez celui de votre ami.—Quel parapluie ai-je?—Vous avez le mien.—Ai-je le bon pain du boulanger?—Vous ne l'avez pas.—Quel miel ai-je?—Vous avez le vôtre.—Avez-vous mon fusil de fer?—Je ne l'ai pas.—L'ai-je?—Vous l'avez.—Ai-je votre mouton ou celui du cuisinier?—Vous n'avez ni le mien ni celui du cuisinier.—Ai-je votre couteau?—Vous ne l'avez pas.—L'avez-vous?—Je l'ai.—Quel biscuit ai-je?—Vous avez celui du capitaine.—Avez-vous mon café ou celui de mon garçon?—J'ai celui de votre bon garçon.—Avez-vous votre bouchon ou le mien?—Je n'ai ni le vôtre ni le mien.—Qu'avez-vous?—J'ai le bon chandelier de mon frère.

9.

Ai-je raison?—Vous avez raison.—Ai-je tort?—Vous n'avez pas tort.—Ai-je raison ou tort?—Vous n'avez ni raison ni tort; vous avez peur.—Vous avez sommeil.—Vous n'avez ni chaud ni froid.—Ai-je le bon café ou le bon sucre?—Ai-je quelque chose de bon ou de mauvais?—Vous n'avez rien de bon ni de mauvais.—Qu'ai-je?—Vous n'avez rien.—Qu'ai-je de joli?—Vous avez le joli chien de mon ami.—Quel beurre ai-je?—Vous avez celui de votre cuisinier.—Ai-je votre tire-bouchon ou celui du marchand?—Vous n'avez ni le mien ni celui du marchand.—Ai-je quelque chose?—Vous n'avez rien.—Quel soulier avez-vous?—J'ai le soulier de cuir du cordonnier.—Lequel ai-je?—Vous avez celui du vieux boulanger.—Lequel avez-vous?—J'ai celui de mon vieux voisin.—Qu'avez-vous?—J'ai peur.—Quel chocolat avez-vous?—J'ai celui du Français.

10.

Qui a mon coffre ?—Le garçon l'a.—A-t-il soif ou faim ?—Il n'a ni soif ni faim.—L'homme a-t-il le poulet ?—Il l'a.—Qui a mon gilet ?—Le jeune homme l'a.—Le jeune homme a-t-il mon chapeau ?—Le jeune homme ne l'a pas.—Qui l'a ?—Le capitaine l'a.—L'adolescent qu'a-t-il ?—Il a le beau poulet.—A-t-il le couteau ?—Il ne l'a pas.—A-t-il peur ?—Il n'a pas peur.—A-t-il peur ou honte ?—Il n'a ni peur ni honte.—L'homme a-t-il raison ou tort ?—Il n'a ni raison ni tort.—A-t-il chaud ou froid ?—Il n'a ni chaud ni froid.—Qui a le riz du paysan ?—Mon domestique l'a.—Votre domestique a-t-il mon balai ou le sien ?—Il n'a ni le vôtre ni le sien.—Quel balai a-t-il ?—Il a celui de son voisin.—Qui a mon vieux soulier ?—Votre cordonnier l'a.—Votre ami qu'a-t-il ?—Il a son bon argent.—A-t-il mon or ?—Il ne l'a pas.—Qui l'a ?—Le boulanger l'a.—Votre boulanger a-t-il mon oiseau ou le sien ?—Il a le sien.—Qui a le mien ?—Le charpentier l'a.—Qui a froid ?—Personne n'a froid.—Quelqu'un a-t-il chaud ?—Personne n'a chaud.—Quelqu'un a-t-il mon poulet ?—Personne ne l'a.—Votre domestique a-t-il votre gilet ou le mien ?—Il n'a ni le vôtre ni le mien.—Lequel a-t-il ?—Il a le sien.

11.

Quelqu'un a-t-il mon fusil ?—Personne ne l'a.—L'adolescent a-t-il mon livre ?—Il ne l'a pas.—Qu'a-t-il ?—Il n'a rien.—A-t-il le marteau ou le clou ?—Il n'a ni le marteau ni le clou.—A-t-il mon parapluie ou mon bâton ?—Il n'a ni votre parapluie ni votre bâton.—A-t-il mon cafè ou mon sucre ?—Il n'a ni votre café ni votre sucre ; il a votre miel.—Le garçon a-t-il le biscuit de mon frère ou celui du Français ?—Il n'a ni celui de votre frère ni celui du Français ; il a le sien.—Ai-je votre sac ou celui de votre ami ?—Vous n'avez ni le mien ni celui de mon ami ; vous avez le vôtre.—Qui a le sac du paysan ?—Le bon boulanger l'a.—Qui a peur ?—Le garçon du tailleur a peur.—A-t-il sommeil ?—Il n'a pas sommeil.—A-t-il froid ou faim ?—Il n'a ni froid ni faim.—Qu'a-t-il ?—Rien.—Le paysan a-t-il mon argent ?—Il ne

l'a pas.—Le capitaine l'a-t-il?—Il ne l'a pas.—Qui l'a? —Personne ne l'a.—Votre voisin a-t-il quelque chose de bon?—Il n'a rien de bon.—Qu'a-t-il de vilain?—Il n'a rien de vilain.—A-t-il quelque chose?—Il n'a rien.

12.

Le marchand a-t-il mon drap ou le sien?—Il n'a ni le vôtre ni le sien.—Quel drap a-t-il?—Il a celui de mon frère.—Quel dé le tailleur a-t-il?—Il a le sien.—Votre frère a-t-il son vin ou celui du voisin?—Il n'a ni le sien ni celui du voisin.—Quel vin a-t-il?—Il a le sien.—Quelqu'un a-t-il mon ruban d'or?—Personne ne l'a.—Qui a mon cordon d'argent?—Votre bon garçon l'a. —A-t-il mon cheval de papier ou mon cheval de bois?—Il n'a ni votre cheval de papier ni votre cheval de bois; il a le cheval de cuir de son ami.—Quelqu'un a-t-il tort?—Personne n'a tort.—Qui a le bon chocolat du Français?—Le marchand l'a.—L'a-t-il?—Oui, Monsieur, il l'a.—Avez-vous peur ou honte?—Je n'ai ni peur ni honte.—Votre cuisinier a-t-il son mouton?—Il l'a.—Avez-vous mon pain ou mon fromage?—Je n'ai ni votre pain ni votre fromage.—Ai-je votre sel ou votre beurre? —Vous n'avez ni mon sel ni mon beurre.—Qu'ai-je?—Vous avez votre mouton.—Quelqu'un a-t-il mon bouton d'or?—Personne ne l'a.

13.

Quel foin l'étranger a-t-il?—Il a celui du paysan.—Le matelot a-t-il mon miroir?—Il ne l'a pas.—Aimez-vous ce pistolet-ci ou celui-là?—J'aime celui-ci.—Avez-vous le foin de mon jardin ou celui du vôtre?—Je n'ai ni celui de votre jardin ni celui du mien, mais j'ai celui de l'étranger.—Quel gant avez-vous?—J'ai celui du matelot—Avez-vous son matelas?—Je l'ai.—Quel portefeuille le matelot a-t-il?—Il a le sien.—Qui a mon billet?—Cet homme l'a.—Qui a ce pistolet?—Votre ami l'a.—Avez-vous le grain de votre grenier ou celui du mien?—Je n'ai ni celui de votre grenier ni celui du mien, mais j'ai celui de mon marchand.—Qui a mon gant?—Ce domestique l'a.—Votre domestique qu'a-t-il? —Il a l'arbre de ce jardin.—A-t-il le livre de cet

homme-là ?—Il n'a pas le livre de cet homme-là, mais il a celui de ce garçon-ci.—Le paysan a-t-il ce bœuf-ci ou celui-là ?—Il n'a ni celui-ci ni celui-là, mais il a celui qu'a son garçon.—Cet âne a-t-il son foin ou celui du cheval ?—Il n'a ni le sien ni celui du cheval.—Quel cheval ce paysan-ci a-t-il ?—Il a celui de votre voisin. —Ai-je votre billet ou le sien ?—Vous n'avez ni le mien ni le sien, mais vous avez celui de votre ami.—Avez-vous le foin de ce cheval-ci ?—Je n'ai pas son foin, mais son fer.—Votre frère a-t-il mon billet ou le sien ? —Il n'a ni le vôtre ni le sien, mais il a celui du matelot.—L'étranger a-t-il mon oiseau ou le sien ?—Il a celui du capitaine.—Avez-vous l'arbre de ce jardin-ci ?—Je ne l'ai pas.—Avez-vous faim ou soif ?—Je n'ai ni faim ni soif, mais j'ai sommeil.

14.

Le matelot a-t-il cet oiseau-ci ou celui-là ?—Il n'a pas celui-ci, mais celui-là.—Votre domestique a-t-il ce balai-ci ou celui-là ?—Il a celui-ci, mais non celui-là.—Votre cuisinier a-t-il ce poulet-ci ou celui-là ?—Il n'a ni celui-ci ni celui-là, mais il a celui de son voisin.—Ai-je raison ou tort ?—Vous n'avez ni raison ni tort, mais votre bon garçon a tort.—Ai-je ce couteau-ci ou celui-là ?—Vous n'avez ni celui-ci ni celui-là.—Qu'ai-je ? —Vous n'avez rien de bon, mais vous avez quelque chose de mauvais.—Aimez-vous le café que j'ai ?—Je n'aime pas celui que vous avez.—Quel cheval aimez-vous ? —J'aime celui qu'a votre frère.—Aimez-vous l'âne qu'a mon frère ?—Je n'aime pas celui qu'il a, j'aime celui que vous avez.—Votre ami a-t-il le miroir que vous aimez ou celui que j'aime ?—Il n'a ni celui que vous aimez ni celui que j'aime.—Lequel a-t-il ?—Il a le sien.

15.

Ai-je votre chandelier d'or ou votre chandelier d'argent ?—Vous n'avez ni mon chandelier d'or ni mon chandelier d'argent, mais vous avez mon chandelier de fer.—Avez-vous mon gilet ou celui du tailleur ?—Je n'ai ni le vôtre ni celui du tailleur.—Lequel avez-vous ?—J'ai celui que mon ami a.—Avez-vous froid ou chaud ? —Je n'ai ni froid ni chaud, mais j'ai soif.—Votre ami

a-t-il peur ou honte?—Il n'a ni peur ni honte, mais il a sommeil.—Qui a tort?—Votre ami a tort.—Quelqu'un a-t-il mon parapluie?—Personne ne l'a.—Quelqu'un a-t-il honte?—Personne n'a honte, mais mon ami a faim.—Le capitaine a-t-il le vaisseau que vous aimez ou celui que j'aime?—Il n'a ni celui que vous aimez ni celui que j'aime. —Lequel a-t-il?—Il a celui de mon ami.—A-t-il raison ou tort?—Il n'a ni raison ni tort.—Le Français a-t-il quelque chose de bon ou de mauvais?—Il n'a rien de bon ni de mauvais, mais il a quelque chose de joli.—Qu'a-t-il de joli?—Il a le joli poulet.—A-t-il le bon biscuit?—Il ne l'a pas, mais son ami l'a.

16.

Avez-vous les gants?—Oui, Monsieur, j'ai les gants. —Avez-vous mes gants?—Non, Monsieur, je n'ai pas vos gants.—Ai-je vos miroirs?—Vous avez mes miroirs. —Ai-je votre joli porte-feuille?—Vous n'avez pas mon joli porte-feuille.—Quels porte-feuilles ai-je?—Vous avez les jolis porte-feuilles de mes amis.—L'étranger cherche-t-il nos bons pistolets?—Il ne cherche pas nos bons pistolets, mais nos bons fusils.—Qui a nos beaux chevaux?—Personne n'a vos beaux chevaux, mais quelqu'un a vos beaux bœufs.—Votre voisin a-t-il les arbres de vos jardins?—Il n'a pas les arbres de mes jardins, mais il a vos beaux bijoux.—Avez-vous le foin des chevaux? —Je n'ai pas leur foin, mais leurs fers.—Votre tailleur a-t-il mes beaux boutons d'or?—Il n'a pas vos beaux boutons d'or, mais il a vos beaux fils d'or.—Le matelot qu'a-t-il?—Il a ses beaux vaisseaux.—A-t-il mes bâtons ou mes fusils?—Il n'a ni vos bâtons ni vos fusils.—Qui a les bons gilets du tailleur?—Personne n'a ses gilets, mais quelqu'un a ses boutons d'argent.—Le garçon du Français a-t-il mes bons parapluies?—Il n'a pas vos bons parapluies, mais vos bons ciseaux.—Le cordonnier a-t-il mes souliers de cuir?—Il a vos souliers de cuir.—Le capitaine qu'a-t-il?—Il a ses bons matelots.

17.

Quels matelas le matelot a-t-il?—Il a les bons matelas de son capitaine.—Quels jardins le Français a-t-il?

—Il a les jardins des Anglais.—Quels domestiques l'Anglais a-t-il ?—Il a les domestiques des Français.—Votre garçon qu'a-t-il ?—Il a ses jolis oiseaux.—Le marchand qu'a-t-il ?—Il a nos jolis coffres.—Le boulanger qu'a-t-il ?—Il a nos beaux ânes.—A-t-il nos clous ou nos marteaux ?—Il n'a ni nos clous ni nos marteaux, mais il a nos bons pains.—Le charpentier a-t-il ses marteaux de fer ?—Il n'a pas ses marteaux de fer, mais ses clous de fer.—Quels biscuits le boulanger a-t-il ?—Il a les biscuits de ses amis.—Notre ami a-t-il nos beaux crayons ?—Il n'a pas nos beaux crayons.—Lesquels a-t-il ?—Il a les petits crayons de ses marchands.—Quels balais votre domestique a-t-il ?—Il a les balais de ses bons marchands.—Votre ami a-t-il les petits couteaux de nos marchands ?—Il n'a pas leurs petits couteaux, mais leurs chandeliers d'or.—Avez-vous ces bijoux ?—Je n'ai pas ces bijoux, mais ces couteaux d'argent.—L'homme a-t-il ce billet-ci ou celui-là ?—Il n'a ni celui-ci ni celui-là.—A-t-il votre livre ou celui de votre ami ?—Il n'a ni le mien ni celui de mon ami; il a le sien.—Votre frère aime-t-il le vin que j'ai ou celui que vous avez ?—Il n'aime ni celui que vous avez ni celui que j'ai.—Quel vin aime-t-il ?—Il aime celui de ses marchands.—Aimez-vous le pain qu'a mon domestique ?—Je n'aime pas le pain que votre domestique a.—Cherchez-vous le poulet que mon cuisinier a, ou celui que le paysan a ?—Je ne cherche ni celui que votre cuisinier a, ni celui que le paysan a.—Le paysan a-t-il froid ou chaud ?—Il n'a ni chaud ni froid.

18.

Cherchez-vous ces billets-ci ou ceux-là ?—Je ne cherche ni ceux-ci ni ceux-là.—Cherchez-vous les chevaux des Anglais ou ceux des Français ?—Je cherche ceux des Anglais, mais je ne cherche pas ceux des Français.—Quels bœufs cherchez-vous ?—Je cherche ceux des étrangers.—Cherchez-vous les coffres que je cherche ?—Je ne cherche pas ceux que vouz cherchez, mais ceux que votre frère cherche.—Votre frère cherche-t-il vos biscuits ou les miens ?—Il ne cherche ni les vôtres ni les miens.—Quels biscuits cherche-t-il ?—Il cherche les siens.—Quels chevaux votre ami cherche-t-il ?—Il cherche ceux que j'ai.—Votre

ami a-t-il mes livres ou les siens?—Il n'a ni les vôtres ni les siens; mais il a ceux du capitaine.—Ai-je vos gilets ou ceux des tailleurs?—Vous n'avez ni ceux-ci ni ceux-là. —Ai-je nos habits?—Vous n'avez pas les nôtres, mais ceux de nos voisins.—Avez-vous les chapeaux des matelots?—Je n'ai pas leurs chapeaux, mais leurs beaux souliers.—Quels bijoux votre garçon a-t-il?—Il a les miens.—Ai-je mes souliers ou ceux des cordonniers?—Vous n'avez pas les vôtres, mais les leurs.

19.

Quel papier l'homme a-t-il?—Il a le nôtre.—A-t-il notre café?—Il ne l'a pas.—Avez-vous nos habits ou ceux des étrangers?—Je n'ai pas les vôtres, mais les leurs.—Votre charpentier a-t-il nos marteaux ou ceux de nos amis?—Il n'a ni les nôtres ni ceux de nos amis. —Quels marteaux a-t-il?—Il a ses bons marteaux de fer.—Quelqu'un a-t-il les vaisseaux des Anglais?—Personne n'a ceux des Anglais, mais quelqu'un a ceux des Français.—Qui a les poulets du cuisinier?—Personne n'a ses poulets, mais quelqu'un a son beurre.—Qui a son fromage?—Son garçon l'a.—Qui a mon vieux fusil?—Le matelot l'a.—Ai-je le sac de ce paysan-là?—Vous n'avez pas son sac, mais son grain.—Quels fusils l'Anglais cherche-t-il?—Il cherche ceux que vous avez.—Quels parapluies le Français a-t-il?—Il a ceux que son ami cherche. —A-t-il nos livres?—Il n'a pas les nôtres, mais ceux que son voisin cherche.—Le garçon du marchand a-t-il faim?—Il n'a pas faim, mais il a soif.—Votre ami a-t-il froid ou chaud?—Il n'a ni froid ni chaud.—A-t-il peur?—Il n'a pas peur, mais honte.—Le jeune homme a-t-il les balais de nos domestiques?—Il n'a pas leurs balais, mais leur savon.—Quels crayons a-t-il?—Il a ceux de ses vieux marchands.—Avez-vous quelque chose de bon ou de mauvais?—Je n'ai rien de bon ni de mauvais, mais quelque chose de beau.—Qu'avez-vous de beau?—J'ai le beau bœuf de nos cuisiniers.—N'avez-vous pas leur beau couteau?—Non, Monsieur, je ne l'ai pas.

20.

Avez-vous mes beaux verres?—Je les ai.—Avez-vous les beaux chevaux des Anglais?—Je ne les ai pas.—

Quels bâtons avez-vous?—J'ai ceux des étrangers.—Qui a mes petits peignes?—Mes garçons les ont.—Quels couteaux avez-vous?—J'ai ceux de vos amis.—Ai-je vos bons fusils?—Vous ne les avez pas, mais vos amis les ont.—Avez-vous mes jolis pistolets ou ceux de mes frères?—Je n'ai ni les vôtres, ni ceux de vos frères, mais les miens.—Quels vaisseaux les Allemands ont-ils? —Les Allemands n'ont pas de vaisseaux.—Les matelots ont-ils nos beaux matelas?—Ils ne les ont pas.—Les cuisiniers les ont-ils?—Ils les ont.—Le capitaine a-t-il vos jolis livres?—Il ne les a pas.—Les ai-je?—Vous les avez.—Vous ne les avez pas.—L'Italien les a-t-il?—Il les a.—Les Turcs ont-ils nos beaux fusils?—Ils ne les ont pas.—Les Espagnols les ont-ils?—Ils les ont.—L'Allemand a-t-il les jolis parapluies des Espagnols?—Il les a.—Les a-t-il?—Oui, Monsieur, il les a.—L'Italien cherche-t-il nos jolis gants?—Il ne les cherche pas.—Qui les cherche?—Le Turc les cherche.—Le tailleur cherche-t-il nos gilets ou ceux de nos amis?—Il ne cherche ni ceux-ci ni ceux-là.—Quels habits cherche-t-il?—Il cherche ceux que cherchent les Turcs.—Quels chiens cherchez-vous?—Je cherche ceux que mes voisins cherchent.

21.

Avez-vous du bois?—J'ai du bois.—Votre frère a-t-il du savon?—Il n'a pas de savon.—Ai-je du mouton?—Vous n'avez pas de mouton, mais vous avez du bœuf.—Vos amis ont-ils de l'argent?—Ils ont de l'argent.—Ont-ils du lait?—Ils n'ont pas de lait, mais ils ont d'excellent beurre.—Ai-je du bois?—Vous n'avez pas de bois, mais vous avez du charbon.—Le marchand a-t-il du drap? —Il n'a pas de drap, mais il a de jolis bas.—Les Anglais ont-ils de l'argent?—Ils n'ont pas d'argent, mais ils ont d'excellent fer.—Avez-vous de bon café?—Je n'ai pas de bon café, mais d'excellent vin.—Le marchand a-t-il de bons livres?—Il a de bons livres.—Les Français ont-ils de bons gants?—Ils ont d'excellents gants.—Ont-ils des oiseaux?—Ils n'ont pas d'oiseaux, mais ils ont de jolis bijoux.—Qui a les beaux oiseaux des Anglais?—Vos amis les ont.—Qui a les bons biscuits des boulangers?—Les matelots de nos capitaines

les ont.—Ont-ils nos porte-feuilles?—Oui, Monsieur, ils les ont.—Les Italiens qu'ont-ils?—Ils ont de beaux tableaux.—Les Espagnols qu'ont-ils?—Ils ont de beaux ânes.—Les Allemands qu'ont-ils?—Ils ont d'excellent grain.

22.

Avez-vous des amis?—J'ai des amis.—Vos amis ont-ils du feu?—Ils ont du feu.—Les cordonniers ont-ils de bons souliers?—Ils n'ont pas de bons souliers, mais d'excellent cuir.—Les tailleurs ont-ils de bons gilets?—Ils n'ont pas de bons gilets, mais d'excellent drap.—Le peintre a-t-il les parapluies?—Il n'a pas de parapluies, mais il a de beaux tableaux.—A-t-il les tableaux des Français ou ceux des Italiens?—Il n'a ni ceux-ci ni ceux-là.—Lesquels a-t-il?—Il a ceux de ses bons amis.—Les Russes ont-ils quelque chose de bon?—Ils ont quelque chose de bon.—Qu'ont-ils de bon?—Ils ont de bons bœufs.—Quelqu'un a-t-il mes petits peignes?—Personne ne les a.—Qui a les beaux poulets des paysans?—Vos cuisiniers les ont.—Les boulangers qu'ont-ils?—Ils ont d'excellent pain.—Vos amis ont-ils de vins vieux?—Ils n'ont pas de vins vieux, mais de bon lait.—Quelqu'un a-t-il vos chandeliers d'or?—Personne ne les a.

23.

Avez-vous du sel?—J'en ai.—Avez-vous du café?—Je n'en ai pas.—Avez-vous de bon vin?—J'en ai de bon.—Avez-vous de bon drap?—Je n'ai pas de bon drap, mais j'ai de bon papier.—Ai-je de bon sucre?—Vous n'en avez pas de bon.—L'homme a-t-il de bon miel?—Il en a.—A-t-il de bon fromage?—Il n'en a pas de bon.—L'Américain a-t-il de l'argent?—Il en a.—Les Français ont-ils du fromage?—Ils n'en ont pas.—Les Anglais ont-ils de bon lait?—Ils n'ont pas de bon lait, mais ils ont d'excellent beurre.—Qui a de bon savon?—Le marchand en a.—Qui a de bon pain?—Le boulanger en a.—L'étranger a-t-il du bois?—Il en a.—A-t-il du charbon?—Il n'en a pas.—Quel riz avez-vous?—J'en ai de bon.—Quel foin le cheval a-t-il?—Il en a de bon.—Quel cuir le cordonnier a-t-il?—Il en a d'excellent.—Avez-vous des bijoux?

—Je n'en ai pas.—Qui a des bijoux?—Le marchand en a. —Ai-je des souliers?—Vous avez des souliers.—Ai-je des chapeaux?—Vous n'avez pas des chapeaux.—Votre ami a-t-il de jolis couteaux?—Il en a de jolis.—A-t-il de bons bœufs?—Il n'en a pas de bons.—Les Italiens ont-ils de beaux chevaux?—Ils n'en ont pas de beaux.—Qui a de beaux ânes?—Les Espagnols en ont.

24.

Le capitaine a-t-il de bons matelots?—Il en a de bons. —Les matelots ont-ils de bons matelas?—Ils n'en ont pas de bons.—Qui a de bons biscuits?—Le boulanger de notre bon voisin en a.—A-t-il du pain?—Il n'en a pas.—Qui a de beaux rubans?—Les Français en ont.—Qui a d'excellents clous de fer?—Le charpentier en a. —A-t-il des marteaux?—Il en a.—Quels marteaux a-t-il? —Il en a de fer.—Votre frère qu'a-t-il?—Il n'a rien.—A-t-il froid?—Il n'a ni froid ni chaud.—A-t-il peur?—Il n'a pas peur.—A-t-il honte?—Il n'a pas honte.—Qu'a-t-il?—Il a faim.—Qui a de beaux gants?—J'en ai. —Qui a de beaux tableaux?—Les Italiens en ont.—Les peintres ont-ils de beaux jardins?—Ils en ont de beaux. —Le chapelier a-t-il de bons ou de mauvais chapeaux? —Il en a de bons.—Le menuisier a-t-il de bon ou de mauvais bois?—Il en a de bon.—Qui a de jolis portefeuilles?—Les garçons de nos marchands en ont.—Ont-ils des oiseaux?—Ils n'en ont pas.—Avez-vous du chocolat?—Je n'en ai pas.—Qui en a?—Mon domestique en a.—Votre domestique a-t-il des balais?—Il n'en a pas. —Qui en a?—Les domestiques de mon voisin en ont.

25.

Avez-vous un crayon?—J'en ai un.—Votre garçon a-t-il un bon livre?—Il en a un bon.—L'Allemand a-t-il un bon vaisseau?—Il n'en a pas.—Votre tailleur a-t-il un bon habit?—Il en a un bon. Il en a deux bons. Il en a trois bons.—Qui a de beaux souliers?—Notre cordonnier en a.—Le capitaine a-t-il un beau chien?—Il en a deux.—Vos amis ont-ils deux beaux chevaux?—Ils en ont quatre.—Le jeune homme a-t-il un bon ou un mau-

vais pistolet?—Il n'en a pas de bon, il en a un mauvais. —Avez-vous un bouchon?—Je n'en ai pas.—Votre ami a-t-il un bon tire-bouchon?—Il en a deux.—Ai-je un ami?—Vous en avez un.—Vous avez deux bons amis. Votre frère a quatre bons amis.—Le charpentier a-t-il un clou de fer?—Il a six clous de fer. Il en a six bons et sept mauvais.—Qui a de bon bœuf?—Notre cuisinier en a.—Qui a cinq bons chevaux?—Notre voisin en a six.—Le paysan a-t-il du grain?—Il en a.—A-t-il des fusils?—Il n'en a pas.—Qui a de bons amis?—Les Turcs en ont.—Ont-ils de l'argent?—Ils n'en ont pas.—Qui a leur argent?—Leurs amis l'ont.—Vos amis ont-ils soif?—Ils n'ont pas soif, mais faim.—Le menuisier a-t-il du pain?—Il n'en a pas.—Votre domestique a-t-il un bon balai?—Il en a un.—Cherche-t-il ce balai-ci ou celui-là?—Il ne cherche ni celui-ci ni celui-là.—Quel balai cherche-t-il?—Il cherche celui qu'a votre domestique.—Les paysans ont-ils ces sacs-ci ou ceux-là?—Ils n'ont ni ceux-ci ni ceux-là. —Quels sacs ont-ils?—Ils ont les leurs.—Avez-vous un bon domestique?—J'en ai un bon. —Qui a un bon coffre?—Mon frère en a un.—A-t-il un coffre de cuir ou un de bois?—Il en a un de bois.

26.

Combien d'amis avez-vous?—J'ai deux bons amis.—Avez-vous huit bons coffres?—J'en ai neuf.—Votre domestique a-t-il trois bons balais?—Il n'en a qu'un bon.—Le capitaine a-t-il deux bons vaisseaux?—Il n'en a qu'un.—Combien de marteaux le charpentier a-t-il?—Il n'en a que deux bons.—Combien de souliers le garçon a-t-il?—Il en a dix.—Le jeune homme a-t-il neuf bons livres?—Il n'en a que cinq.—Combien de fusils votre frère a-t-il?—Il n'en a que quatre.—Avez-vous beaucoup de pain?—J'en ai beaucoup.—Les Espagnols ont-ils beaucoup d'argent?—Ils n'en ont guère.—Votre voisin a-t-il beaucoup de café?—Il n'en a qu'un peu.—L'étranger a-t-il beaucoup de grain?—Il en a beaucoup. —L'Américain qu'a-t-il?—Il a beaucoup de sucre.—Le Russe qu'a-t-il?—Il a beaucoup de sel.—Le paysan a-t-il beaucoup de riz?—Il n'en a pas.—A-t-il beaucoup de fromage?—Il n'en a guère.—Qu'avons-nous?—Nous avons

beaucoup de pain, beaucoup de vin et beaucoup de viande. —Avons-nous beaucoup d'argent?—Nous n'en avons guère, mais assez.—Avez-vous beaucoup de frères?—Je n'en ai qu'un.—Les Français ont-ils beaucoup d'amis? —Ils n'en ont guère.—Notre voisin a-t-il beaucoup de foin?—Il en a assez.—L'Italien a-t-il beaucoup de fromage?—Il en a beaucoup.—Cet homme a-t-il du cœur? —Il n'en a pas.—Le garçon du peintre a-t-il des crayons?—Il en a.

27.

Avez-vous beaucoup de poivre?—Je n'en ai guère.—Le cuisinier a-t-il beaucoup de bœuf?—Il n'a guère de bœuf, mais il a beaucoup de mouton.—Combien de bœufs l'Allemand a-t-il?—Il en a huit.—Combien de chevaux a-t-il?—Il n'en a que quatre.—Qui a beaucoup de biscuits?—Nos matelots en ont beaucoup.—Avons-nous beaucoup de billets?—Nous n'en avons guère.—Combien de billets avons-nous?—Nous n'en avons que trois. —Avez-vous trop de beurre?—Je n'en ai pas assez.—Nos garçons ont-ils trop de livres?—Ils en ont trop.—Notre ami a-t-il trop de lait?—Il n'en a guère, mais assez.—Qui a beaucoup de miel?—Les paysans en ont beaucoup.—Ont-ils beaucoup de gants?—Ils n'en ont pas. —Le cuisinier a-t-il assez de beurre?—Il n'en a pas assez.—A-t-il assez de vinaigre?—Il en a assez—Avez-vous beaucoup de savon?—Je n'en ai qu'un peu.—Le marchand a-t-il beaucoup de drap?—Il en a beaucoup. —Qui a beaucoup de papier?—Notre voisin en a beaucoup.—Notre tailleur a-t-il beaucoup de boutons?—Il en a beaucoup.—Votre ami a-t-il beaucoup de jardins? —Il n'en a pas beaucoup.—Combien de jardins a-t-il? —Il n'en a que deux.—Combien de couteaux l'Allemand a-t-il?—Il en a trois.—Le capitaine a-t-il de beaux chevaux?—Il en a de beaux, mais son frère n'en a pas. —Avons-nous des bijoux?—Nous en avons beaucoup.—Quels bijoux avons-nous?—Nous avons des bijoux d'or. —Quels chandeliers nos amis ont-ils?—Ils ont des chandeliers d'argent.—Ont-ils des rubans d'or?—Ils en ont.

28.

L'adolescent a-t-il de jolis bâtons?—Il n'a pas de jolis bâtons, mais de beaux livres.—Quels poulets notre

cuisinier a-t-il?—Il a de jolis poulets.—Combien en a-t-il?—Il en a six.—Le chapelier a-t-il des chapeaux?—Il en a beaucoup.—Le menuisier a-t-il beaucoup de bois? —Il n'en a pas beaucoup, mais assez.—Avons-nous les chevaux des Français ou ceux des Allemands?—Nous n'avons ni ceux-ci ni ceux-là.—Quels chevaux avons-nous?—Nous avons les nôtres.—Le Turc a-t-il mes petits peignes?—Il ne les a pas.—Qui les a?—Votre garçon les a.—Nos amis ont-ils beaucoup de sucre?—Ils ont peu de sucre, mais beaucoup de miel.—Qui a nos miroirs?—Les Italiens les ont.—Le Français a-t-il ce porte-feuille-ci ou celui-là?—Il n'a ni celui-ci ni celui-là.—Cherche-t-il les matelas que nous cherchons?—Il ne cherche pas ceux que nous cherchons, mais ceux que ses amis cherchent.—A-t-il honte?—Il n'a pas honte, mais peur.

29.

Avez-vous beaucoup de couteaux?—J'en ai quelques-uns.—Avez-vous beaucoup de crayons?—Je n'en ai que quelques-uns.—L'ami du peintre a-t-il beaucoup de miroirs?—Il n'en a que quelques-uns.—Votre garçon a-t-il quelques sous?—Il en a quelques-uns.—Avez-vous quelques francs?—Nous en avons quelques-uns.—Combien de francs avez-vous?—J'en ai six.—Combien de sous l'Espagnol a-t-il?—Il n'en a guère, il n'en a que cinq.—Qui a les beaux verres des Italiens?—Nous les avons.—Les Anglais ont-ils beaucoup de vaisseaux?—Ils en ont beaucoup.—Les Italiens ont-ils beaucoup de chevaux?—Ils n'ont pas beaucoup de chevaux, mais beaucoup d'ânes.—Les Allemands qu'ont-ils?—Ils ont beaucoup d'écus.—Combien d'écus ont-ils?—Ils en ont onze. —Avons-nous les chevaux des Anglais ou ceux des Allemands?—Nous n'avons ni ceux-ci ni ceux-là.—Avons-nous les parapluies des Espagnols?—Nous ne les avons pas, mais les Américains les ont.—Avez-vous beaucoup de beurre?—Je n'en ai guère, mais assez.—Les matelots ont-ils les matelas que nous cherchons?—Ils n'ont pas ceux que nous cherchons, mais ceux que le capitaine cherche. —Le Français a-t-il beaucoup de francs?—Il n'en a que quelques-uns, mais il en a assez.—Votre domestique a-t-il beaucoup de sous?—Il n'a pas de sous, mais assez de francs.

30.

Les Russes ont-ils du poivre?—Ils n'ont guère de poivre, mais beaucoup de sel.—Les Turcs ont-ils beaucoup de vin?—Ils n'ont guère de vin, mais beaucoup de café.—Qui a beaucoup de lait?—Les Allemands en ont beaucoup.—N'avez-vous pas d'autre fusil?—Je n'en ai pas d'autre.—Avez-vous d'autre fromage?—Nous en avons d'autre.—N'ai-je pas d'autre pistolet?—Vous en avez un autre.—Notre voisin n'a-t-il pas d'autre cheval? —Il n'en a pas d'autre.—Votre frère a-t-il d'autres amis?—Il en a d'autres.—Les cordonniers n'ont-ils pas d'autres souliers?—Ils n'en ont pas d'autres.—Les tailleurs ont-ils d'autres habits?—Ils n'en ont que quelques-uns, ils n'en ont que quatre.—Combien de bas avez-vous?—Je n'en ai que deux.—Avez-vous d'autres biscuits?—Je n'en ai pas d'autres.—Combien de tire-bouchons le marchand a-t-il?—Il en a neuf.—Combien de bras cet homme-ci a-t-il?—Il n'en a qu'un, l'autre est de bois.—Quel cœur votre garçon a-t-il?—Il a un bon cœur.—N'avez-vous pas d'autre domestique?—Je n'ai pas un autre.—Votre ami n'a-t-il pas d'autres oiseaux?—Il en a d'autres.—Combien d'autres oiseaux a-t-il?—Il en a six autres.—Combien de jardins avez-vous?—Je n'en ai qu'un, mais mon ami en a deux.

31.

Quel volume avez-vous?—J'ai le premier.—Avez-vous le second volume de mon ouvrage?—Je l'ai.—Avez-vous le troisième ou le quatrième livre?—Je n'ai ni celui-ci ni celui-là.—Avons-nous le cinquième ou le sixième volume?—Nous avons le cinquième volume, mais nous n'avons pas le sixième.—Quels volumes votre ami a-t-il? —Il a le septième volume.—Quel jour du mois avons-nous?—Nous avons le huit.—N'avons-nous pas le onze? —Non, Monsieur, nous avons le dix.—Qui a nos écus? —Les Russes les ont.—Ont-ils notre argent?—Ils ne l'ont pas.—L'adolescent a-t-il beaucoup d'argent?—Il n'a guère d'argent, mais beaucoup de courage.—Avez vous les clous des charpentiers ou ceux des menuisiers?—Je n'ai ni ceux des charpentiers, ni ceux des

menuisiers, mais ceux des marchands.—Cherchez-vous ce gant-ci ou celui-là ?—Je ne cherche ni celui-ci ni celui-là.—Votre ami cherche-t-il ces billets-ci ou ceux-là?—Il cherche ceux-ci, mais non ceux-là.—L'Italien a-t-il quelques sous?—Il en a quelques-uns.—A-t-il quelques francs? —Il en a cinq.—Avez-vous un autre bâton?—J'en ai un autre.—Quel autre bâton avez-vous?—J'ai un bâton de fer.—Avez-vous quelques bons chandeliers?—Nous en avons quelques-uns.—Votre garçon a-t-il un autre chapeau?—Il en a un autre.—Ces hommes ont-ils du vinaigre?—Ces hommes n'en ont pas, mais leurs amis en ont.—Les paysans ont-ils d'autres sacs?—Ils n'en ont pas d'autres.—Ont-ils d'autre pain?—Ils en ont d'autre.

32.

Quel volume de son ouvrage avez-vous?—J'ai le premier.—Combien de tomes cet ouvrage a-t-il?—Il en a deux.—Avez-vous mon ouvrage ou celui de mon frère? —J'ai l'un et l'autre.—L'étranger a-t-il mon peigne ou mon couteau?—Il a l'un et l'autre.—Avez-vous mon pain ou mon fromage?—Je n'ai ni l'un ni l'autre.—Le Hollandais a-t-il mon verre ou celui de mon ami? —Il a l'un et l'autre.—L'Écossais a-t-il nos souliers ou nos bas?—Il n'a ni ceux-ci ni ceux-là. —Qu'a-t-il?—Il a ses bons fusils de fer.—Les Hollandais ont-ils nos vaisseaux ou ceux des Espagnols?—Ils n'ont ni ceux-ci ni ceux-là.—Quels vaisseaux ont-ils?—Ils ont les leurs.—Avons-nous encore du foin?—Nous en avons encore.—Notre marchand a-t-il encore du poivre?—Il en a encore.—Votre ami a-t-il encore de l'argent?—Il n'en a plus.—A-t-il encore des bijoux? —Il en a encore.—Avez-vous encore du café?—Nous n'avons plus de café, mais nous avons encore du chocolat.—Le Hollandais a-t-il encore du sel?—Il n'a plus de sel, mais il a encore du poivre.—Le peintre a-t-il encore des tableaux?—Il n'a plus de tableaux, mais il a encore des livres.—Les matelots ont-ils encore des biscuits?—Ils n'en ont plus.—Vos garçons ont-ils encore des livres?—Ils n'en ont plus.—Le jeune homme a-t-il encore des amis?—Il n'en a plus.

33.

Notre cuisinier a-t-il encore beaucoup de bœuf?—Il n'en a plus guère.—A-t-il encore beaucoup de poulets? —Il n'en a plus guère.—Le paysan a-t-il encore beaucoup de lait?—Il n'a plus guère de lait, mais il a encore beaucoup de beurre.—Les Français ont-ils encore beaucoup de chevaux?—Ils n'en ont plus guère.—Avez-vous encore beaucoup de papier?—J'en ai encore beaucoup.—Avons-nous encore beaucoup de miroirs?—Nous en avons encore beaucoup.—Avez-vous encore un livre?—J'en ai encore un.—Nos voisins ont-ils encore un jardin? —Ils en ont encore un.—Notre ami a-t-il encore un parapluie?—Ils n'en a plus.—Les Ecossais ont-ils encore quelques livres?—Ils en ont encore quelques-uns.—Le tailleur a-t-il encore quelques boutons?—Il n'en a plus.—Le charpentier a-t-il encore quelques clous?—Il n'a plus de clous, mais il a encore quelques bâtons.—Les Espagnols ont-ils encore quelques sous?—Ils en ont encore quelques-uns.—L'Allemand a-t-il encore quelques bœufs? —Il en a encore quelques-uns.—Avez-vous encore quelques francs?—Je n'ai plus de francs, mais j'ai encore quelques écus.—Qu'avez-vous encore?—Nous avons encore quelques vaisseaux et quelques bons matelots.—Ai-je encore un peu d'argent?—Vous en avez encore un peu.—Avez-vous encore du courage?—Je n'en ai plus.—Avez-vous encore du vinaigre?—Je n'en ai plus guère, mais mon frère en a encore beaucoup.

34.

A-t-il assez de sucre?—Il n'en a pas assez.—Avons-nous assez de francs?—Nous n'en avons pas assez.—Le menuisier a-t-il assez de bois?—Il en a assez.—A-t-il assez de marteaux?—Il en a assez.—Quels marteaux a-t-il?—Il a des marteaux de fer et de bois.—Avez-vous assez de riz?—Nous n'avons pas assez de riz, mais nous avons assez de sucre.—Avez-vous encore beaucoup de gants?—Je n'en ai plus guère.—Le Russe a-t-il un autre vaisseau?—Il en a un autre.—A-t-il un autre sac?—Il n'en a pas d'autre.—Quel jour du mois est-ce?—C'est le six.—Combien d'amis avez-vous?

—Je n'ai qu'un bon ami.—Le paysan a-t-il beaucoup de pain? —Il n'en a pas assez.—A-t-il beaucoup d'argent?—Il n'a guère d'argent, mais il a assez de foin.—Avons-nous les bas de fil ou les bas de coton des Américains?—Nous n'avons ni leurs bas de fil ni leurs bas de coton.—Avons-nous les jardins qu'ils ont?—Nous n'avons pas ceux qu'ils ont, mais ceux que nos voisins ont.—Avez-vous encore du miel?—Je n'en ai plus.—Avez-vous encore des bœufs?—Je n'en ai plus.

35.

Avez-vous un cheval?—J'en ai plusieurs.—A-t-il plusieurs habits?—Il n'en a qu'un.—Qui a plusieurs miroirs?—Mon frère en a plusieurs.—Quels miroirs a-t-il? —Il en a de beaux.—Qui a mes bons gâteaux?—Plusieurs hommes les ont.—Votre ami a-t-il un enfant?—Il en a plusieurs.—Avez-vous autant de café que de thé?—J'ai autant de celui-ci que de celui-là.—Cet homme-ci a-t-il un fils?—Il en a plusieurs.—Combien de fils a-t-il?—Il en a quatre.—Combien d'enfants nos amis ont-ils?—Ils en ont beaucoup; ils en ont dix.—Avons-nous autant de pain que de beurre?—Nous avons autant de celui-ci que de celui-là.—Cet homme-ci a-t-il autant d'amis que d'ennemis?—Il a autant des uns que des autres.—Avons-nous autant de souliers que de bas?—Nous avons autant des uns que des autres.—Votre père a-t-il autant d'or que d'argent?—Il a plus de celui-ci que de celui-là.—Le capitaine a-t-il autant de matelots que de vaisseaux?—Il a plus de ceux-ci que de ceux-là.—Il a plus des uns que des autres.

36.

Avez-vous autant de fusils que moi?—J'en ai tout autant.—L'étranger a-t-il autant de courage que nous?—Il en a tout autant.—Avons-nous autant de bon que de mauvais papier?—Nous avons autant de l'un que de l'autre.—Nos voisins ont-ils autant de fromage que de lait?—Ils ont plus de celui-ci que de celui-là.—Vos fils ont-ils autant de gâteaux que de livres?—Ils ont plus de ceux-ci que de ceux-là, plus des uns que des autres.



—Combien de nez l'homme a-t-il?—Il n'en a qu'un.—Combien de doigts a-t-il?—Il en a plusieurs.—Combien de pistolets avez-vous?—Je n'en ai qu'un, mais mon père en a plus que moi; il en a cinq.—Mes enfants ont-ils autant de courage que les vôtres?—Les vôtres en ont plus que les miens.—Ai-je autant d'argent que vous? —Vous en avez moins que moi.—Avez-vous autant de livres que moi?—J'en ai moins que vous.—Ai-je autant d'ennemis que votre père?—Vous en avez moins que lui.—Les Russes ont-ils autant d'enfants que nous?—Nous en avons moins qu'eux.—Les Français ont-ils autant de vaisseaux que nous?—Ils en ont moins que nous. —Avons-nous autant de bijoux qu'eux?—Nous en avons moins qu'eux.—Avons-nous moins de couteaux que les enfants de nos amis?—Nous en avons moins qu'eux.

37.

Qui a moins d'amis que nous?—Personne n'en a moins.—Avez-vous autant de votre vin que du mien?—J'ai autant du vôtre que du mien.—Ai-je autant de vos livres que des miens?—Vous avez moins des miens que des vôtres.—Le Turc a-t-il autant de votre argent que du sien?—Il a moins du sien que du nôtre.—Votre boulanger a-t-il moins de pain que d'argent?—Il a moins de celui-ci que de celui-là.—Notre marchand a-t-il moins de chiens que de chevaux?—Il a moins de ceux-ci que de ceux-là, moins des uns que des autres.—Vos domestiques ont-ils plus de bâtons que de balais?—Ils ont plus de ceux-ci que de ceux-là.—Notre cuisinier a-t-il autant de beurre que de bœuf?—Il a autant de l'un que de l'autre—A-t-il autant de poulets que d'oiseaux?—Il a plus de ceux-ci que de ceux-là.

38.

Le charpentier a-t-il autant de bâtons que de clous? —Il a tout autant de ceux-ci que de ceux-là.—Avez-vous plus de biscuits que de verres?—J'ai plus de ceux-ci que de ceux-là.—Notre ami a-t-il plus de sucre que de miel?—Il n'a pas autant de celui-ci que de celui-là. —A-t-il plus de gants que de parapluies?—Il n'a pas autant de ceux-ci que de ceux-là.—Qui a plus de savon que moi?—Mon fils en a plus.—Qui a plus de crayons

que nous?—Le peintre en a plus.—A-t-il autant de chevaux que moi?—Il n'a pas autant de chevaux que vous; mais il a plus de tableaux.—Le marchand a-t-il moins de bœufs que nous?—Il a moins de bœufs que nous, et nous avons moins de grain que lui.—Avez-vous un autre billet?—J'en ai un autre.—Votre fils a-t-il encore un porte-feuille?—Il en a plusieurs.—Les Hollandais ont-ils autant de jardins que nous?—Nous en avons moins qu'eux.—Nous avons moins de pain et moins de beurre qu'eux.—Nous n'avons guère d'argent, mais assez de pain, de bœuf, de fromage et de vin.—Avez-vous autant de courage que le fils de notre voisin?—J'en ai tout autant.—L'adolescent a-t-il autant de billets que nous?—Il en a tout autant.

39.

Avez-vous encore envie d'acheter le cheval de mon ami?—J'ai encore envie de l'acheter, mais je n'ai plus d'argent.—Avez-vous le temps de travailler?—J'ai le temps, mais je n'ai pas envie de travailler.—Votre frère a-t-il le temps de couper des bâtons?—Il a le temps d'en couper.—A-t-il envie de couper du pain?—Il a envie d'en couper, mais il n'a pas de couteau.—Avez-vous le temps de couper du fromage?—J'ai le temps d'en couper.—A-t-il envie de couper l'arbre?—Il a envie de le couper, mais il n'a pas le temps.—Le tailleur a-t-il le temps de couper le drap?—Il a le temps de le couper.—Ai-je le temps de couper les arbres?—Vous avez le temps de les couper.—Le peintre a-t-il envie d'acheter un cheval?—Il a envie d'en acheter deux.—Votre capitaine a-t-il le temps de parler?—Il a le temps, mais il n'a pas envie de parler.—Avez-vous peur de parler?—Je n'ai pas peur, mais j'ai honte de parler.—Ai-je raison d'acheter un fusil?—Vous avez raison d'en acheter un.—Votre ami a-t-il raison d'acheter un grand bœuf?—Il a tort d'en acheter un.—Ai-je raison d'acheter de petits bœufs?—Vous avez raison d'en acheter.

40.

Avez-vous envie de parler?—J'ai envie, mais je n'ai pas le cœur de parler.—Avez-vous le courage de cou-

per votre doigt?—Je n'ai pas le courage de le faire. —Ai-je raison de parler?—Vous n'avez pas tort de parler, mais vous avez tort de couper mes arbres.—Le fils de votre ami a-t-il envie d'acheter encore un oiseau?—Il a envie d'en acheter encore un.—Avez-vous envie d'acheter encore quelques chevaux?—Nous avons envie d'en acheter encore quelques-uns, mais nous n'avons plus d'argent.—Qu'est ce que notre tailleur envie de raccommoder? —Il a envie de raccommoder nos vieux habits.—Le cordonnier a-t-il le temps de raccommoder nos souliers?—Il a le temps, mais il n'a pas envie de les raccommoder. —Qui a envie de raccommoder nos chapeaux?—Le chapelier a envie de les raccommoder.—Avez-vous peur de chercher mon cheval?—Je n'ai pas peur, mais je n'ai pas le lemps de le chercher.—Qu'avez-vous envie d'acheter? —Nous avons envie d'acheter quelque chose de bon, et nos voisins ont envie d'acheter quelque chose de beau. —Vos enfants ont-ils peur de ramasser des clous?—Ils n'ont pas peur d'en ramasser.—Avez-vous envie de casser mes bijoux?—J'ai envie de les ramasser, mais non pas de les casser.—Ai-je tort de ramasser vos gants?—Vous n'avez pas tort de les ramasser, mais vous avez tort de les couper.

41.

Avez-vous le cœur de casser ces verres?—J'ai le courage, mais je n'ai pas envie de les casser.—Qui a envie de casser notre miroir?—Notre ami a envie de le casser.—Les étrangers ont-ils envie de casser nos pistolets? —Ils ont envie, mais ils n'ont pas le cœur de les casser.—Avez-vous envie de casser le pistolet du capitaine? —J'ai envie, mais j'ai peur de le casser.—Qui a envie d'acheter mon beau chien?—Personne n'a envie de l'acheter.—Avez-vous envie d'acheter mes beaux coffres ou ceux du Français?—J'ai envie d'acheter les vôtres et non ceux du Français.—Quels livres l'Anglais a-t-il envie d'acheter?—Il a envie d'acheter ceux que vous avez, ceux qu'a votre fils, et ceux qu'a le mien.—Quels gants avez-vous envie d'aller chercher?—J'ai envie d'aller chercher les vôtres, les miens et ceux de nos enfants.

42.

Quels miroirs les ennemis ont-ils envie de casser?—Ils ont envie de casser ceux que vous avez, ceux que j'ai, et ceux que nos enfants et nos amis ont.—Votre père a-t-il envie d'acheter ces gâteaux-ci ou ceux-là?—Il a envie d'acheter ceux-ci.—Ai-je raison de ramasser vos billets?—Vous avez raison de les ramasser.—L'Italien a-t-il raison d'aller chercher votre porte-feuille?—Il a tort de l'aller chercher.—Avez-vous envie d'acheter un autre vaisseau?—J'ai envie d'en acheter un autre.—Notre ennemi a-t-il envie d'acheter encore un vaisseau?—Il a envie d'en acheter encore plusieurs, mais il a peur d'en acheter.—Avez-vous deux chevaux?—Je n'en ai qu'un, mais j'ai envie d'en acheter encore un.

43.

Voulez-vous travailler?—Je veux travailler, mais je suis fatigué.—Voulez-vous casser mes verres?—Je ne veux pas les casser.—Voulez-vous chercher mon fils?—Je veux le chercher.—Que voulez-vous ramasser?—Je veux ramasser cet écu et ces francs.—Voulez-vous ramasser ce sou-ci ou celui-là?—Je veux ramasser l'un et l'autre.—Votre voisin veut-il acheter ces peignes-ci ou ceux-là?—Il veut acheter ceux-ci et ceux-là.—Cet homme veut-il couper votre doigt?—Il ne veut pas couper le mien, mais le sien.—Le peintre veut-il brûler du papier?—Il veut en brûler.—Le cordonnier que veut-il raccommoder?—Il veut raccommoder nos vieux souliers.—Le tailleur veut-il raccommoder quelque chose?—Il veut raccommoder des gilets.—Votre ennemi veut-il brûler son vaisseau?—Il ne veut pas brûler le sien, mais le nôtre.—Voulez-vous faire quelque chose?—Je ne veux rien faire.—Que voulez-vous faire?—Nous voulons chauffer notre thé et le café de notre père.—Voulez-vous chauffer le bouillon de mon frère?—Je veux le chauffer.—Votre domestique veut-il faire mon feu?—Il veut le faire, mais il n'a pas le temps.

44.

Voulez-vous parler?—Je veux parler.—Votre fils veut-il travailler?—Il veut travailler.—Que veut-il faire?

—Il veut boire du vin.—Voulez-vous acheter quelque chose?—Je veux acheter quelque chose.—Que voulez-vous acheter?—Je veux acheter des joyaux.—Voulez-vous raccommoder mon linge?—Je veux le raccommoder. —Qui veut raccommoder les bas de notre fils?—Nous voulons les raccommoder.—Le Russe veut-il acheter ce tableau-ci ou celui-là?—Il ne veut acheter ni celui-ci ni celui-là.—Que veut-il acheter?—Il veut acheter des vaisseaux.—Quels miroirs l'Anglais veut-il acheter?—Il veut acheter ceux qu'ont les Français et ceux qu'ont les Italiens.—Votre père veut-il avoir son parapluie ou son bâton?—Il veut avoir l'un et l'autre.—Voulez-vous boire du vin?—Je veux en boire, mais je n'en ai pas.—Le matelot veut-il boire du lait?—Il ne veut pas en boire, il n'a pas soif.—Le capitaine que veut-il boire?—Il ne veut rien boire.—Le chapelier que veut-il faire?—Il veut faire des chapeaux.—Le charpentier veut-il faire quelque chose?—Il veut faire un grand vaisseau. —Voulez-vous acheter un oiseau?—Je veux en acheter plusieurs.

45.

Le Turc veut-il acheter plus de fusils que de couteaux?—Il veut acheter plus de ceux-ci que de ceux-là. —Combien de balais votre domestique veut-il acheter? —Il veut en acheter trois.—Voulez-vous acheter beaucoup de bas?—Nous n'en voulons acheter que quelques-uns, mais nos enfants veulent en acheter beaucoup.—Vos enfants veulent-ils chercher les gants que nous avons? —Ils ne veulent pas chercher ceux que vous avez, mais ceux qu'a mon père.—Quelqu'un veut-il déchirer votre habit?—Personne ne veut le déchirer.—Qui veut déchirer mes livres?—Vos enfants veulent les déchirer.—Chez qui notre père est-il?—Il est chez son ami.—Chez qui voulez-vous aller?—Je veux aller chez vous. —Voulez-vous aller chez moi?—Je ne veux pas aller chez vous, mais chez mon frère.—Votre père veut-il aller chez son ami?—Il ne veut pas aller chez son ami, mais chez son voisin.—Chez qui votre fils est-il?—Il est chez nous.—Voulez-vous aller chercher nos chapeaux ou ceux des Hollandais?—Je ne veux pas aller chercher ni

les vôtres ni ceux des Hollandais, mais je veux aller chercher les miens et ceux de mes bons amis.

46.

Ai-je raison de chauffer votre bouillon?—Vous avez raison de le chauffer.—Mon domestique a-t-il raison de chauffer votre linge?—Il a tort de le chauffer.—A-t-il peur de déchirer votre habit?—Il n'a pas peur de le déchirer, mais de le brûler.—Vos enfants veulent-ils aller chez nos amis?—Ils ne veulent pas aller chez vos amis, mais chez les nôtres.—Vos enfants sont-ils à la maison? —Ils ne sont pas chez eux, mais chez leurs voisins.— Le capitaine est-il chez lui?—Il n'est pas chez lui, mais chez son frère.—L'étranger est-il chez notre frère?—Il n'est pas chez notre frère, mais chez notre père.—Chez qui l'Anglais est-il?—Il est chez vous.—L'Américain est-il chez nous?—Non, Monsieur, il n'est pas chez nous, mais chez son ami.—Chez qui l'Italien est-il?—Il n'est chez personne; il est chez lui.—Voulez-vous aller à la maison?—Je ne veux pas aller à la maison; je veux aller chez le fils de mon voisin.—Votre père est-il chez lui?—Non, Monsieur, il n'est pas à la maison.—Chez qui est-il?—Il est chez les bons amis de notre vieux voisin. —Voulez-vous aller chez quelqu'un?—Je ne veux aller chez personne.

47.

Où est votre fils?—Il est chez lui.—Que veut-il faire à la maison?—Il veut boire de bon vin.—Votre frère est-il à la maison?—Il n'est pas à la maison, il est chez l'étranger.—Que voulez-vous boire?—Je veux boire du lait.—L'Allemand que veut-il faire à la maison?—Il veut travailler et boire de bon vin.—Qu'avez-vous à la maison?—Je n'ai rien à la maison.—Le marchand a-t-il envie d'acheter autant de sucre que de thé?—Il a envie d'acheter autant de l'un que de l'autre.—Êtes-vous fatigué?—Je ne suis pas fatigué.—Qui est fatigué?—Mon frère est fatigué.—L'Espagnol a-t-il envie d'acheter autant de chevaux que d'ânes?—Il a envie d'acheter plus de ceux-ci que de ceux-là.—Voulez-vous boire quelque chose?—Je ne veux rien boire.—Combien de poulets le cuisinier veut-il acheter?—Il veut en acheter quatre.—

Les Français veulent-ils acheter quelque chose?—Ils ne veulent rien acheter.—L'Espagnol veut-il acheter quelque chose?—Il veut acheter quelque chose, mais il n'a pas d'argent.—Voulez-vous aller chez mes frères?—Je ne veux pas aller chez eux, mais chez leurs enfants.—L'Ecossais est-il chez quelqu'un?—Il n'est chez personne.—Où est-il?—Il est chez lui.

48.

Voulez-vous aller à la maison?—Je veux y aller.—Votre fils veut-il aller chez moi?—Il veut aller chez vous.—Votre frère est-il chez lui?—Il y est.—Où voulez-vous aller?—Je veux aller chez moi.—Vos enfants veulent-ils aller chez moi?—Ils ne veulent pas aller chez vous.—Chez qui voulez-vous porter ce billet?—Je veux le porter chez mon voisin.—Votre domestique veut-il porter mon billet chez votre père?—Il veut l'y porter.—Votre frère veut-il porter mes fusils chez le Russe?—Il veut les y porter.—Chez qui nos ennemis veulent-ils porter nos pistolets?—Ils veulent les porter chez les Turcs.—Où le cordonnier veut-il porter mes souliers?—Il veut les porter chez vous.—Veut-il les porter à la maison?—Il ne veut pas les y porter.—Voulez-vous venir chez moi?—Je ne veux pas aller chez vous.—Où voulez-vous aller?—Je veux aller chez les bons Anglais.—Les bons Italiens veulent-ils aller chez nous?—Ils ne veulent pas y aller.—Où veulent-ils aller?—Ils ne veulent aller nulle part.

49.

Voulez-vous mener votre fils chez nous?—Je ne veux pas le mener chez vous, mais chez le capitaine.—Quand voulez-vous le mener chez le capitaine?—Je veux l'y mener demain.—Voulez-vous mener vos enfants chez le médecin?—Je veux les y mener.—Quand voulez-vous les y mener?—Je veux les y mener aujourd'hui.—A quelle heure voulez-vous les y mener?—A deux heures et demie.—Quand voulez-vous envoyer votre domestique chez le médecin?—Je veux l'y envoyer aujourd'hui.—A quelle heure?—A dix heures et quart.—Voulez-vous aller quelque part?—Je veux aller quelque part.—Où voulez-vous

aller ?—Je veux aller chez l'Ecossais.—L'Irlandais veut-il venir chez nous ?—Il veut venir chez nous.—Votre fils veut-il aller chez quelqu'un ?—Il veut aller chez quelqu'un.—Chez qui veut-il aller ?—Il veut aller chez ses amis.—Les Espagnols veulent-ils aller quelque part ?—Ils ne veulent aller nulle part.—Notre ami veut-il aller chez quelqu'un ?—Il ne veut aller chez personne.

50.

Quand voulez-vous mener votre adolescent chez le peintre ?—Je veux l'y mener aujourd'hui.—Où veut-il porter ces oiseaux ?—Il ne veut les porter nulle part.—Voulez-vous mener le médecin chez cet homme ?—Je veux l'y mener.—Quand le médecin veut-il aller chez votre frère ?—Il veut y aller aujourd'hui.—Voulez-vous nous envoyer un domestique ?—Je veux vous en envoyer un.—Voulez-vous envoyer un enfant chez le peintre ?—Je ne veux pas y en envoyer un.—Chez qui le capitaine est-il ?—Il n'est chez personne.—Votre frère a-t-il le temps d'aller chez moi ?—Il n'a pas le temps d'y aller.—Le Français veut-il écrire encore un billet ?—Il veut en écrire encore un.—Votre ami a-t-il à écrire autant de billets que moi ?—Il a envie d'en écrire tout autant.—A qui veut-il les envoyer ?—Il veut les envoyer à ses amis.—Qui veut écrire de petits billets ?—Le jeune homme veut en écrire.—Voulez-vous porter beaucoup de livres chez mon père ?—Je ne veux y en porter que quelques-uns.

51.

Voulez-vous envoyer encore un coffre chez notre ami ?—Je veux y en envoyer encore plusieurs.—Combien de chapeaux le chapelier veut-il encore envoyer ?—Il veut en envoyer encore six.—Le tailleur veut-il envoyer autant de souliers que le cordonnier ?—Il veut en envoyer moins.—Votre fils a-t-il le courage d'aller chez le capitaine ?—Il a le courage d'y aller, mais il n'a pas le temps.—Voulez-vous acheter autant de chiens que de chevaux ?—Je veux acheter plus de ceux-ci que de ceux-là.—A quelle heure voulez-vous envoyer votre

domestique chez le Hollandais ?—Je veux l'y envoyer à six heures moins un quart.—A quelle heure votre père est-il chez lui ?—Il est chez lui à midi.—A quelle heure votre ami veut-il écrire ses billets ?—Il veut les écrire à minuit.—Avez-vous peur d'aller chez le capitaine ?—Je n'ai pas peur, mais j'ai honte d'y aller.

52.

Le charpentier a-t-il assez d'argent pour acheter un marteau ?—Il en a assez.—Le capitaine a-t-il assez d'argent pour acheter un vaisseau ?—Il a assez d'argent pour en acheter un.—Le paysan a-t-il envie d'acheter du pain ?—Il a envie d'en acheter, mais il n'a pas assez d'argent pour en acheter.—Votre fils a-t-il du papier pour écrire un billet ?—Il n'en a pas.—Avez-vous le temps de voir mon frère ?—Je n'ai pas le temps de le voir.—Votre père veut-il me voir ?—Il ne veut pas vous voir.—Votre domestique a-t-il un balai pour balayer le plancher ?—Il a un balai pour le balayer.—Veut-il le balayer ?—Il veut le balayer.—Le matelot a-t-il de l'argent pour acheter du chocolat ?—Il n'a pas d'argent pour en acheter.—Votre cuisinier a-t-il de l'argent pour acheter du bœuf ?—Il a de l'argent pour en acheter.—A-t-il de l'argent pour acheter des poulets ?—Il en a.—Avez-vous assez de sel pour saler mon bœuf ?—J'en ai assez pour le saler.—Votre ami veut-il venir chez moi pour me voir ?—Il ne veut ni aller chez vous, ni vous voir.—Votre voisin a-t-il envie de tuer son cheval ?—Il n'a pas envie de le tuer.—Voulez-vous tuer vos amis ?—Je ne veux tuer que mes ennemis.

53.

Pouvez-vous me couper du pain ?—Je peux vous en couper.—Avez-vous un couteau pour m'en couper ?—J'en ai un.—Pouvez-vous raccommoder mes gants ?—Je peux les raccommoder, mais je n'ai pas envie de le faire.—Le tailleur peut-il me faire un habit ?—Il peut vous en faire un.—Voulez-vous parler au médecin ?—Je veux lui parler.—Votre fils veut-il me voir pour me parler ?—Il veut vous voir pour vous donner un écu.—Veut-il me

tuer?—Il ne veut pas vous tuer; il ne veut que vous voir.—Le fils de notre vieil ami veut-il tuer un bœuf? —Il veut en tuer deux.—Qui a envie de tuer notre chat? —Le garçon de notre voisin a envie de le tuer.—Combien d'argent pouvez-vous m'envoyer?—Je peux vous envoyer vingt francs.—Voulez-vous m'envoyer mon tapis? —Je veux vous l'envoyer.—Voulez-vous envoyer quelque chose au cordonnier?—Je veux lui envoyer mes souliers.—Voulez-vous lui envoyer vos habits?—Non, je veux les envoyer à mon tailleur.—Le tailleur peut-il m'envoyer mon habit?—Il ne peut pas vous l'envoyer.—Vos enfants peuvent-ils m'écrire?—Ils peuvent vous écrire.—Voulez-vous me prêter votre panier?—Je veux vous le prêter.

54.

Avez-vous un verre pour boire du vin?—J'en ai un, mais je n'ai pas de vin; je n'ai que du thé.—Voulez-vous me donner de l'argent pour acheter du vin?—Je veux vous en donner, mais je n'en ai guère.—Voulez-vous me donner ce que vous avez?—Je veux vous le donner.—Pouvez-vous boire autant de vin que de lait?—Je peux boire autant de celui-ci que de celui-là.—Notre voisin a-t-il du bois pour faire du feu?—Il a du bois pour en faire, mais il n'a pas d'argent pour acheter du pain et du beurre.—Voulez-vous lui en prêter?—Je veux lui en prêter.—Voulez-vous parler à l'Allemand?—Je veux lui parler.—Où est-il?—Il est chez le fils de l'Américain.—L'Allemand veut-il me parler?—Il veut vous parler.—Veut-il parler à mon frère ou au vôtre?—Il veut parler à l'un et à l'autre.—Les enfants de notre voisin peuvent-ils travailler?—Ils peuvent travailler, mais ils ne veulent pas.

55.

Voulez-vous parler aux enfants du Hollandais?—Je veux leur parler.—Que voulez-vous leur donner?—Je veux leur donner de bons gâteaux.—Voulez-vous leur prêter quelque chose?—Je ne peux leur rien prêter; je n'ai rien.—Le cuisinier a-t-il encore du sel pour saler le bœuf? —Il en a encore un peu.—A-t-il encore du riz?—Il en a

encore beaucoup.—Veut-il m'en donner?—Il veut vous en donner.—Veut-il tuer ce poulet-ci ou celui-là?—Il ne veut tuer ni celui-ci ni celui-là.—Quel bœuf veut-il tuer?—Il veut tuer celui du paysan.—Veut-il tuer ce bœuf-ci ou celui-là?—Il veut tuer l'un et l'autre.—Qui veut nous envoyer des biscuits?—Le boulanger veut nous en envoyer.—Avez-vous quelque chose à faire?—Je n'ai rien à faire.

56.

Votre fils qu'a-t-il à faire?—Il a à écrire à ses bons amis et aux capitaines.—A qui voulez-vous parler?—Je veux parler aux Italiens et aux Français.—Voulez-vous leur donner de l'argent?—Je veux leur en donner.—Voulez-vous donner du pain à cet homme?—Je veux lui en donner.—Voulez-vous lui donner un habit?—Je veux lui en donner un.—Vos amis veulent-ils me donner du café?—Ils veulent vous en donner.—Voulez-vous me prêter vos livres?—Je veux vous les prêter.—Voulez-vous prêter vos matelas à vos voisins?—Je ne veux pas les leur prêter.—Voulez-vous leur prêter vos miroirs?—Je veux les leur prêter.—A qui voulez-vous prêter vos parapluies?—Je veux les prêter à mes amis.—A qui votre ami veut-il prêter son linge?—Il ne veut le prêter à personne.

57.

Voulez-vous m'écrire?—Je veux vous écrire.—Voulez-vous écrire à l'Italien?—Je veux lui écrire.—Votre frère veut-il écrire aux Anglais?—Il veut leur écrire, mais ils n'ont pas envie de lui répondre.—Voulez-vous répondre à votre ami?—Je veux lui répondre.—Mais à qui voulez-vous répondre?—Je veux répondre à mon bon père.—Ne voulez-vous pas répondre à vos bons amis?—Je veux leur répondre.—Qui veut vous écrire?—Le Russe veut m'écrire.—Voulez-vous lui répondre?—Je ne veux pas lui répondre.—Qui veut écrire à nos amis?—Les enfants de notre voisin veulent leur écrire.—Veulent-ils leur répondre?—Ils veulent leur répondre.

—A qui voulez-vous écrire?—Je veux écrire au Russe. —Veut-il vous répondre?—Il veut me répondre, mais il ne peut pas.—Les Espagnols peuvent-ils nous répondre?—Ils ne peuvent pas nous répondre, mais nous pouvons leur répondre.—A qui voulez-vous envoyer ce billet?—Je veux l'envoyer au menuisier.

58.

Qu'avez-vous à faire?—J'ai à écrire.—Qu'avez-vous à écrire?—J'ai un billet à écrire.—A qui?—Au charpentier. —Qu'est-ce que votre père a à boire?—Il a de bon vin à boire.—Votre domestique a-t-il quelque chose à boire? —Il a du thé à boire.—Le cordonnier qu'a-t-il à faire? —Il a à raccommoder mes souliers.—Qu'avez-vous à raccommoder?—J'ai mesbas de fil à raccommoder.—A qui avez-vous à parler?—J'ai à parler au capitaine.—Où voulez-vous lui parler?—Chez lui.—A qui votre frère a-t-il à parler?—Il a à parler à votre fils.—L'Anglais qu'a-t-il à faire?—Il a à répondre à un billet.—A quel billet a-t-il à répondre?—Il a à répondre à celui du bon Allemand.—Ai-je à répondre au billet du Français?—Vous avez à y répondre.—A quel billet avez-vous à répondre?—J'ai à répondre à celui de mon bon ami.—Votre frère a-t-il à répondre à un billet?—Il a à répondre à un billet.—Qui a à répondre à des billets?—Nos enfants ont à répondre à quelques billets.—Voulez-vous répondre aux billets des marchands?—Je veux y répondre.—Votre frère veut-il répondre à ce billet-ci ou à celui-là?—Il ne veut répondre ni à celui-ci ni à celui-là.—Quelqu'un veut-il répondre à mon billet?—Personne ne veut y répondre.

59.

A quels billets votre père veut-il répondre?—Il ne veut répondre qu'à ceux de ses bons amis.—Veut-il répondre à mon billet?—Il veut y répondre.—Avez-vous à répondre à quelqu'un?—Je n'ai à répondre à personne. —Qui veut répondre à mes billets?—Vos amis veulent y répondre.—Avez-vous envie d'aller au bal?—J'ai en-

vie d'y aller.—Quand voulez-vous y aller?—Aujourd'hui. —A quelle heure?—A dix heures et demie.—Quand voulez-vous mener votre garçon au spectacle?—Je veux l'y mener demain.—A quelle heure voulez-vous l'y mener?—A six heures moins un quart.—Où est votre fils? —Il est au spectacle.—Votre ami est-il au bal?—Il y est.—Où est le marchand?—Il est à son comptoir.—Où voulez-vous me mener?—Je veux vous mener à mon magasin.—Où votre cuisinier veut-il aller?—Il veut aller au marché.—Votre frère est-il au marché?—Il n'y est pas.—Où est-il?—Il est dans son magasin.

60.

Où est le Hollandais?—Il est dans son grenier.—Voulez-vous venir chez moi pour aller au spectacle?—Je veux aller chez vous, mais je n'ai pas envie d'aller au spectacle.—Où est l'Irlandais?—Il est au marché.—A quel théâtre voulez-vous aller?—Je veux aller à celui des Français.—Voulez-vous aller à mon jardin ou à celui de l'Ecossais?—Je ne veux aller ni au vôtre ni à celui de l'Ecossais; je veux aller à celui de l'Italien.—Le médecin a-t-il envie d'aller à nos magasins ou à ceux des Hollandais?—Il ne veut aller ni aux vôtres ni à ceux des Hollandais, mais à ceux des Français.—Que voulez-vous acheter au marché?—Je veux acheter un panier et des tapis.—Où voulez-vous les porter?—Je veux les porter à la maison.

61.

Combien de tapis voulez-vous acheter?—Je veux en acheter deux.—A qui voulez-vous les donner?—Je veux les donner à mon domestique.—A-t-il envie de balayer le plancher?—Il a envie de le faire, mais il n'a pas le temps.—Les Anglais ont-ils beaucoup de magasins?—Ils en ont beaucoup.—Les Français ont-ils autant de chiens que de chats?—Ils ont plus de ceux-ci que de ceux-là.—Avez-vous beaucoup de fusils dans vos magasins?—Nous y en avons beaucoup, mais nous n'avons guère de grain.—Voulez-vous voir nos fusils?—Je veux aller dans vos magasins pour les voir.—Voulez-vous

acheter quelque chose?—Je veux acheter quelque chose. —Que voulez-vous acheter?—Je veux acheter un portefeuille, un miroir et un pistolet.—Où voulez-vous acheter votre coffre?—Je veux l'acheter au marché.—Avez-vous autant de vin que de thé dans vos magasins?—Nous avons autant de l'un que de l'autre.—Qui veut déchirer mon linge?—Personne ne veut le déchirer.

62.

Les Anglais veulent-ils nous donner du pain?—Ils veulent nous en donner.—Veulent-ils nous donner autant de beurre que de pain?—Ils veulent nous donner plus de celui-ci que de celui-là.—Voulez-vous donner un franc à cet homme? —Je veux lui en donner plusieurs.—Je veux lui en donner cinq.—Les Français que veulent-ils nous prêter?—Ils veulent nous prêter beaucoup de livres.—Avez-vous le temps d'écrire au marchand?—Je veux lui écrire, mais je n'ai pas le temps aujourd'hui.—Quand voulez-vous répondre à l'Allemand?—Je veux lui répondre demain.—A quelle heure?—A huit heures.—Où l'Espagnol veut-il aller?—Il ne veut aller nulle part.—Votre domestique veut-il chauffer mon bouillon?—Il veut le chauffer.—Veut-il faire mon feu?—Il veut le faire.—Où le boulanger veut-il aller?—Il veut aller au bois.—Où est l'adolescent?—Il est au théâtre.—Qui est au bal du capitaine?—Nos enfants et nos amis y sont.

63.

Voulez-vous envoyer chercher du sucre?—Je veux en envoyer chercher.—Mon fils, veux-tu aller chercher des gâteaux?—Oui, mon père, je veux en aller chercher. —Où veux-tu aller?—Je veux aller dans le (au) jardin.—Qui est dans le jardin?—Les enfants de nos amis y sont.—Voulez-vous envoyer chercher le médecin?—Je veux l'envoyer chercher.—Qui veut aller chercher mon frère?—Mon domestique veut l'aller chercher.—Où est-il?—Il est à son comptoir.—Voulez-vous me donner mon bouillon?—Je veux vous le donner.—Où est-il?—Il est au coin du feu.—Voulez-vous me donner

de l'argent pour aller chercher du lait?—Je veux vous donner de l'argent pour en aller chercher.—Où est votre argent?—Il est dans mon comptoir. Voulez-vous l'aller chercher?—Je veux l'aller chercher.—Voulez-vous acheter mon cheval?—Je ne puis l'acheter; je n'ai pas d'argent. —Où est votre chat?—Il est dans le trou.—Dans quel trou est-il?—Dans le trou du grenier.—Où est le chien de cet homme?—Il est dans un coin du vaisseau.—Où le paysan a-t-il son blé?—Il l'a dans son sac.—A-t-il un chat?—Il en a un.—Où est-il?—Il est au fond du sac.—Votre chat est-il dans ce sac?—Il y est.

64.

Avez-vous quelque chose à faire?—J'ai quelque chose à faire.—Qu'avez-vous à faire?—J'ai à raccommoder mes bas et à aller au bout du chemin.—Qui est au bout du chemin?—Mon père y est.—Votre cuisinier a-t-il quelque chose à boire?—Il a à boire du vin et de bon bouillon.—Pouvez-vous me donner autant de beurre que de pain?—Je puis vous donner plus de celui-ci que de celui-là.—Votre ami peut-il boire autant de vin que de café?—Il ne peut boire autant de celui-ci que de celui-là.—Avez-vous à parler à quelqu'un?—J'ai à parler à plusieurs hommes.—A combien d'hommes avez-vous à parler?—J'ai à parler à quatre.—Quand avez-vous à leur parler?—Ce soir.—A quelle heure?—A neuf heures moins un quart.—Quand pouvez-vous aller au marché? —Je puis y aller le matin.—A quelle heure?—A sept heures et demie.—Quand voulez-vous aller chez le Français?—Je veux y aller ce soir.—Voulez-vous aller chez le médecin le matin ou le soir?—Je veux y aller le matin.—A quelle heure?—A neuf heures et un quart.

65.

Avez-vous à écrire autant de billets que les Anglais?—J'en ai à écrire moins qu'eux.—Voulez-vous parler à l'Allemand?—Je veux lui parler.—Quand voulez-vous lui parler?—A présent.—Où est-il?—Il est à l'autre bout du bois.—Voulez-vous aller au marché?—Je veux

y aller pour acheter du linge.—Vos voisins ne veulent-ils pas aller au marché?—Ils ne peuvent pas y aller; ils sont fatigués.—As-tu le courage d'aller au bois le soir?—J'ai le courage d'y aller, mais pas le soir.—Vos enfants peuvent-ils répondre à mes billets?—Ils peuvent y répondre.—Que voulez-vous dire au domestique?—Je veux lui dire de faire le feu et de balayer le magasin.—Voulez-vous dire à votre frère de me vendre son cheval?—Je veux lui dire de vous le vendre.—Que voulez-vous me dire?—Je veux vous dire un mot. —Qui voulez-vous voir?—Je veux voir l'Ecossais.—Avez-vous quelque chose à lui dire?—J'ai quelques mots à lui dire.—Quels livres mon frère veut-il vendre?—Il veut vendre les tiens et non les siens.

66.

Voulez-vous me faire un plaisir?—Oui, Monsieur, lequel?—Voulez-vous dire à mon domestique de faire le feu?—Je veux lui dire de le faire.—Voulez-vous lui dire de balayer les magasins?—Je veux lui dire de les balayer.—Que voulez-vous dire à votre père?—Je veux lui dire de vous vendre son cheval.—Voulez-vous dire à votre fils d'aller chez mon père?—Je veux lui dire d'y aller.—Avez-vous quelque chose à me dire?—Je n'ai rien à vous dire.—Avez-vous quelque chose à dire à mon père?—J'ai un mot à lui dire.—Ces hommes veulent-ils vendre leurs tapis?—Ils ne veulent pas les vendre.—Jean! es-tu-là?—Oui, Monsieur, j'y suis.—Que vas-tu faire?—Je vais chez votre chapelier pour lui dire de raccommoder votre chapeau.—Veux-tu aller chez le tailleur pour lui dire de raccommoder mes habits?—Je veux y aller.—Voulez-vous aller au marché?—Je veux y aller.—Votre marchand qu'a-t-il à vendre?—Il a à vendre de beaux gants de peau, des peignes, de bon drap et de beaux paniers de bois.—A-t-il à vendre des fusils de fer?—Il en a à vendre.—Veut-il me vendre ses chevaux?—Il veut vous les vendre.—Avez-vous quelque chose à vendre?—Je n'ai rien à vendre.

67.

Est-il tard ?—Il n'est pas tard.—Quelle heure est-il? —Il est midi et un quart.—A quelle heure le capitaine veut-il sortir ?—Il veut sortir à huit heures moins un quart.—Qu'allez-vous faire ?—Je vais lire.—Qu'avez-vous à lire ?—J'ai à lire un bon livre.—Voulez-vous me le prêter ?—Je veux vous le prêter.—Quand voulez-vous me le prêter ?—Je veux vous le prêter demain.—Avez-vous envie de sortir ?—Je n'ai pas envie de sortir.—Voulez-vous rester ici, mon cher ami ?—Je ne puis rester ici.—Où avez-vous à aller ?—J'ai à aller au comptoir.—Quand voulez-vous aller au bal ?—Ce soir.—A quelle heure ?—A minuit.—Allez-vous chez l'Ecossais le soir ou le matin ?—J'y vais le soir et le matin.—Où allez-vous maintenant ?—Je vais au théâtre.—Où votre fils va-t-il? —Il ne va nulle part; il reste à la maison pour écrire ses billets.—Où est votre frère ?—Il est à son magasin.—Ne veut-il pas sortir ?—Non, Monsieur, il ne veut pas sortir.—Que va-t-il y faire ?—Il va écrire à ses amis.—Voulez-vous rester ici ou là ?—Je veux rester ici.—Où votre père veut-il rester ?—Il veut rester là.—Notre ami a-t-il envie de rester dans le jardin ?—Il a envie d'y rester.

68.

A quelle heure le Hollandais est-il chez lui ?—Il est chez lui tous les soirs à neuf heures et un quart.—Quand votre cuisinier va-t-il au marché ?—Il y va tous les matins à cinq heures et demie.—Quand votre voisin va-t-il chez les Irlandais ?—Il y va tous les jours.—A quelle heure ?—A huit heures du matin.—Que voulez-vous acheter ?—Je ne veux rien acheter, mais mon père veut acheter un bœuf.—Veut-il acheter ce bœuf-ci ou celui-là ?—Il ne veut acheter ni celui-ci ni celui-là.—Lequel veut-il acheter ?—Il veut acheter celui de votre ami.—Le marchand a-t-il encore un habit à vendre ?—Il en a encore un, mais il ne veut pas le vendre.—Cet homme a-t-il encore un couteau à vendre ?—Il n'a plus de couteau, mais il a encore quelques fusils à vendre.—Quand veut-il les vendre ?—Il veut les vendre aujourd'hui.—Où ?—A son magasin.—Voulez-vous voir mon

ami ?—Je veux le voir pour le connaître.—Voulez-vous connaître mes enfants ?—Je veux les connaître.—Combien d'enfants avez-vous ?—Je n'en ai que deux, mais mon frère en a plus que moi : il en a six.—Cet homme veut-il boire trop de vin ?—Il veut en boire trop.—Avez-vous assez de vin à boire ?—Je n'en ai guère, mais j'en ai assez.—Votre frère veut-il acheter trop de gâteaux ? —Il veut en acheter beaucoup, mais pas trop.

69.

Pouvez-vous me prêter un couteau ?—Je peux vous en prêter un.—Votre père peut-il me prêter un livre ?—Il peut vous en prêter plusieurs.—De quoi avez-vous besoin ?—J'ai besoin d'un bon fusil.—Avez-vous besoin de ce tableau ?—J'en ai besoin.—Votre frère a-t-il besoin d'argent ?—Il n'en a pas besoin.—A-t-il besoin de souliers ?—Il n'en a pas besoin.—De quoi a-t-il besoin ?—Il n'a besoin de rien.—Avez-vous besoin de ces bâtons ? —J'en ai besoin.—Qui a besoin de sucre ?—Personne n'en a besoin.—Quelqu'un a-t-il besoin de poivre ?—Personne n'en a besoin.—De quoi ai-je besoin ?—Vous n'avez besoin de rien.—Votre père a-t-il besoin de ces tableaux-ci ou de ceux-là ?—Il n'a besoin ni de ceux-ci ni de ceux-là.—Avez-vous besoin de moi ?—J'ai besoin de vous. —Quand avez-vous besoin de moi ?—A présent.—Qu'avez-vous à me dire ?—J'ai un mot à vous dire.—Votre fils a-t-il besoin de nous ?—Il a besoin de vous et de vos frères.—Avez-vous besoin de mon domestique ?—J'en ai besoin.—Quelqu'un a-t-il besoin de mon frère ?—Personne n'a besoin de lui.—Votre père a-t-il besoin de quelque chose ?—Il n'a besoin de rien.—De quoi l'Anglais a-t-il besoin ?—Il a besoin de linge.—N'a-t-il pas besoin de bijoux ?—Il n'en a pas besoin.—De quoi le matelot a-t-il besoin ?—Il a besoin de biscuits, de lait, de fromage et de beurre.—Allez-vous me donner quelque chose ? —Je vais vous donner du pain et du vin.

70.

Aimez-vous votre frère ?—Je l'aime.—Votre frère vous aime-t-il ?—Il ne m'aime pas.—M'aimes-tu, mon bon en-

fant?—Je t'aime.—Aimes-tu ce vilain homme?—Je ne l'aime pas.—Qui aimez-vous?—J'aime mes enfants.—Qui aimons-nous?—Nous aimons nos amis.—Aimons-nous quelqu'un?—Nous n'aimons personne.—Quelqu'un nous aime-t-il?—Les Américains nous aiment.—Avez-vous besoin de quelque chose?—Je n'ai besoin de rien.—De quoi votre père a-t-il besoin?—Il a besoin de son domestique.—De quoi avez-vous besoin?—J'ai besoin du billet.—Avez-vous besoin de ce billet-ci ou de celui-là?—J'ai besoin de celui-ci.—Que voulez-vous en faire?—Je veux l'ouvrir pour le lire.—Votre fils lit-il nos billets?—Il les lit.—Quand les lit-il?—Il les lit, quand il les reçoit.—Reçoit-il autant de billets que moi?—Il en reçoit plus que vous.—Que me donnez-vous?—Je ne te donne rien.—Donnez-vous ce livre à mon frère?—Je le lui donne.—Lui donnez-vous un oiseau?—Je lui en donne un.—A qui prêtez-vous vos livres?—Je les prête à mes amis.—Votre ami me prête-t-il un habit?—Il vous en prête un.—A qui prêtez-vous vos habits?—Je ne les prête à personne.

71.

Arrangez-vous quelque chose?—Nous n'arrangeons rien.—Votre frère que range-t-il?—Il range ses livres.—Vendez-vous votre vaisseau?—Je ne le vends pas.—Le capitaine vend-il le sien?—Il le vend.—L'Américain que vend-il?—Il vend ses bœufs.—L'Anglais finit-il son billet?—Il le finit.—Quels billets finissez-vous?—Je finis ceux que j'écris à mes amis.—Voyez-vous mon grand jardin?—Je le vois.—Votre père voit-il nos vaisseaux?—Il ne les voit pas, mais nous les voyons.—Combien de soldats voyez-vous?—Nous en voyons beaucoup, nous en voyons plus de trente.—Buvez-vous quelque chose?—Je bois du vin.—Le matelot que boit-il?—Il boit du cidre.—Buvons-nous du vin ou du cidre?—Nous buvons du vin et du cidre.—Les Italiens que boivent-ils?—Ils boivent du chocolat.—Buvons-nous du vin?—Nous en buvons.—Qu'écris-tu?—J'écris un billet.—A qui?—A mon voisin.—Votre ami écrit-il?—Il écrit.—A qui écrit-il?—Il écrit à son tailleur.

72.

Ecrivez-vous vos billets le soir ?—Nous les écrivons le matin.—Que dis-tu ?—Je ne dis rien.—Votre frère dit-il quelque chose ?—Il dit quelque chose.—Que dit-il ?—Je ne le sais pas.—Que dites-vous à mon domestique ?—Je lui dis de balayer le plancher et d'aller chercher du pain, du fromage et du vin.—Disons-nous quelque chose ?—Nous ne disons rien.—Votre ami que dit-il au cordonnier ?—Il lui dit de raccommoder ses souliers.—Que dites-vous aux tailleurs ?—Je leur dis de faire mes habits.—Sors-tu ?—Je ne sors pas.—Qui sort ?—Mon frère sort.—Où va-t-il ?—Il va au jardin.—Chez qui allez-vous ?—Nous allons chez les bons Anglais.—Que lis-tu ?—Je lis un billet de mon ami.—Votre père que lit-il ?—Il lit un livre.—Que faites-vous ?—Nous lisons.—Vos enfants lisent-ils ?—Ils ne lisent pas, ils n'ont pas le temps de lire.—Lisez-vous les livres que je lis ?—Je ne lis pas ceux que vous lisez, mais ceux que votre père lit.—Connaissez-vous cet homme ?—Je ne le connais pas.—Votre ami le connaît-il ?—Il le connaît.

73.

Connaissez-vous mes enfants ?—Nous les connaissons.—Vous connaissent-ils ?—Ils ne nous connaissent pas.—Qui connaissez-vous ?—Je ne connais personne.—Quelqu'un vous connaît-il ?—Quelqu'un me connaît.—Qui vous connaît ?—Le bon capitaine me connaît.—Que manges-tu ?—Je mange du pain.—Votre fils ne mange-t-il pas du fromage ?—Il n'en mange pas.—Coupez-vous quelque chose ?—Nous coupons du bois.—Les marchands que coupent-ils ?—Ils coupent du drap.—M'envoyez-vous quelque chose ?—Je vous envoie un bon fusil.—Votre père vous envoie-t-il de l'argent ?—Il m'en envoie.—Vous envoie-t-il plus que moi ?—Il m'envoie plus que vous.—Combien vous envoie-t-il ?—Il m'envoie plus de cinquante écus.—Quand recevez-vous vos billets ?—Je les reçois tous les matins.—A quelle heure ?—A dix heures et demie.—Votre fils vient-il ?—Il vient.—Chez qui vient-il ?—Il vient chez moi.—Venez-vous chez moi ?—Je ne vais pas chez vous, mais chez vos enfants.—Où notre ami va-t-il ?—

Il ne va nulle part; il reste chez lui.—Allez-vous à la maison?—Nous n'allons pas à la maison, mais chez nos amis.—Où sont vos amis?—Ils sont dans leur jardin.—Les Ecossais sont-ils dans leurs jardins?—Ils y sont.

74.

Qu'achetez-vous?—J'achète des couteaux.—Achetez-vous plus de couteaux que de verres?—J'achète plus de ceux-ci que de ceux-là.—Combien de chevaux l'Allemand achète-t-il?—Il en achète beaucoup; il en achète plus de vingt.—Votre domestique que porte-t-il?—Il porte un grand coffre.—Où le porte-t-il?—Il le porte à la maison.—A qui parlez-vous?—Je parle à l'Irlandais.—Lui parlez-vous tous les jours?—Je lui parle tous les matins et tous les soirs.—Vient-il chez vous?—Il ne vient pas chez moi, mais je vais chez lui.—Votre domestique qu'a-t-il à faire?—Il a à balayer mon plancher et à ranger mes livres.—Mon père répond-il à vos billets?—Il y répond.—Votre garçon que casse-t-il?—Il ne casse rien, mais vos garçons cassent mes verres.—Déchirent-ils quelque chose?—Ils ne déchirent rien.—Qui brûle mon chapeau?—Personne ne le brûle.—Cherchez-vous quelqu'un?—Je ne cherche personne.—Mon fils que cherche-t-il?—Il cherche son porte-feuille.—Votre cuisinier que tue-t-il?—Il tue un poulet.

75.

Tuez-vous un oiseau?—J'en tue un.—Combien de poulets votre cuisinier tue-t-il?—Il en tue trois.—Chez qui menez-vous mon garçon?—Je le mène chez le peintre.—Quand le peintre est-il chez lui?—Il est chez lui tous les soirs à sept heures.—Quelle heure est-il à présent?—Il n'est pas encore six heures.—Sortez-vous le soir?—Je sors le matin.—Avez-vous peur de sortir le soir?—Je n'ai pas peur, mais je n'ai pas le temps de sortir le soir.—Travaillez-vous autant que votre fils?—Je ne travaille pas autant que lui.—Mange-t-il plus que vous?—Il mange plus que moi.—Vos enfants peuvent-ils écrire autant de billets que les nôtres?—Ils peuvent en écrire tout autant.—Le Russe peut-il boire autant de

vin que de cidre?—Il peut boire plus de celui-ci que de celui-là.—Quand nos voisins sortent-ils?—Ils sortent tous les matins à six heures moins un quart.—Quel billet envoyez-vous à votre père?—Je lui envoie le mien.—Ne lui envoyez-vous pas le mien?—Je le lui envoie aussi.

76.

Allez-vous au spectacle ce soir?—Je ne vais pas au spectacle.—Qu'avez-vous à faire?—J'ai à étudier.—A quelle heure sortez-vous?—Je ne sors pas le soir.—Votre père sort-il?—Il ne sort pas.—Que fait-il?—Il écrit.—Ecrit-il un livre?—Il en écrit un.—Quand l'écrit-il?—Il l'écrit le matin et le soir.—Est-il chez lui à présent?—Il y est.—Ne sort-il pas?—Il ne peut pas sortir; il a mal au pied.—Le cordonnier apporte-t-il nos souliers?—Il ne les apporte pas.—Ne peut-il pas travailler? —Il ne peut pas travailler; il a mal au genou.—Quelqu'un a-t-il mal au coude?—Mon tailleur a mal au coude. —Qui a mal au bras?—J'ai mal au bras.—Me coupez-vous du pain?—Je ne puis vous en couper; j'ai mal aux doigts.—Lisez-vous votre livre?—Je ne peux pas le lire; j'ai mal à l'œil.—Qui a mal aux yeux?—Les Français ont mal aux yeux.—Lisent-ils trop?—Ils ne lisent pas assez.—Quel jour du mois est-ce aujourd'hui?—C'est le trois.—Quel jour du mois est-ce demain?—Demain, c'est le quatre.—Cherchez-vous quelqu'un?—Je ne cherche personne.—Le peintre que cherche-t-il?—Il ne cherche rien.—Qui cherchez-vous?—Je cherche votre fils.—Avez-vous quelque chose à lui dire?—J'ai quelque chose à lui dire.

77.

Qui me cherche?—Votre père vous cherche.—Quelqu'un cherche-t-il mon frère?—Personne ne le cherche. —Trouves-tu ce que tu cherches?—Je trouve ce que je cherche.—Le capitaine trouve-t-il ce qu'il cherche?—Il trouve ce qu'il cherche; mais ses enfants ne trouvent pas ce qu'ils cherchent.—Que cherchent-ils?—Ils cherchent leurs livres.—Où me mènes-tu?—Je te mène au théâtre.—Ne me menez-vous pas au marché?—Je ne vous y

mène pas.—Les Espagnols trouvent-ils les parapluies qu'ils cherchent ?—Ils ne les trouvent pas.—Le tailleur trouve-t-il son dé ?—Il ne le trouve pas.—Les marchands trouvent-ils le drap qu'ils cherchent ?—Ils le trouvent.—Les bouchers que trouvent-ils ?—Ils trouvent les bœufs et les moutons qu'ils cherchent.—Votre cuisinier que trouve-t-il ?—Il trouve les poulets qu'il cherche.—Le médecin que fait-il ?—Il fait ce que vous faites.—Que fait-il dans sa chambre ?—Il lit.—Que lit-il ?—Il lit le livre de votre père.—L'Anglais qui cherche-t-il ?—Il cherche son ami pour le mener au jardin.—Que fait l'Allemand dans sa chambre ?—Il apprend à lire.—N'apprend-il pas à écrire ? —Il ne l'apprend pas.—Votre fils apprend-il à écrire ? —Il apprend à écrire et à lire.

78.

Le Hollandais parle-t-il au lieu d'écouter ?—Il parle au lieu d'écouter.—Sortez-vous au lieu de rester chez vous ? —Je reste chez moi au lieu de sortir.—Votre fils joue-t-il au lieu d'étudier ?—Il joue au lieu d'étudier.—Quand étudie-t-il ?—Il étudie tous les jours.—Le matin ou le soir ?—Le matin et le soir.—Achetez-vous un parapluie au lieu d'acheter le livre ?—Je n'achète ni l'un ni l'autre.—Notre voisin casse-t-il ses bâtons au lieu de casser ses verres ?—Il ne casse ni les uns ni les autres. —Que casse-t-il ?—Il casse ses fusils.—Les enfants de notre voisin lisent-ils ?—Ils lisent au lieu d'écrire.—Que fait notre cuisinier ?—Il fait du feu au lieu d'aller au marché.—Le capitaine vous donne-t-il quelque chose ?—Il me donne quelque chose.—Que vous donne-t-il ?—Il me donne beaucoup d'argent.—Vous donne-t-il de l'argent au lieu de vous donner du pain ?—Il me donne de l'argent et du pain.—Vous donne-t-il plus de fromage que de pain ?—Il me donne moins de celui-ci que de celui-là.

79.

Donnez-vous à mon ami moins de couteaux que de gants ?—Je lui donne plus de ceux-ci que de ceux-là.—Que vous donne-t-il ?—Il me donne beaucoup de livres au

lieu de me donner de l'argent.—Votre domestique fait-il votre lit?—Il ne le fait pas.—Que fait-il au lieu de faire votre lit?—Il balaie la chambre au lieu de fair mon lit. —Boit-il au lieu de travailler?—Il boit au lieu de travailler.—Les médecins sortent-ils?—Ils restent chez eux au lieu de sortir.—Votre domestique fait-il du café?—Il fait du thé au lieu de faire du café.—Quelqu'un vous prête-t-il un fusil?—Personne ne m'en prête un.—Votre ami que me prête-t-il?—Il vous prête beaucoup de livres et beaucoup de bijoux.—Lisez-vous le livre que je lis?—Je ne lis pas celui que vous lisez, mais celui que lit le grand capitaine.—Avez-vous honte de lire les livres que je lis?—Je n'ai pas honte, mais je n'ai pas envie de les lire.

80.

Allez-vous chercher quelque chose?—Je vais chercher quelque chose.—Qu'allez-vous chercher?—Je vais chercher du cidre.—Votre père envoie-t-il chercher quelque chose?—Il envoie chercher du vin.—Votre domestique va-t-il chercher du pain?—Il va en chercher.—Qui votre voisin envoie-t-il chercher?—Il envoie chercher le médecin.—Votre domestique ôte-t-il son habit pour faire du feu?—Il l'ôte pour faire du feu.—Otez-vous vos gants pour me donner de l'argent?—Je les ôte pour vous en donner.—Apprenez-vous le français?—Je l'apprends.—Votre frère apprend-il l'allemand?—Il l'apprend.—Qui apprend l'anglais?—Le Français l'apprend.—Apprenons-nous l'italien?—Vous l'apprenez.—Les Anglais qu'apprennent-ils?—Ils apprennent le français et l'allemand. —Parlez-vous espagnol?—Non, Monsieur, je parle italien. —Qui parle polonais?—Mon frère parle polonais.—Vos voisins parlent-ils russe?—Ils ne parlent pas russe, mais arabe.—Parlez-vous arabe?—Non, je parle grec et latin. —Quel couteau avez-vous?—J'ai un couteau anglais.—Quel argent avez-vous là?—Est-ce de l'argent italien ou espagnol?—C'est de l'argent russe.—Avez-vous un chapeau italien?—Non, j'ai un chapeau espagnol.—Êtes-vous Français?—Non, je suis Anglais.—Es-tu Grec?—Non, je suis Espagnol.

81.

Ces hommes sont-ils Allemands?—Non, ils sont Russes. —Les Russes parlent-ils polonais?—Ils ne parlent pas polonais, mais latin, grec et arabe.—Votre père est-il marchand?—Non, il est menuisier.—Ces hommes-ci sont-ils marchands?—Non, ils sont charpentiers.—Êtes-vous cuisinier?—Non, je suis boulanger.—Sommes-nous tailleurs?—Non, nous sommes cordonniers.—Es-tu fou?—Je ne suis pas fou.—Cet homme-là qu'est il?—Il est médecin.—Me souhaitez-vous quelque chose?—Je vous souhaite le bonsoir.—Le jeune homme que me souhaite-t-il? —Il vous souhaite le bonsoir.—Vos enfants viennent-ils chez moi pour me souhaiter le bonsoir?—Ils viennent chez vous pour vous souhaiter le bonjour.—L'Allemand a-t-il les yeux noirs?—Non, il a les yeux bleus.—Cet homme-là a-t-il les pieds grands?—Il a les pieds petits, le front large, et le nez grand.—Avez-vous le temps de lire mon livre?—Je n'ai pas le temps de le lire, mais j'ai beaucoup de courage pour étudier le français.—Que fais-tu au lieu de jouer?—J'étudie au lieu de jouer.— Apprends-tu au lieu d'écrire?—J'écris au lieu d'apprendre.—Le fils de notre ami que fait-il?—Il va dans le jardin au lieu de faire son thème.—Les enfants de notre voisin lisent-ils?—Ils écrivent au lieu de lire.—Notre cuisinier que fait-il?—Il fait du feu au lieu d'aller au marché.—Votre père vend-il son bœuf?—Il vend son cheval au lieu de vendre son bœuf.

82.

Le fils du peintre étudie-t-il l'anglais?—Il étudie le grec au lieu d'étudier l'anglais.—Le boucher tue-t-il des bœufs?—Il tue des moutons au lieu de tuer des bœufs. —M'écoutez-vous?—Je vous écoute.—Votre frère m'écoute-t-il?—Il parle au lieu de vous écouter.—Écoutez-vous ce que je vous dis?—J'écoute ce que vous me dites.—Ecoutes-tu ce que le frère te dit?—Je l'écoute. —Les enfants du médecin écoutent-ils ce que nous leur disons?—Ils ne l'écoutent pas.—Allez-vous au théâtre? —Je vais au magasin au lieu d'aller au théâtre.—Voulez-vous lire mon livre?—Je veux le lire, mais je ne puis;

j'ai mal aux yeux.—Votre père corrige-t-il mes thèmes ou ceux de mon frère?—Il ne corrige ni les vôtres ni ceux de votre frère.—Quels thèmes corrige-t-il?—Il corrige les miens.—Otez-vous votre chapeau pour parler à mon père?—Je l'ôte pour lui parler.—Otez-vous vos souliers?—Je ne les ôte pas.—Qui ôte son chapeau?—Mon ami l'ôte.—Ote-t-il ses gants?—Il ne les ôte pas.—Ces garçons qu'ôtent-ils?—Ils ôtent leurs souliers et leurs bas.—Qui ôte les verres?—Votre domestique les ôte.—Me donnez-vous du papier anglais ou allemand?—Je ne vous donne ni du papier anglais ni du papier allemand; je vous donne du papier français.—Lisez-vous l'espagnol?—Je ne lis pas l'espagnol, mais l'allemand.—Quel livre votre frère lit-il?—Il lit un livre français.—Prenez-vous du thé ou du café le matin?—Je prends du thé.—Prenez-vous le thé tous les matins?—J'en prends tous les matins.—Que prenez-vous?—Je prends du café.—Votre frère que prend-il?—Il prend du chocolat.—Le prend-il tous les jours?—Il le prend tous les matins.—Vos enfants prennent-ils du thé?—Ils prennent du café au lieu de prendre du thé.—Que prenons-nous?—Nous prénons du thé ou du café.

83.

De quoi votre père a-t-il besoin?—Il a besoin de tabac.—Voulez-vous en aller chercher?—Je veux en aller chercher.—De quel tabac a-t-il besoin?—Il a besoin de tabac à priser.—Avez-vous besoin de tabac à fumer?—Je n'en ai pas besoin; je ne fume pas.—Me montrez-vous quelque chose?—Je vous montre des rubans d'or.—Votre père montre-t-il son fusil à mon frère?—Il le lui montre.—Lui montre-t-il ses beaux oiseaux?—Il les lui montre.—Le Français fume-t-il?—Il ne fume pas.—Allez-vous au bal?—Je vais au théâtre au lieu d'aller au bal.—Le jardinier va-t-il dans le jardin?—Il va au marché au lieu d'aller dans le jardin.—Envoyez-vous votre valet chez le tailleur?—Je l'envoie chez le cordonnier au lieu de l'envoyer chez le tailleur.—Votre frère compte-t-il aller au bal ce soir?—Il ne compte pas aller au bal, mais au concert.—Quand comptez-vous aller au concert?—Je compte y aller ce soir.—A quelle heure?

—A dix heures et un quart.—Allez-vous chercher mon fils?—Je vais le chercher.—Où est-il?—Il est au comptoir.—Trouvez-vous l'homme que vous cherchez?—Je le trouve.—Vos fils trouvent-ils les amis qu'ils cherchent? —Ils ne les trouvent pas.

84.

Vos amis comptent-ils aller au théâtre?—Ils comptent y aller.—Quand comptent-ils y aller?—Ils comptent y aller demain.—A quelle heure?—A sept heures et demie.—Le marchand que veut-il vendre?—Il veut me vendre des mouchoirs.—Comptez-vous en acheter?—Je ne veux pas en acheter.—Sais-tu quelque chose?—Je ne sais rien.—Votre petit frère que sait-il?—Il sait lire et écrire.—Sait-il le français?—Il ne le sait pas.—Savez-vous l'allemand?—Je le sais.—Vos frères savent-ils le grec?—Ils ne le savent pas, mais ils comptent l'étudier.—Savez-vous l'anglais?—Je ne le sais pas, mais je compte l'apprendre.—Vos enfants savent-ils lire l'italien?—Ils savent le lire, mais non le parler.—Savez-vous nager?—Je ne sais pas nager, mais je sais jouer.—Votre fils sait-il faire des habits?—Il ne sait pas en faire; il n'est pas tailleur.—Est-il marchand?—Il ne l'est pas. —Qu'est-il?—Il est médecin.—Comptez-vous étudier l'arabe?—Je compte étudier l'arabe et le syriaque.—Le Français sait-il le russe?—Il ne le sait pas; mais il compte l'apprendre.—Où allez-vous?—Je vais au jardin pour parler à mon jardinier.—Vous écoute-t-il? —Il m'écoute.

85.

Voulez-vous boire du cidre?—Je veux boire du vin.—En avez-vous?—Je n'en ai pas, mais je vais en envoyer chercher.—Quand voulez-vous en envoyer chercher?—A présent.—Savez-vous faire du thé?—Je sais en faire. —Où votre père va-t-il?—Il ne va nulle part; il reste chez lui.—Savez-vous écrire un billet?—Je sais en écrire un.—Pouvez-vous écrire des thèmes?—Je peux en écrire. —Conduis-tu quelqu'un?—Je ne conduis personne.—Qui conduisez-vous?—Je conduis mon fils.—Où le conduisez-

vous?—Je le conduis chez mes amis pour leur souhaiter le bonjour.—Votre domestique conduit-il votre enfant?—Il le conduit.—Où le conduit-il?—Il le conduit au jardin.—Conduisez-vous quelqu'un?—Nous conduisons nos enfants.—Où nos amis conduisent-ils leurs fils?—Ils les conduisent à la maison.

86.

Eteignez-vous le feu?—Je ne l'éteins pas.—Votre domestique allume-t-il le feu?—Il l'allume.—Où l'allume-t-il?—Il l'allume dans votre magasin.—Allez-vous souvent chez l'Espagnol?—J'y vais souvent.—Y allez-vous plus souvent que moi?—J'y vais plus souvent que vous.—Les Espagnols viennent-ils souvent chez vous?—Ils viennent souvent chez moi.—Vos enfants vont-ils plus souvent au bal que nous?—Ils y vont plus souvent que nous.—Sortons-nous aussi souvent que nos voisins?—Nous sortons plus souvent qu'eux.—Votre domestique va-t-il au marché aussi souvent que mon cuisinier?—Il y va aussi souvent que lui.—Voyez-vous mon père aussi souvent que moi?—Je ne le vois pas aussi souvent que vous.—Quand le voyez-vous?—Je le vois tous les matins à cinq heures moins un quart.

87.

Est-ce que je lis bien?—Vous lisez bien.—Est-ce que je parle bien?—Vous ne parlez pas bien.—Mon frère parle-t-il bien français?—Il le parle bien.—Parle-t-il bien allemand?—Il le parle mal.—Parlons-nous bien?—Vous parlez mal.—Est-ce que je bois trop?—Vous ne buvez pas assez.—Est-ce que je peux faire des chapeaux?—Vous ne pouvez pas en faire; vous n'êtes pas chapelier.—Est-ce que je puis écrire un billet?—Vous pouvez en écrire un.—Est-ce que je fais bien mon thème?—Vous le faites bien.—Que fais-je?—Vous faites des thèmes.—Que fait mon frère?—Il ne fait rien.—Qu'est-ce que je dis?—Vous ne dites rien.—Est-ce que je commence à parler?—Vous commencez à parler.—Est-ce que je commence à bien parler?—Vous ne commencez pas à bien parler, mais à bien lire.—Où est-ce que

je vais ?—Vous allez chez votre ami.—Est-il chez lui ? —Est-ce que je le sais ?—Puis-je parler aussi souvent que le fils de votre voisin ?—Il peut parler plus souvent que vous.—Puis-je travailler autant que lui ?—Vous ne pouvez pas travailler autant que lui.—Est-ce que je lis aussi souvent que vous ?—Vous ne lisez pas aussi souvent que moi, mais vous parlez plus souvent que moi — Est-ce que je parle aussi bien que vous ?—Vous ne parlez pas aussi bien que moi.—Est-ce que je vais chez vous, ou est-ce que vous venez chez moi ?—Vous venez chez moi, et je vais chez vous.—Quand venez-vous chez moi ?—Tous les matins à six heures et demie.

88.

Connaissez-vous le Russe que je connais ?—Je ne connais pas celui que vous connaissez, mais j'en connais un autre.—Buvez-vous autant de cidre que de vin ?—Je bois moins de celui-ci que de celui-là.—Le Polonais boit-il autant que le Russe ?—Il boit tout autant.—Les Allemands boivent-ils autant que les Russes ?—Ceux-ci boivent plus que ceux-là.—Reçois-tu quelque chose ? —Je reçois quelque chose.—Que reçois-tu ?—Je reçois de l'argent.—Votre ami reçoit-il des livres ?—Il en reçoit.—Que recevons-nous ?—Nous recevons du cidre.— Les Polonais reçoivent-ils du tabac ?—Ils en reçoivent. —De qui les Espagnols reçoivent-ils de l'argent ?—Ils en reçoivent des Anglais et des Français.—Recevez-vous autant d'amis que d'ennemis ?—Je reçois moins de ceux-ci que de ceux-là.—De qui vos enfants reçoivent-ils des livres ?—Ils en reçoivent de moi et de leurs amis.—Est-ce que je reçois autant de fromage que de pain ?—Vous recevez plus de celui-ci que de celui-là. —Nos domestiques reçoivent-ils autant de balais que d'habits ?—Ils reçoivent moins de ceux-ci que de ceux-là.—Recevez-vous encore un fusil ?—J'en reçois encore un.—Combien de livres notre voisin reçoit-il encore ?— Il en reçoit encore trois.

89.

Quand l'étranger compte-t-il partir ?—Il compte partir aujourd'hui.—A quelle heure ?—A une heure et demie.

—Comptez-vous partir ce soir?—Je compte partir demain.—Le Français part-il aujourd'hui?—Il part à présent.—Où va-t-il?—Il va chez ses amis.—Va-t-il chez les Anglais?—Il y va.—Pars-tu demain?—Je pars ce soir.—Quand comptez-vous écrire à vos amis? — Je compte leur écrire aujourd'hui.—Vos amis vous répondent-ils?—Ils me répondent.—Votre père répond-il à votre billet?—Il y répond.—Répondez-vous aux billets de mes frères?—J'y réponds.—Votre frère commence-t-il à apprendre l'italien?—Il commence à l'apprendre.—Pouvez-vous parler français?—Je peux le parler un peu.—Nos amis commencent-ils à parler l'allemand?—Ils commencent à le parler.—Peuvent-ils l'écrire?—Ils peuvent l'écrire.—Le marchand commence-t-il à vendre?—Il commence.—Parlez-vous avant d'écouter?—J'écoute avant de parler. — Votre frère écoute-t-il avant de parler? —Il parle avant de m'écouter.—Vos enfants lisent-ils avant d'écrire?—Ils écrivent avant de lire.

90.

Votre domestique balaie-t-il le magasin avant d'aller au marché?—Il va au marché avant de balayer le magasin.—Bois-tu avant de sortir?—Je sors avant de boire.—Comptez-vous sortir avant de déjeûner?—Je compte de sortir avant déjeûner.—Votre fils ôte-t-il ses souliers avant d'ôter son habit?—Il n'ôte ni ses souliers ni son habit.—Est-ce que j'ôte mes gants avant d'ôter mon chapeau?—Vous ôtez votre chapeau avant d'ôter vos gants.—Est-ce que je peux ôter mes souliers avant d'ôter mes gants?—Vous ne pouvez ôter vos souliers avant d'ôter vos gants.—A quelle heure déjeûnez-vous? —Je déjeûne à huit heures et demie.—A quelle heure l'Américain déjeûne-t-il?—Il déjeûne tous les jours à neuf heures.—A quelle heure vos enfants déjeûnent-ils?—Ils déjeûnent à sept heures.—Allez-vous chez mon père avant de déjeûner?—Je vais chez lui avant de déjeûner.

91.

A qui est ce livre?—C'est le mien.—A qui appartient ce chapeau?—C'est le chapeau de mon père.—Êtes-vous

plus grand que moi ?—Je suis plus grand que vous.— —Votre frère est-il aussi grand que vous ?—Il est aussi grand que moi.—Ton chapeau est-il aussi mauvais que celui de ton père ?—Il est meilleur, mais pas aussi noir que le sien.—Les habits des Italiens sont-ils aussi bons que ceux des Irlandais ?—Ils sont plus beaux, mais pas si bons.—Qui a les gants les plus beaux ?—Les Français les ont.—Qui a les chevaux les plus beaux ?—Les miens sont beaux, les vôtres sont plus beaux que les miens ; mais ceux de nos amis sont les plus beaux de tous.— Votre cheval est-il bon ?—Il est bon, mais le vôtre est meilleur, et celui de l'Anglais est le meilleur de tous les chevaux que nous connaissons.—Avez-vous de jolis souliers ?—J'en ai de fort jolis, mais mon frère en a de plus jolis que moi.—De qui les reçoit-il ?—Il les reçoit de son meilleur ami.

92.

Votre vin est-il aussi bon que le mien ?—Il est meilleur.—Votre marchand vend-il de bons couteaux ?—Il vend les meilleurs couteaux que je connaisse.—Lisons-nous plus de livres que les Français ?—Nous en lisons plus qu'eux, mais les Anglais en lisent plus que nous, et les Allemands en lisent le plus.—As-tu un plus beau jardin que celui de notre médecin ?—J'en ai un plus beau que lui.—L'Américain a-t-il un plus beau bâton que toi ?—Il en a un plus beau.—Avons-nous d'aussi beaux enfants que nos voisins ?—Nous en avons de plus beaux.—Votre habit est-il aussi joli que le mien ?—Il n'est pas aussi joli, mais meilleur que le vôtre.—Partez-vous aujourd'hui ?—Je ne pars pas aujourd'hui.— Quand notre père part-il ?—Il part ce soir à neuf heures moins un quart.—Lequel de ces deux enfants est le plus sage ?—Celui qui étudie est plus sage que celui qui joue.—Votre domestique balaie-t-il aussi bien que le mien ?—Il balaie mieux que le vôtre.—L'Anglais lit-il autant de mauvais livres que de bons ?—Il en lit plus de bons que de mauvais.

93.

Les marchands vendent-ils plus de sucre que de café ?—Ils vendent plus de celui-ci que de celui-là.—Votre cordonnier fait-il autant de souliers que le mien ?—Il en fait plus que le vôtre.—Savez-vous nager aussi bien que mon fils ?—Je sais nager mieux que lui, mais il sait parler français mieux que moi.—Lit-il aussi bien que vous ?—Il lit mieux que moi.—Le fils de votre voisin va-t-il au marché ?—Non, il reste à la maison ; il a mal aux pieds.—Apprenez-vous aussi bien que le fils de notre jardinier ?—J'apprends mieux que lui, mais il travaille mieux que moi.—Qui a le fusil le plus beau ?—Le vôtre est très-beau, mais celui du capitaine est encore plus beau, et le nôtre est le plus beau de tous.—Quelqu'un a-t-il de plus beaux enfants que vous ?—Personne n'en a de plus beaux.—Votre fils lit-il aussi souvent que moi ?—Il lit plus souvent que vous.—Mon frère parle-t-il français aussi souvent que vous ?—Il le parle et le lit aussi souvent que moi.—Est-ce que j'écris autant que vous ?—Vous écrivez plus que moi.—Les enfants de notre voisin lisent-ils l'allemand aussi souvent que nous ?—Nous le lisons moins souvent qu'eux.—Écrivons-nous aussi souvent qu'eux ?—Ils écrivent plus souvent que nous.—A qui écrivent-ils ?—Ils écrivent à leurs amis.—Lisez-vous des livres anglais ?—Nous lisons des livres français au lieu de lire des livres anglais.

94.

Mettez-vous un autre habit pour aller au spectacle ?—J'en mets un autre.—Mettez-vous vos gants avant de mettre vos souliers ?—Je mets mes souliers avant de mettre mes gants.—Votre frère met-il son chapeau au lieu de mettre son habit ?—Il met son habit avant de mettre son chapeau.—Nos enfants mettent-ils leurs souliers pour aller chez nos amis ?—Ils les mettent pour y aller.—Nos fils que mettent-ils ?—Ils mettent leurs habits et leurs gants.—Parlez-vous déjà français ?—Je ne le parle pas encore, mais je commence à l'apprendre.—Votre père sort-il déjà ?—Il ne sort pas encore.—A quelle heure sort-il ?—Il sort à dix heures.—Déjeûne-t-il avant

de sortir?—Il déjeûne et il écrit ses billets avant de sortir.—Sort-il de meilleure heure que vous?—Je sors de meilleure heure que lui.—Allez-vous au spectacle aussi souvent que moi?—J'y vais aussi souvent que vous.—Commencez-vous à connaître cet homme?—Je commence à le connaître.—Déjeûnez-vous de bonne heure?—Nous ne déjeûnons pas tard.—L'Anglais va-t-il au concert plus tôt que vous?—Il y va plus tard que moi.—A quelle heure y va-t-il?—Il y va à onze heures et demie.

95.

N'allez-vous pas trop tôt au concert?—J'y vais trop tard.—Est-ce que j'écris trop?—Vous n'écrivez pas trop, mais vous parlez trop.—Est-ce que je parle plus que vous?—Vous parlez plus que moi et que mon frère.—Mon chapeau est-il trop grand?—Il n'est ni trop grand ni trop petit.—Parlez-vous plus souvent français qu'anglais?—Je parle plus souvent anglais que français.—Vos amis achètent-ils beaucoup de pain?—Ils n'en achètent guère.—Avez-vous assez de pain?—Je n'en aì guère, mais assez.—Est-il tard?—Il n'est pas tard.—Quelle heure est-il?—Il est une heure.—Est-il trop tard pour aller chez votre père?—Il n'est pas trop tard pour y aller.—Me conduisez-vous chez lui?—Je vous y conduis.—Où est-il?—Il est dans son comptoir.—L'Espagnol achète-t-il un cheval?—Il ne peut en acheter un.—Est-il pauvre?—Il n'est pas pauvre; il est plus riche que nous.—Votre frère est-il aussi savant que vous?—Il est plus savant que moi, mais vous êtes plus savant que lui et moi.

96.

Connaissez-vous cet homme?—Je le connais.—Est-il savant?—C'est le plus savant de tous les hommes que je connaisse.—Votre cheval est-il pire que le mien?—Il n'est pas aussi mauvais que le vôtre.—Le mien est-il pire que celui de l'Espagnol?—Il est pire; c'est le pire cheval que je connaisse.—Donnez-vous à ces hommes moins de pain que de fromage?—Je leur donne moins de celui-ci que de celui-là.—Recevez-vous autant d'argent que vos voisins?—J'en reçois beaucoup plus qu'eux.

—Qui reçoit le plus d'argent?—Les Anglais en reçoivent le plus.—Votre fils sait-il déjà écrire un billet?—Il ne sait pas encore en écrire un, mais il commence à lire un peu.—Lisez-vous autant que les Russes?—Nous lisons plus qu'eux, mais les Français lisent le plus.—Les Américains écrivent-ils plus que nous?—Ils écrivent moins que nous, mais les Italiens écrivent le moins.—Sont-ils aussi riches que les Américains?—Ils sont moins riches qu'eux.—Vos oiseaux sont-ils aussi beaux que ceux des Irlandais?—Ils sont moins beaux que les leurs, mais ceux des Espagnols sont les moins beaux.—Vendez-vous votre oiseau?—Je ne le vends pas; je l'aime trop pour le vendre.

97.

Où avez-vous été?—J'ai été au marché.—Avez-vous été au bal? — J'y ai été. — Ai-je été au spectacle?—Vous y avez été.—Y as-tu été?—J'y ai été.—Votre fils a-t-il jamais été au théâtre?—Il n'y a jamais été.—As-tu déjà été dans mon magasin?—Je n'y ai jamais été.—Comptez-vous y aller?—Je compte y aller.—Quand voulez-vous y aller?—Je veux y aller demain.—A quelle heure?—A midi.—Votre frère a-t-il déjà été dans mon grand jardin?—Il n'y a pas encore été.—Compte-t-il le voir?—Il compte le voir.—Quand veut-il y aller?—Il veut y aller aujourd'hui.—Compte-t-il aller au bal ce soir?—Il compte y aller.—Avez-vous déjà été au bal?—Je n'y ai pas encore été.—Quand comptez-vous y aller?—Je compte y aller demain.—Avez-vous déjà été dans le jardin du Français?—Je n'y ai pas encore été.—Avez-vous été dans mes magasins?—Je n'y ai pas été.—Quand y avez-vous été?—J'y ai été ce matin.—Ai-je été dans votre comptoir ou dans celui de votre ami?—Vous n'avez été ni dans le mien, ni dans celui de mon ami, mais dans celui de l'Anglais.

98.

L'Italien a-t-il été dans nos magasins ou dans ceux des Hollandais?—Il n'a été ni dans les nôtres ni dans ceux des Hollandais, mais dans ceux des Allemands.—As-tu déjà été au marché?—Je n'y ai pas encore été, mais je

compte y aller.—Le fils de notre voisin y a-t-il été?—Il y a été.—Quand y a-t-il été?—Il y a été aujourd'hui.—Le fils de notre jardinier compte-t-il aller au marché?—Il compte y aller.—Que veut-il y acheter?—Il veut y acheter des poulets, des bœufs, du grain, du fromage et du cidre. — Avez-vous déjà été chez mon frère?—J'y ai déjà été.—Votre ami y a-t-il déjà été?—Il n'y a pas encore été.—Avons-nous déjà été chez nos amis?—Nous n'y avons pas encore été.—Nos amis ont-ils jamais été chez nous?—Ils n'y ont jamais été.—Avez-vous jamais été au théâtre?—Je n'y ai jamais été.—Avez-vous envie d'écrire un thème?—J'ai envie d'en écrire un.—A qui voulez-vous écrire un billet?—Je veux en écrire un à mon fils.—Votre père a-t-il déjà été au concert?—Il n'y a pas encore été, mais il compte y aller.—Compte-t-il y aller aujourd'hui?—Il compte y aller demain.—A quelle heure veut-il partir?—Il veut partir à six heures et demie.—Compte-t-il partir avant de déjeûner?—Il compte déjeûner avant de partir.

99.

Avez-vous été au spectacle d'aussi bonne heure que moi?—J'y ai été de meilleure heure que vous.—Êtes-vous allé souvent au concert?—J'y ai été souvent.—Notre voisin a-t-il été au théâtre aussi souvent que nous?—Il y a été plus souvent que nous.—Nos amis vont-ils trop tôt à leur comptoir?—Ils y vont trop tard.—Y vont-ils aussi tard que nous?—Ils y vont plus tard que nous.—Les Anglais vont-ils trop tôt à leurs magasins?—Ils y vont trop tôt.—Votre ami est-il aussi souvent à son comptoir que vous?—Il y est plus souvent que moi.—Qu'y fait-il?—Il écrit.—Écrit-il autant que vous?—Il écrit plus que moi.—Où votre ami reste-t-il?—Il reste à son comptoir.—Ne sort-il pas?—Il ne sort pas.—Restez-vous dans le jardin?—J'y reste.—Allez-vous chez votre ami tous les jours?—J'y vais tous les jours.—Quand va-t-il chez vous?—Il vient chez moi tous les soirs.—Allez-vous quelque part ce soir?—Je ne vais nulle part; je reste chez moi.—Envoyez-vous chercher quelqu'un?—J'envoie chercher mon médecin.—Votre domestique va-t-il chercher quelque chose?—Il va chercher du vin.—Avez-vous été

quelque part ce matin ?—Je n'ai été nulle part.—Où votre père a-t-il été ?—Il n'a été nulle part.—Quand prenez-vous le thé ?—J'en prends tous les matins.—Votre fils prend-il du café ?—Il prend du chocolat.—Avez-vous été prendre le café ?—J'ai été le prendre.

100.

Avez-vous eu mon porte-feuille ?—Je l'ai eu.—Avez-vous eu mon gant ?—Je ne l'ai pas eu.—As-tu eu mon parapluie ?—Je ne l'ai pas eu.—Ai-je eu votre couteau ?—Vous l'avez eu.—Quand l'ai-je eu ?—Vous l'avez eu hier.—Ai-je eu vos gants ?—Vous les avez eus.—Votre frère a-t-il eu mon marteau de bois ?—Il l'a eu.—A-t-il eu mon ruban d'or ?—Il ne l'a pas eu.—Les Anglais ont-ils eu mon beau vaisseau ?—Ils l'ont eu.—Qui a eu mes bas de fil ?—Vos domestiques les ont eus.—Avez-vous eu le coffre de fer de notre voisin ?—Nous l'avons eu.—Avons-nous eu son beau pistolet ?—Nous ne l'avons pas eu.—Avons-nous eu les matelas des étrangers ?—Nous ne les avons pas eus.—L'Américain a-t-il eu mon bon ouvrage ?—Il l'a eu.-A-t-il eu mon couteau d'argent ?—Il ne l'a pas eu.—Le jeune homme a-t-il eu le premier volume de mon ouvrage ?—Il n'a pas eu le premier, mais il a eu le second.—L'a-t-il eu ?—Oui, Monsieur, il l'a eu.—Quand l'a-t-il eu ?—Il l'a eu ce matin.—Avez-vous eu du sucre ?—J'en ai eu.—Ai-je eu de bon papier ?—Vous n'en avez pas eu.—Le cuisinier du capitaine russe a-t-il eu des poulets ?—Il n'en a pas eu.—Il en a eu.

101.

Le Français a-t-il eu de bon vin ?—Il en a eu et il en a encore.—As-tu eu de grands gâteaux ?—J'en ai eu.—Ton frère en a-t-il eu ?—Il n'en a pas eu.—Le fils de notre jardinier a-t-il eu du beurre ?—Il en a eu.—Les Polonais ont-ils eu de bon tabac ?—Ils en ont eu.—Quel tabac ont-ils eu ?—Ils ont eu du tabac à fumer et du tabac à priser.—Les Anglais ont-ils eu autant de sucre que de thé ?—Ils ont eu autant de l'un que de l'autre.—Le médecin a-t-il eu raison ?—Il a eu tort.—Le Hollandais

a-t-il eu raison ou tort?—Il n'a jamais eu ni raison ni tort.—Ai-je eu tort d'acheter du miel?—Vous avez eu tort d'en acheter.—Le peintre qu'a-t-il eu?—Il a eu de beaux tableaux.—A-t-il eu de beaux jardins?—Il n'en a pas eu.—Votre domestique a-t-il eu mes souliers?—Il ne les a pas eus.—L'Espagnol qu'a-t-il eu?—Il n'a rien eu.—Qui a eu du courage?—Les matelots anglais en ont eu.—Les Allemands ont-ils eu beaucoup d'amis?—Ils en ont eu beaucoup.—Avons-nous eu plus d'amis que d'ennemis?—Nous avons eu plus de ceux-ci que de ceux-là. —Votre fils a-t-il eu plus de vin que de cidre?—Il a eu plus de celui-ci que de celui-là.—Le Turc a-t-il eu plus de poivre que de grain?—Il a eu moins de celui-ci que de celui-là.—Le peintre italien a-t-il eu quelque chose?—Il n'a rien eu.

102.

Ai-je eu raison d'écrire à mon frère?—Vous n'avez pas eu tort de lui écrire.—Avez-vous eu mal au doigt? —J'ai eu mal à l'œil.—Avez-vous eu quelque chose de bon?—Je n'ai rien eu de mauvais.—Le bal a-t-il eu lieu hier?—Il n'a pas eu lieu.—A-t-il lieu aujourd'hui?—Il a lieu aujourd'hui.—Quand le bal a-t-il lieu?—Il a lieu ce soir.—A-t-il eu lieu avant-hier?—Il a eu lieu.—A quelle heure a-t-il eu lieu?—Il a eu lieu à onze heures.—Avez-vous été chez mon frère?—J'y ai été.—Combien de fois êtes-vous allé chez mon ami?—J'y ai été deux fois. —Allez-vous quelquefois au théâtre?—J'y vais quelquefois.—Combien de fois avez-vous été au théâtre?—Je n'y ai été qu'une fois.—Êtes-vous allé quelquefois au bal?—J'y ai été souvent.—Votre frère n'est-il jamais allé au bal?—Il n'y est jamais allé.—Votre père est-il allé quelquefois au bal?—Il y est allé autrefois.—Y est-il allé aussi souvent que vous?—Il y est allé plus souvent que moi.—Vas-tu quelquefois au jardin?—J'y vais quelquefois.—Y es-tu allé souvent?—J'y suis allé souvent.—Votre vieux cuisinier va-t-il souvent au marché?—Il y va souvent.—Y va-t-il aussi souvent que mon jardinier?—Il y va plus souvent que lui.—Cela a-t-il eu lieu?—Cela a eu lieu.—Quand cela a-t-il eu lieu?

103.

Êtes-vous allé au bal autrefois?—J'y suis allé quelquefois.—Quand as-tu été au concert?—J'y ai été avant-hier.—Y as-tu trouvé quelqu'un?—Je n'y ai trouvé personne.—Es-tu allé au bal plus souvent que tes frères?—Je n'y suis pas allé aussi souvent qu'eux.—Votre ami a-t-il été souvent au spectacle?—Il y est allé plusieurs fois.—Avez-vous eu faim quelquefois?—J'ai eu faim souvent.—Votre valet a-t-il souvent eu soif?—Il n'a jamais eu ni faim ni soif.—Avez-vous été au spectacle de bonne heure?—J'y suis allé tard.—Ai-je été au bal d'aussi bonne heure que vous?—Vous y avez été de meilleure heure que moi.—Votre frère y a-t-il été plus tard?—Il y a été plus tôt.—Vos fréres ont-ils eu quelque chose?—Ils n'ont rien eu.—Qui a eu mes bâtons et mes gants?—Votre domestique a eu les uns et les autres.—A-t-il eu mon chapeau et mon fusil?—Il a eu l'un et l'autre.—As-tu eu mon cheval ou celui de mon frère?—Je n'ai eu ni le vôtre ni celui de votre frère.—Ai-je eu votre billet ou celui du médecin?—Vous n'avez eu ni l'un ni l'autre.—Le médecin qu'a-t-il eu?—Il n'a rien eu.—Quelqu'un a-t-il eu mon chandelier d'or?—Personne ne l'a eu.—Quelqu'un a-t-il eu mes couteaux d'argent?—Personne ne les a eus.

104.

Avez-vous quelque chose à faire?—Je n'ai rien à faire.—Qu'as-tu fait?—Je n'ai rien fait.—Ai-je fait quelque chose?—Vous avez fait quelque chose.—Qu'ai-je fait?—Vous avez déchiré mes livres.—Vos enfants qu'ont-ils fait?—Ils ont déchiré leurs habits.—Qu'avons-nous fait?—Vous n'avez rien fait, mais vos frères ont brûlé mes beaux crayons.—Le tailleur a-t-il déjà fait votre habit?—Il ne l'a pas encore fait.—Votre cordonnier a-t-il déjà fait vos souliers?—Il les a déjà faits.—Avez-vous quelquefois fait un chapeau?—Je n'en ai jamais fait.—Nos voisins ont-ils jamais fait des livres?—Ils en ont fait autrefois.—Combien d'habits votre tailleur a-t-il faits?—Il en a fait vingt ou trente.—A-t-il fait de bons ou de mauvais habits?—Il en a fait de bons et de mauvais.—

Votre père a-t-il mis son habit?—Il ne l'a pas encore mis, mais il va le mettre.—Votre frère a-t-il mis ses souliers?—Il les a mis.—Nos voisins ont-ils mis leurs souliers et leurs bas?—Ils n'ont mis ni ceux-ci ni ceux-là.—Le médecin qu'a-t-il ôté?—Il n'a rien ôté.—Qu'avez-vous ôté?—J'ai ôté mon grand chapeau.—Vos enfants ont-ils ôté leurs gants?—Ils les ont ôtés.—Quand le bal a-t-il eu lieu?—Il a eu lieu avant-hier.—Qui vous a dit cela?—Mon domestique me l'a dit.—Votre frère que vous a-t-il dit?—Il ne m'a rien dit.—Vous ai-je dit cela?—Vous ne me l'avez pas dit.—Vous l'a-t-il dit? —Il me l'a dit.—Qui l'a dit à votre voisin?—Les Anglais le lui ont dit.—L'ont-ils dit aux Français?—Ils le leur ont dit.—Qui vous l'a dit?—Votre fils me l'a dit.—Vous l'a-t-il dit?—Il me l'a dit.—Voulez-vous dire cela à vos amis?—Je veux le leur dire.

105.

Êtes-vous le frère de ce jeune homme?—Je le suis. —Ce jeune homme est-il votre fils?—Il l'est.—Vos amis sont-ils aussi riches qu'ils le disent?—Ils le sont.—Ces hommes-ci sont-ils aussi savants qu'ils le disent?—Ils ne le sont pas.—Balayez-vous souvent le magasin?—Je le balaie aussi souvent que je le puis.—Votre voisin a-t-il assez d'argent pour acheter du charbon?—Je ne le sais pas.—Votre frère a-t-il été au bal hier?—Je ne le sais pas.—Votre cuisinier est-il allé au marché?—Il n'y est pas allé.—Est-il malade?—Il l'est.—Suis-je malade? —Vous ne l'êtes pas.—Êtes-vous aussi grand que moi? —Je le suis.—Êtes-vous aussi fatigué que votre frère? —Je le suis plus que lui.—Avez-vous écrit un billet?—Je n'ai pas écrit un billet, mais j'ai écrit un thème.—Vos frères qu'ont-ils écrit?—Ils ont écrit leurs thèmes. —Quand les ont-ils écrits?—Ils les ont écrits hier.—Avez-vous écrit vos thèmes?—Je les ai écrits.—Votre ami a-t-il écrit les siens?—Il ne les a pas encore écrits. —Quels thèmes votre petit frère a-t-il écrits?—Il a écrit les siens.—Avez-vous parlé à mon frère?—Je lui ai parlé.—Quand lui avez-vous parlé?—Je lui ai parlé avant-hier.—Combien de fois avez-vous parlé au capitaine? —Je lui ai parlé plusieurs fois.—Avez-vous parlé souvent

à son fils?—Je lui ai parlé souvent.—A quels hommes votre fils a-t-il parlé?—Il a parlé à ceux-ci et à ceux-là.

106.

Avez-vous parlé aux Russes?—Je leur ai parlé.—Les Anglais vous ont-ils jamais parlé?—Ils m'ont parlé souvent.—L'Allemand que vous a-t-il dit?—Il m'a dit les mots.—Quels mots vous a-t-il dits?—Il m'a dit ces mots-ci.—Qu'avez-vous à me dire?—J'ai quelques mots à vous dire.—Quels thèmes votre ami a-t-il écrits?—Il a écrit ceux-là.—Quels hommes avez-vous vu au marché?—J'ai vu ceux-ci.—Quels livres vos enfants ont-ils lus?—Ils ont lu ceux que vous leur avez prêtés.—Avez-vous vu ces hommes-ci ou ceux-là?—Je n'ai vu ni ceux-ci ni ceux-là.—Quels hommes avez-vous vu?—J'ai vu ceux auxquels vous avez parlé.—Avez-vous connu ces hommes?—Je les ai connus.—Quels garçons votre frère a-t-il connus?—Il a connu ceux de notre voisin.—Ai-je connu ces Français?—Vous ne les avez pas connus.—Quel vin votre domestique a-t-il bu?—Il a bu le mien.—Avez-vous vu mes frères?—Je les ai vus.—Où les avez-vous vus?—Je les ai vus chez eux.—Avez-vous jamais vu des Grecs?—Je n'en ai jamais vu.—Votre père en a-t-il vu?—Il en a vu quelquefois.—M'appelez-vous?—Je vous appelle.—Qui appelle votre père?—Mon frère l'appelle.—Appelles-tu quelqu'un?—Je n'appelle personne.—Avez-vous jeté votre chapeau?—Je ne l'ai pas jeté.—Votre père jette-t-il quelque chose?—Il jette les billets qu'il reçoit.—Avez-vos jeté votre crayon?—Je ne l'ai pas jeté.—Jettes-tu ton livre?—Je ne le jette pas; j'en ai besoin pour étudier le français.

107.

Où vos frères sont-ils allés?—Ils sont allés au théâtre.—Vos amis sont-ils partis?—Ils ne sont pas encore partis.—Quand partent-ils?—Ce soir.—A quelle heure?—A neuf heures et demie.—Quand les garçons français sont-ils venus chez votre frère?—Ils y sont venus hier.—Leurs amis sont-ils venus aussi?—Ils sont venus aussi.—Quelqu'un est-il venu chez nous?—Les bons Al-

lemands sont venus chez nous.—Qui est venu chez les Anglais?—Les Français y sont venus.—Quand avez-vous bu du vin?—J'en ai bu hier et aujourd'hui.—Le domestique a-t-il porté mon billet?—Il l'a porté.—Où l'a-t-il porté?—Il l'a porté à votre ami.—Quels billets avez-vous portés?—J'ai porté ceux que vous m'avez donnés à porter.—A qui les avez-vous portés?—Je les ai portés à votre père.—Quels livres votre domestique a-t-il pris?—Il a pris ceux que vous ne lisez pas.—Vos marchands ont-ils ouvert leurs magasins?—Ils les ont ouverts.—Quels magasins ont-ils ouverts?—Ils ont ouvert ceux que vous avez vus.—Quand les ont-ils ouverts?—Ils les ont ouverts aujourd'hui.—Avez-vous conduit les étrangers au magasin?—Je les y ai conduits.—Quels feux les hommes ont-ils éteints?—Ils ont éteint ceux que vous avez aperçus.—Avez-vous reçu des billets?—Nous en avons reçu.—Combien de billets avez-vous reçus?—Je n'en ai reçu qu'un; mais mon frère en a reçu plus que mois: il en a reçu six.

108.

Où est mon habit?—Il est sur le banc.—Mes souliers sont-ils sur le banc?—Ils sont dessous.—Le charbon est-il sous le banc?—Il est dans le poêle.—Avez-vous mis du bois dans le poêle?—J'y en ai mis.—Avez-vous froid?—Je n'ai pas froid.—Le bois que j'ai vu est-il dans le poêle?—Il y est.—Mes papiers sont-ils sur le poêle?—Ils sont dedans.—N'avez-vous pas eu peur de brûler mes papiers?—Je n'ai pas eu peur de les brûler.—Avez-vous envoyé votre petit garçon au marché?—Je l'y ai envoyé.—Quand l'y avez-vous envoyé?—Ce matin.—Avez-vous écrit à votre père?—Je lui ai écrit.—Vous a-t-il répondu?—Il ne m'a pas encore répondu.—Faites-vous balayer votre plancher?—Je le fais balayer.—Avez-vous fait balayer votre comptoir?—Je ne l'ai pas encore fait balayer, mais je compte le faire balayer aujourd'hui.—Avez-vous essuyé vos pieds?—Je les ai essuyés.—Où avez-vous essuyé vos pieds?—Je les ai essuyés au tapis.—Avez-vous fait essuyer vos bancs?—Je les ai fait essuyer.—Votre domestique qu'essuie-t-il?—Il essuie les couteaux.—Avez-vous jamais écrit au médecin.—Je ne

lui ai jamais écrit.—Vous a-t-il écrit quelquefois?—Il m'a souvent écrit.—Que vous a-t-il écrit?—Il m'a écrit quelque chose.—Combien de fois vos amis vous ont-ils écrit?—Ils m'ont écrit plus de vingt fois.—Avez-vous vu mes fils?—Je ne les ai jamais vus.

109.

Avez-vous jamais vu des Grecs?—Je n'en ai jamais vu.—Avez-vous déjà vu un Syrien?—J'en ai déjà vu un.—Où en avez-vous vu un?—Au théâtre.—Avez-vous donné le livre à mon frère?—Je le lui ai donné.—Avez-vous donné de l'argent au marchand?—Je lui en ai donné.—Combien lui avez-vous donné?—Je lui ai donné quatorze écus.—Avez-vous donné des rubans d'or aux enfants de nos voisins?—Je leur en ai donné.—Veux-tu me donner du vin?—Je vous en ai déjà donné.—Quand m'en as-tu donné?—Je vous en ai donné autrefois.—Veux-tu m'en donner à présent?—Je ne puis vous en donner à présent; je n'en ai pas.—L'Américain vous a-t-il prêté de l'argent?—Il m'en a prêté.—Vous en a-t-il prêté souvent?—Il m'en a prêté quelquefois.—L'Italien vous a-t-il jamais prêté de l'argent?—Il ne m'en a jamais prêté.—Est-il pauvre?—Il n'est pas pauvre, il est plus riche que vous.—Voulez-vous me prêter un écu?—Je veux vous en prêter deux.—Votre garçon est-il venu chez le mien?—Il y est venu.—Quand?—Ce matin.—A quelle heure?—De bonne heure.—Est-il venu de meilleure heure que moi?—Il est venu de meilleure heure que vous.—A quelle heure êtes-vous venu?—Je suis venu à cinq heures et demie.

110.

Le concert a-t-il eu lieu?—Il a eu lieu.—A-t-il eu lieu tard?—Il a eu lieu de bonne heure.—A quelle heure?—A midi.—A quelle heure le bal a-t-il eu lieu?—Il a eu lieu à minuit.—Votre frère apprend-il à écrire?—Il l'apprend.—Sait-il lire?—Il ne le sait pas encore.—Connaissez-vous le Français que je connais?—Je ne connais pas celui que vous connaissez, mais j'en connais un autre.—Votre ami connaît-il les mêmes marchands que je con-

nais?—Il ne connaît pas les mêmes, mais il en connaît d'autres.—Avez-vous jamais fait raccommoder votre habit?—Je l'ai fait raccommoder quelquefois.—As-tu déjà fait raccommoder tes souliers?—Je ne les ai pas encore fait raccommoder.—Votre frère a-t-il fait ravauder ses bas quelquefois?—Il les a fait ravauder plusieurs fois.—As-tu fait raccommoder ton chapeau ou ton soulier?—Je n'ai fait raccommoder ni l'un ni l'autre. —Avez-vous fait laver vos bas ou vos gants?—Je n'ai fait laver ni les uns ni les autres.—Votre père a-t-il fait faire quelque chose?—Il n'a rien fait faire.—Avez-vous cherché mes gants?—Je les ai cherchés.—Où les avez-vous cherchés?—Je les ai cherchés sur le lit, et je les ai trouvés dessous.—Avez-vous trouvé mes billets dans le poêle?—Je les y ai trouvés.—Avez-vous trouvé mes bas sous le lit?—Je les ai trouvés dessus.

111.

Me promettez-vous de venir au bal?—Je vous le promets.—Vous ai-je promis quelque chose?—Vous ne m'avez rien promis.—Mon père que vous a-t-il promis?—Il m'a promis un beau livre.—L'avez-vous reçu?—Pas encore.—Me donnez-vous ce que vous m'avez promis?—Je vous le donne.—Votre ami a-t-il reçu beaucoup d'argent?—Il n'en a guère reçu.—Combien a-t-il reçu?—Il n'a reçu qu'un écu.—Combien d'argent avez-vous donné à mon fils?—Je lui ai donné trente francs.—Ne lui avez-vous pas promis davantage?—Je lui ai donné ce que je lui avais promis.—Avez-vous de l'argent français?—J'en ai.—Quel argent avez-vous?—J'ai des francs, des sous et des centimes.—Combien de sous y a-t-il dans un franc? —Il y a vingt sous dans un franc.—Avez-vous des centimes?—J'en ai quelques uns.—Combien de centimes y a-t-il dans un sou?—Il y en a cinq.—Et combien y en a-t-il dans un franc?—Cent.—Voulez-vous me prêter votre habit?—Je veux vous le prêter, mais il est usé. —Vos souliers sont-ils usés?—Ils ne sont pas usés.—Voulez-vous les prêter à mon frère?—Je veux les lui prêter.—A qui avez-vous prêté votre chapeau?—Je ne

l'ai pas prêté; je l'ai donné à quelqu'un.—A qui l'avez-vous donné?—Je l'ai donné à un pauvre.

112.

Votre petit frère sait-il déjà épeler?—Il le sait.—Épelle-t-il bien?—Il épelle bien.—Comment votre petit garçon a-t-il épelé?—Il a épelé comme cela.—Comment vos enfants ont-ils écrit leurs thèmes?—Ils les ont mal écrits.—Mon voisin vous a-t-il prêté ses gants?—Il a refusé de me les prêter.—Savez-vous l'anglais?—Je le sais.—Votre fils parle-t-il italien?—Il le parle bien.—Comment vos amis parlent-ils?—Ils ne parlent pas mal. —Écoutent-ils ce que vous leur dites?—Ils l'écoutent.—Comment as-tu appris l'anglais?—Je l'ai appris de cette manière.—M'avez-vous appelé?—Je ne vous ai pas appelé, mais j'ai appelé votre frère.—Est-il venu?—Pas encore.—Où avez-vous mouillé vos habits?—Je les ai mouillés dans le jardin.—Voulez-vous les mettre à sécher?—Je les ai déjà mis à sécher.—Le gentilhomme veut-il me donner quelque chose à faire?—Il veut vous donner quelque chose à faire.—Quel âge avez-vous?—J'ai à peine dix-huit ans.—Quel âge votre frère a-t-il? —Il a vingt ans.—Êtes-vous aussi âgé que lui?—Je ne suis pas aussi âgé (je suis moins âgé).—Quel âge as-tu?—J'ai environ douze ans.—Suis-je plus jeune que vous?—Je ne sais pas.—Quel âge notre voisin a-t-il?—Il n'a pas tout-à-fait trente ans.—Nos amis sont-ils aussi jeunes que nous?—Ils sont plus âgés que nous.—Quel âge ont-ils?—L'un a dix-neuf ans et l'autre en a vingt. —Votre père est-il aussi âgé que le mien?—Il est plus âgé que le vôtre.

113.

Avez-vous lu mon livre?—Je ne l'ai pas encore lu tout-à-fait.—Votre ami a-t-il fini ses livres?—Il les a presque finis.—M'entendez-vous?—Je vous entends.—Le Français nous comprend-il?—Il nous comprend.—Comprenez-vous ce que nous vous disons?—Nous le comprenons.—Comprends-tu le français?—Je ne le com-

prends pas encore, mais je l'apprends.—Comprenons-nous les Anglais?—Nous ne les comprenons pas.—Les Anglais nous comprennent-ils?—Ils nous comprennent.—Les comprenons-nous?—Nous les comprenons à peine.—Entendez-vous du bruit?—Je n'entends rien.—Avez-vous entendu le bruit du vent?—Je l'ai entendu.—Qu'entendez-vous?—J'entends l'aboiement des chiens.—A qui ce chien est-il?—C'est le chien de l'Irlandais.—Avez-vous perdu votre bâton?—Je ne l'ai pas perdu.—Votre domestique a-t-il perdu mes billets?—Il les a perdus.—Avez-vous été au bal?—Je n'y ai pas été.—Où êtes-vous resté?—Je suis resté à la maison.—Où les gentilshommes sont-ils restés?—Ils sont restés dans le jardin.—Votre père a-t-il perdu autant d'argent que moi?—Il en a perdu plus que vous.—Combien ai-je perdu?—Vous avez perdu à peine un écu.—Vos amis sont-ils restés au bal?—Ils y sont restés.—Savez-vous autant que le médecin anglais?—Je ne sais pas autant que lui.—Combien de livres avez-vous lus?—J'en ai lu à peine deux.—Attendez-vous quelqu'un?—Je n'attends personne.—Attendez-vous l'homme que vous avez vu ce matin?—Je l'attends.—Attends-tu ton livre?—Je l'attends.—Attendez-vous votre père ce soir?—Je l'attends.—Attendez-vous des amis?—J'en attends quelques-uns.

114.

Pourquoi ne buvez-vous pas?—Je ne bois pas, parce que je n'ai pas soif.—Pourquoi ramassez-vous ce ruban?—Je le ramasse, parce que j'en ai besoin.—Pourquoi prêtez-vous de l'argent à cet homme?—Je lui en prête, parce qu'il en a besoin.—Pourquoi votre frère étudie-t-il?—Il étudie, parce qu'il veut apprendre le français.—Votre cousin a-t-il déjà bu?—Il n'a pas encore bu, parce qu'il n'a pas encore eu soif.—Le domestique vous montre-t-il le plancher qu'il balaie?—Il ne me montre pas celui qu'il balaie, mais celui qu'il a balayé hier.—Pourquoi aimez-vous cet homme?—Je l'aime, parce qu'il est bon.—Pourquoi votre voisin bat-il son chien?—Parce qu'il a mordu son garçon.—Pourquoi nos amis nous aiment-ils?—Ils nous aiment, parce que nous sommes bons.—Pourquoi m'apportez-vous du vin?—Je

vous en apporte, parce que vous avez soif.—Pourquoi le matelot boit-il?—Il boit, parce qu'il a soif.—Voyez-vous le matelot qui est sur le vaisseau?—Je ne vois pas celui qui est sur le vaisseau,, mais celui qui est au marché.—Lisez-vous les livres que mon père vous a donnés?—Je les lis.—Les comprenez-vous?—Je les comprends comme cela.—Connaissez-vous les Italiens que nous connaissons?—Nous ne connaissons pas ceux que vous connaissez, mais nous en connaissons d'autres.—Le cordonnier raccommode-t-il les souliers que vous lui avez envoyés?—Il ne les raccommode pas, parce qu'ils sont usés.

115.

Votre domestique est-il revenu du marché?—Il n'en est pas encore revenu.—A quelle heure votre frère est-il revenu du bal?—Il en est revenu à une heure du matin.—A quelle heure es-tu revenu de chez ton ami?—Je suis revenu de chez lui à onze heures du matin.—Es-tu resté long-temps avec lui?—Je suis resté avec lui environ une heure.—Combien de temps comptez-vous rester au bal?—Je compte y rester quelques minutes.—Combien de temps le Français est-il resté avec vous?—Il est resté avec moi deux heures.—Combien de temps vos frères sont-ils restés à la ville?—Ils y sont restés pendant l'hiver.—Comptez-vous rester long-temps avec nous?—Je compte y rester pendant l'été.—Combien vous dois-je?—Vous ne me devez pas beaucoup.—Combien devez-vous à votre tailleur?—Je lui dois quatre vingts francs.—Combien dois-tu à ton cordonnier?—Je lui dois déjà quatre-vingt-cinq francs.—Vous dois-je quelque chose?—Vous ne me devez rien.—Combien l'Anglais vous doit-il?—Il me doit plus que vous.—Les Anglais doivent-ils autant que les Français?—Pas tout-à-fait autant.—Vous dois-je autant que mon frère?—Vous me devez plus que lui.—Nos amis vous doivent-ils autant que nous?—Ils me doivent moins que vous.—Combien vous doivent-ils?—Ils me doivent deux cent cinquante francs.—Combien vous devons-nous?—Vous me devez trois cents francs.

116.

Pourquoi donnez-vous de l'argent au marchand?—Je lui en donne, parce qu'il m'a vendu quelque chose.—Où devez-vous aller?—Je dois aller au marché.—Votre ami doit-il venir ici aujourd'hui?—Il doit y venir.—Quand doit-il y venir?—Il doit y venir bientôt.—Quand nos fils doivent-ils aller au spectacle?—Ils doivent y aller ce soir.—Quand doivent-ils en revenir?—Ils doivent en revenir à dix heures et demie.—Quand devez-vous aller chez le médecin?—Je dois y aller à dix heures du soir.—Quand votre fils doit-il revenir de chez le peintre?—Il doit revenir de chez lui à cinq heures du soir.—Où demeurez-vous?—Je demeure rue de Rivoli, numéro quarante-sept.—Où votre père demeure-t-il?—Il demeure chez son ami.—Où vos frères demeurent-ils?—Ils demeurent rue Guillaume, numéro cent-vingt.—Demeures-tu chez ton frère?—J'y demeure.—Demeurez-vous encore où vous avez demeuré?—J'y demeure encore.—Votre ami demeure-t-il encore où il a demeuré?—Il ne demeure plus où il a demeuré.—Où demeure-t-il à présent?—Il demeure chez son père.

117.

Jusqu'à quand avez-vous écrit?—J'ai écrit jusqu'à minuit.—Jusqu'à quand ai-je travaillé?—Vous avez travaillé jusqu'à quatre heures du matin.—Jusqu'à quand mon frère est-il resté avec vous?—Il est resté avec moi jusqu'au soir.—Jusqu'à quand as-tu travaillé?—J'ai travaillé jusqu'à présent.—As-tu encore pour long-temps à écrire?—J'ai à écrire pour jusqu'après-demain.—Le médecin a-t-il encore pour long-temps à travailler?—Il a à travailler pour jusqu'à demain.—Dois-je rester long-temps ici?—Vous devez y rester jusqu'à dimanche.—Mon frère doit-il rester long-temps avec vous?—Il doit y rester jusqu'à lundi.—Jusqu'à quand devons-nous travailler?—Nous devons travailler jusqu'après-demain.—Avez-vous encore pour long-temps à parler?—J'ai encore pour une heure à parler.—Avez-vous parlé long-temps?—J'ai parlé jusqu'au lendemain.—Êtes-vous resté long-temps dans mon comptoir?—J'y suis resté jusqu'à

ce moment.—Avez-vous encore long-temps à demeurer chez le Français?—J'ai encore long-temps à demeurer chez lui.—Jusqu'à quand avez-vous encore à demeurer chez lui?—Jusqu'à mardi.—Le domestique a-t-il brossé mes habits?—Il les a brossés.—A-t-il balayé le plancher?—Il l'a balayé.—Jusqu'à quand est-il resté ici?—Jusqu'à midi.—Votre ami demeure-t-il encore chez vous? —Il ne demeure plus chez moi.—Combien de temps a-t-il à demeurer chez vous?—Il n'a à demeurer chez moi qu'une année.—Jusqu'à quand êtes-vous resté au bal?—J'y suis resté jusqu'à minuit.—Combien de temps êtes-vous resté sur le vaisseau?—J'y suis resté une heure.—Êtes-vous resté au jardin jusqu'à présent?—J'y suis resté jusqu'à présent.

118.

Que faites-vous le matin?—Je lis.—Et que faites-vous alors?—Je déjeûne et je travaille.—Déjeûnez-vous avant de lire?—Non, Monsieur, je lis avant de déjeûner.—Joues-tu au lieu de travailler?—Je travaille au lieu de jouer. —Ton frère va-t-il au spectacle au lieu d'aller au jardin?—Il ne va ni au spectacle ni au jardin.—Que faites-vous le soir?—Je travaille.—Qu'as-tu fait ce soir?—J'ai brossé vos habits, et j'ai été au théâtre.—Es-tu resté long-temps au théâtre?—Je n'y suis resté que quelques minutes.—Voulez-vous attendre ici?—Jusqu'à quand dois-je attendre?—Vous devez attendre jusqu'au retour de mon père.—Quelqu'un est-il venu?—Quelqu'un est venu. —Qu'a-t-on voulu?—On a voulu vous parler.—N'a-t-on pas voulu attendre?—On n'a pas voulu attendre.—M'avez-vous attendu long-temps?—Je vous ai attendu pendant deux heures.—Avez-vous pu lire mon billet?—J'ai pu le lire.—L'avez-vous compris?—Je l'ai compris. —L'avez-vous montré à quelqu'un?—Je ne l'ai montré à personne.—A-t-on apporté mes beaux habits?—On ne les a pas encore apportés.—A-t-on balayé mon plancher et brossé mes habits?—On a fait l'un et l'autre.—Qu'a-t-on dit?—On n'a rien dit.—Qu'a-t-on fait?—On n'a rien fait.—Votre petit frère a-t-il épelé?—Il n'a pas voulu épeler.—Le garçon du marchand a-t-il voulu

travailler?—Il ne l'a pas voulu.—Qu'a-t-il voulu faire? —Il n'a voulu rien faire.

119.

Le cordonnier a-t-il pu raccommoder mes souliers?—Il n'a pas pu les raccommoder.—Pourquoi n'a-t-il pas pu les raccommoder?—Parce qu'il n'a pas eu le temps.—A-t-on pu trouver mes boutons d'or?—On n'a pas pu les trouver.—Pourquoi le tailleur n'a-t-il pas raccommodé mon habit?—Parce qu'il n'a pas de bon fil.—Pourquoi avez-vous battu le chien?—Parce qu'il m'a mordu.—Pourquoi buvez-vous?—Parce que j'ai soif.—Qu'a-t-on voulu dire?—On n'a rien voulu dire.—A-t-on dit quelque chose de nouveau?—On n'a rien dit de nouveau.—Que dit-on de nouveau au marché?—On n'y dit rien de nouveau.—A-t-on voulu tuer un homme?—On en a voulu tuer un. —Croit-on cela?—On ne le croit pas.—Parle-t-on de cela? —On en parle.—Parle-t-on de l'homme qui a été tué?—On ne parle pas de lui.—Peut-on faire ce qu'on veut?—On fait ce qu'on peut, mais on ne fait pas ce qu'on veut.—Qu'a-t-on apporté?—On a apporté votre habit neuf.—Mon domestique a-t-il brossé mes beaux tapis?—Il ne les a pas encore brossés.—Avez-vous acheté un nouveau cheval?—J'ai acheté deux nouveaux chevaux.—Combien de beaux arbres avez-vous vus?—Je n'ai vu qu'un bel arbre.—Avez-vous vu un bel homme?—J'ai vu plusieurs beaux hommes.—Avez-vous un nouvel ami?—J'en ai plusieurs.—Aimez-vous vos nouveaux amis?—Je les aime.

120.

Jusqu'où avez-vous voyagé?—J'ai voyagé jusqu'en Allemagne.—Est-il allé jusqu'en Italie?—Il a voyagé jusqu'en Amérique.—Jusqu'où les Espagnols sont-ils allés?—Ils ont voyagé jusqu'à Londres.—Jusqu'où ce pauvre homme est-il venu?—Il est venu jusqu'ici.—Est-il venu jusque chez vous?—Il est venu jusque chez mon père.—Vous a-t-on volé quelque chose?—On m'a volé tout le bon vin.—A-t-on volé quelque chose à votre père?—On lui a volé tous ses bons livres.—Voles-tu quelque chose? —Je ne vole rien.—As-tu jamais volé quelque chose?—

Je n'ai jamais rien volé.—Vous a-t-on volé vos bons habits?—On me les a volés.—Que m'a-t-on volé?—On vous a volé tous vos bons livres.—Quand vous a-t-on volé l'argent?—On me l'a volé avant-hier.—Nous a-t-on jamais volé quelque chose?—On ne nous a jamais rien volé.—Jusqu'où avez-vous voulu aller?—J'ai voulu aller jusqu'au bois.—Avez-vous été jusque-là?—Je n'ai pas été jusque-là.—Jusqu'où votre frère veut-il aller?—Il veut aller jusqu'au bout de ce chemin-là.—Jusqu'où le vin va-t-il?—Il va jusqu'au fond du tonneau.—Où vas-tu?—Je vais au marché.—Jusqu'où allons-nous?—Nous allons jusqu'au théâtre.—Allez-vous jusqu'au puits?—Je vais jusqu'au château.—Le charpentier a-t-il bu tout le vin?—Il l'a bu.—Votre petit garçon a-t-il déchiré tous ses livres?—Il les a tous déchirés.—Pourquoi les a-t-il déchirés?—Parce qu'il ne veut pas étudier.

121.

Combien avez-vous perdu?—J'ai perdu tout mon argent.—Savez-vous où est mon père?—Je ne le sais pas. —N'avez-vous pas vu mon livre?—Je ne l'ai pas vu.—Savez-vous comment on écrit ce mot?—On l'écrit ainsi. —Teignez-vous quelque chose?—Je teins mon chapeau. —Comment le teignez-vous?—Je le teins en noir.—Comment teignez-vous vos habits?—Je les teins en jaune.—Faites-vous teindre votre coffre?—Je le fais teindre.—Comment le faites-vous teindre?—Je le fais teindre en vert.—Comment fais-tu teindre tes bas de fil?—Je les fais teindre en rouge.—Votre fils fait-il teindre son ruban?—Il le fait teindre.—Le fait-il teindre en rouge?—Il le fait teindre en gris.—Comment vos amis ont-ils fait teindre leurs habits?—Ils les ont fait teindre en vert.—Comment les Italiens ont-ils fait teindre leurs chapeaux? —Ils les ont fait teindre en brun.—Avez-vous un chapeau blanc?—J'en ai un noir.—Quel chapeau le gentilhomme a-t-il?—Il a deux chapeaux; un blanc et un noir. —Quel chapeau l'Américain a-t-il?—Il a un chapeau rond.—Ai-je un chapeau blanc?—Vous avez plusieurs chapeaux blancs et noirs.—Votre teinturier a-t-il déjà teint son drap?—Il l'a teint.—Comment l'a-t-il teint?—Il l'a teint en vert.—Voyagez-vous quelquefois?—Je voyage

souvent.—Où comptez-vous aller cet été?—Je compte aller à Paris.—N'allez-vous pas en Italie?—J'y vais.—As-tu voyagé quelquefois?—Je n'ai jamais voyagé.—Vos amis ont-ils envie d'aller en Hollande?—Ils ont envie d'y aller.—Quand comptent-ils partir?—Ils comptent partir après-demain.

122.

Votre frère est-il déjà allé en Espagne?—Il n'y est pas encore allé.—Avez-vous voyagé en Espagne?—J'y ai voyagé.—Quand partez-vous?—Je pars demain.—A quelle heure?—A cinq heures du matin.—Avez-vous usé tous vos souliers?—Je ne les ai pas tous usés.—Les Espagnols qu'ont-ils fait?—Ils ont brûlé tous nos bons vaisseaux. —Avez-vous fini tous vos thèmes?—Je ne les ai pas tous finis.—Jusqu'où le Français est-il venu?—Il est venu jusqu'au milieu du chemin.—Où votre ami demeure-t-il?—Il demeure en-deçà du chemin.—Où est votre magasin? —Il est au-delà du chemin.—Où est le comptoir de notre ami?—Il est au-delà du théâtre.—Le jardin de notre ami est-il en-deçà ou au-delà du bois?—Il est au-delà.—Notre magasin n'est il pas en-deçà du chemin?—Il est en-deçà.—Où avez-vous été ce matin?—J'ai été au château.—Combien de temps êtes-vous resté au château?—J'y suis resté une heure.—Votre frère est-il en bas ou en haut?—Il est en haut.—Jusqu'où votre domestique a-t-il porté mon coffre?—Il l'a porté jusqu'à mon magasin.—Est-il venu jusque chez moi?—Il est venu jusque chez vous.—Jusqu'où le tapis vert va-t-il?—Il va jusqu'au coin du comptoir.—Avez-vous été en France?—J'y ai été plusieurs fois.—Vos enfants ont-ils déjà été en Allemagne?—Ils n'y ont pas encore été, mais je compte les y envoyer au printemps.—Voulez-vous aller en-deçà ou au-delà du chemin?—Je ne veux aller ni en-deçà ni au-delà; je veux aller au milieu du chemin.—Jusqu'où ce chemin conduit-il?—Il conduit jusqu'à Londres.

123.

Faut-il aller au marché?—Il ne faut pas y aller.—Que vous faut-il acheter?—Il me faut acheter du bœuf.—Me faut-il aller chercher du vin?—Il vous faut en aller

chercher.—Dois-je aller au bal?—Il vous faut y aller. —Quand me faut-il y aller?—Il vous faut y aller ce soir.—Me faut-il aller chercher le charpentier?—Il vous faut l'aller chercher.—Que me faut-il faire pour apprendre le russe?—Il vous faut étudier beaucoup.—Faut-il étudier beaucoup pour apprendre l'allemand?—Il faut étudier beaucoup.—Que me faut-il faire?—Il vous faut acheter un bon livre.—Que doit-il faire?—Il lui faut rester tranquille.—Que devons-nous faire?—Il vous faut travailler. —Vous faut-il travailler beaucoup pour apprendre l'arabe?—Il me faut travailler beaucoup pour l'apprendre.—Pourquoi me faut-il aller au marché?—Il vous faut y aller pour acheter du bœuf et du vin.—Me faut-il aller quelque part?—Il te faut aller dans le jardin.—Me faut-il envoyer chercher quelque chose?—Il te faut envoyer chercher du vin.—Que me faut-il faire?—Il vous faut écrire un thème.—A qui me faut-il écrire un billet?—Il vous faut en écrire un à votre ami.—Que vous faut-il, Monsieur?—Il me faut du drap.—Combien ce chapeau vaut-il?—Il vaut quatre écus.—Vous faut-il des bas?—Il m'en faut.—Combien ces bas-là valent-ils?—Ils valent deux francs.—Ne vous faut-il que cela?—Il ne me faut que cela.—Ne vous faut-il pas de souliers?—Il ne m'en faut pas.—Te faut-il beaucoup d'argent?—Il m'en faut beaucoup.—Combien te faut-il?—Il me faut cinq écus.—Combien faut-il à votre frère?—Il ne lui faut que six sous.—Ne lui faut-il pas davantage?—Il ne lui faut pas davantage.—Faut-il davantage à votre ami?—Il ne lui faut pas autant qu'à moi.—Que vous faut-il?—Il me faut de l'argent et des habits.—Avez-vous à présent ce qu'il vous faut?—J'ai ce qu'il me faut.—Votre père a-t-il ce qu'il lui faut?—Il a ce qu'il lui faut.

124.

Les garçons du voisin vous ont-ils rendu vos livres? —Ils me les ont rendus.—Quand vous les ont-ils rendus? —Ils me les ont rendus hier.—Votre petit garçon a-t-il reçu un présent?—Il en a reçu plusieurs.—De qui en a-t-il reçu?—Il en a reçu de mon père et du vôtre.—Avez-vous reçu des présents?—J'en ai reçu.—Quels présents avez-vous reçus?—J'ai reçu de beaux présents.—

Venez-vous du jardin ?—Je ne viens pas du jardin, mais du magasin.—D'où l'Irlandais vient-il ?—Il vient du jardin.—Vient-il du jardin duquel vous venez ?—Il ne vient pas du même.—De quel jardin vient-il ?—Il vient de celui de notre vieil ami.—D'où votre garçon vient-il ?—Il vient du spectacle. —Combien ce cheval peut-il valoir ?—Il peut valoir cinq cents écus.—Ce livre-ci vaut-il autant que celui-là ?—Il vaut davantage.—Combien mon fusil vaut-il ?—Il vaut autant que celui de votre ami.—Vos chevaux valent-ils autant que ceux des Anglais? —Ils ne valent pas autant.—Combien ce couteau vaut-il ?—Il ne vaut rien.

125.

Votre domestique vaut-il autant que le mien ?—Il vaut mieux que le vôtre.—Valez-vous autant que votre frère ? —Il vaut mieux que moi.—Vaux-tu autant que ton ami ? —Je vaux autant que lui.—Valons-nous autant que nos voisins ?—Nous valons mieux qu'eux.—Votre parapluie vaut-il autant que le mien ?—Il ne vaut pas autant.—Pourquoi ne vaut-il pas autant que le mien ?—Parce qu'il n'est pas aussi beau que le vôtre.—Combien ce fusil vaut-il ?—Il ne vaut pas beaucoup.—Voulez-vous vendre votre cheval ?—Je veux le vendre.—Combien vaut-il ?—Il vaut deux cents écus.—Voulez-vous l'acheter ?—J'en ai déjà acheté un.—Votre père compte-t-il acheter un cheval ?—Il compte en acheter un, mais non pas le vôtre.—Vos frères ont-ils commencé leurs thèmes ?—Ils les ont commencés.—Avez-vous reçu vos billets ?—Nous ne les avons pas encore reçus.—Avons-nous ce qu'il nous faut ?—Nous n'avons pas ce qu'il nous faut.—Que nous faut-il ?—Il nous faut de beaux chevaux, plusieurs domestiques et beaucoup d'argent.—Ne nous faut-il que cela ?—Il ne nous faut que cela.—Que dois-je faire ?—Il vous faut écrire.—A qui me faut-il écrire ?—Il vous faut écrire à votre ami.—Où est-il ?—Il est en Amérique. —Où dois-je aller ?—Vous pouvez aller en France.—Jusqu'où me faut-il aller ?—Vous pouvez aller jusqu'à Paris.—A quels billets votre père a-t-il répondu ?—Il a répondu à ceux de ses amis.—Quels chiens votre do-

mestique a-t-il battus?—Il a battu ceux qui ont fait beaucoup de bruit.

126.

Avez-vous payé le fusil?—Je l'ai payé.—Votre oncle a-t-il payé les livres?—Il les a payés.—Ai-je payé les habits au tailleur?—Vous les lui avez payés.—As-tu payé le cheval au marchand?—Je ne le lui ai pas encore payé.—Avons-nous payé nos gants?—Nous les avons payés.—Votre cousin a-t-il déjà payé ses souliers?—Il ne les a pas encore payés.—Mon frère vous paie-t-il ce qu'il vous doit?—Il me le paie.—Payez-vous ce que vous devez?—Je paie ce que je dois.—Avez-vous payé le boulanger?—Je l'ai payé.—Votre oncle a-t-il payé le bœuf au boucher?—Il le lui a payé.—Qui a cassé mon couteau?—Je l'ai cassé après avoir coupé le pain.— —Votre fils a-t-il cassé mes crayons?—Il les a cassés après avoir écrit ses billets.—Avez-vous payé le vin au marchand après l'avoir bu?—Je le lui ai payé après l'avoir bu.—Qu'avez-vous fait après avoir fini vos thèmes?— J'allai chez mon cousin pour le conduire au spectacle. —Comment est-ce que je parle?—Vous parle comme il faut.—Comment mon cousin a-t-il écrit ses thèmes?— Il les a écrits comme il faut.—Comment mes enfants ont-ils fait leurs devoirs?—Ils les ont bien faits.—Cet homme fait-il son devoir?—Il le fait toujours.—Ces hommes font-ils leur devoir?—Ils le font toujours.—Faites-vous votre devoir?—Je fais ce que je puis.—Que demandez-vous à cet homme?—Je lui demande de l'argent.—Ce garçon que me demande-t-il?—Il vous demande de l'argent.—Me demandez-vous quelque chose?—Je vous demande un écu.—Me demandez-vous le pain?—Je vous le demande.—A quel homme demandez-vous de l'argent? —J'en demande à celui à qui vous en demandez.—A quels marchands demandez-vous des gants?—J'en demande à ceux qui demeurent dans la rue Guillaume.— Que demandez-vous au boulanger?—Je lui demande du pain.

127.

Demandez-vous du bœuf aux bouchers ?—Je leur en demande.—Me demandes-tu le bâton ?—Je te le demande. —Te demande-t-il le livre ?—Il me le demande.—Qu'avez-vous demandé à l'Anglais ?—Je lui ai demandé mon coffre de cuir.—Vous l'a-t-il donné ?—Il me l'a donné.—A qui avez-vous demandé du sucre ?—J'en ai demandé au marchand.—A qui votre père paie-t-il ses souliers? —Il les paie aux cordonniers.—A qui avons-nous payé le pain ?—Nous l'avons payé à nos boulangers.—Quel âge as-tu ?—Je n'ai pas tout-à-fait dix ans.—Apprends-tu déjà le français ?—Je l'apprends déjà.—Ton frère sait-il l'allemand ?—Il ne le sait pas.—Pourquoi ne le sait-il pas ?—Parce qu'il n'a pas eu le temps de l'apprendre.—Votre père est-il chez lui ?—Non, il est parti, mais mon frère est à la maison.—Où votre frère est-il allé ?—Il est allé en Angleterre.—Y avez-vous été quelquefois ?—Je n'y ai jamais été.—Comptez-vous aller en France cet été ?—Je compte y aller.—Comptez-vous y rester long-temps ?—Je compte y rester pendant l'été.—Jusqu'à quand votre frère reste-t-il à la maison ?—Jusqu'à midi.—Avez-vous fait teindre vos gants ?—Je les ai fait teindre.—Comment les avez-vous fait teindre ?—Je les ai fait teindre en jaune.—Avez-vous déjà dîné ?—Pas encore.—A quelle heure dînez-vous ?—Je dîne à six heures.—Chez qui dînez-vous ?—Je dîne chez un de mes amis.—Avec qui avez-vous dîné hier ?—J'ai dîné avec un de mes parents. —Qu'avez-vous mangé ?—Nous avons mangé de bon pain, du bœuf et des gâteaux.—Qu'avez-vous bu ?—Nous avons bu de bon vin et d'excellent cidre.—Où votre oncle dîne-t-il aujourd'hui ?—Il dîne chez nous.—A quelle heure votre père soupe-t-il ?—Il soupe à neuf heures.—Soupez-vous de meilleure heure que lui ?—Je soupe plus tard que lui.

128.

Où allez-vous ?—Je vais chez un de mes parents pour déjeûner avec lui.—Veux-tu tenir mes gants ?—Je veux les tenir.—Qui tient mon chapeau ?—Votre fils le tient. —Tiens-tu mon bâton ?—Je le tiens.—Tenez-vous quel-

que chose?—Je tiens votre fusil.—Qui a tenu mon livre? —Votre domestique l'a tenu.—Voulez-vous essayer de parler?—Je veux essayer.—Votre petit frère a-t-il jamais essayé de faire des thèmes?—Il a essayé.—Avez-vous jamais essayé de faire un chapeau?—Je n'ai jamais essayé d'en faire un.—Qui cherchez-vous?—Je cherche l'homme qui m'a vendu un cheval.—Votre parent cherche-t-il quelqu'un?—Il cherche un de ses amis. —Cherchons-nous quelqu'un?—Nous cherchons un de nos voisins.—Qui cherches-tu?—Je cherche un de nos amis.—Cherchez-vous un de mes domestiques?—Non, je cherche un des miens.—Avez-vous essayé de parler à votre oncle?—J'ai essayé de lui parler.—Avez-vous essayé de voir mon père?—J'ai essayé de le voir.—Vous a-t-il reçu?—Il ne m'a pas reçu.—A-t-il reçu vos frères?—Il les a reçus.—Avez-vous pu voir votre parent? —Je n'ai pas pu le voir.—Qu'avez-vous fait après avoir écrit vos thèmes?—J'écrivis mon billet après les avoir écrits. — Qui demandez-vous?—Je demande le tailleur.— Cet homme demande-t-il quelqu'un?—Il vous demande. —Vous demande-t-on? — On me demande.—Me demande-t-on?—On ne vous demande pas, mais on demande un de vos amis.—Demandez-vous le médecin?— Je le demande.—Votre petit frère que demande-t-il?— Il demande un petit morceau de pain.—N'a-t-il pas encore déjeûné?—Il a déjeûné, mais il a encore faim.— Votre oncle que demande-t-il?—Il demande un verre de vin.—N'a-t-il pas encore bu?—Il a déjà bu, mais il a encore soif.

129.

Apercevez-vous l'homme qui vient?—Je ne l'aperçois pas.—Apercevez-vous les enfants du soldat?—Je les aperçois.—Apercevez-vous les hommes qui vont dans le jardin?—Je n'aperçois pas ceux qui vont dans le jardin, mais ceux qui vont au marché.—Votre frère aperçoit-il l'homme qui lui a prêté de l'argent?—Il n'aperçoit pas celui qui lui en a prêté, mais celui à qui il en a prêté. —Vois-tu les enfants qui étudient?—Je ne vois pas ceux qui étudient, mais ceux qui jouent.—Vois-tu quelque chose?—Je ne vois rien.—Avez-vous vu les

magasins de mes parents?—Je les ai vus.—Où les avez-vous vus?—Je les ai vus au-delà du chemin.—Aimez-vous un grand chapeau?—Je n'aime pas un grand chapeau, mais un grand parapluie.—Qu'aimez-vous à faire?—J'aime à écrire.—Aimez-vous à voir ces petits garçons?—J'aime à les voir.—Aimez-vous le vin?—J'aime le vin.—Les soldats qu'aiment ils?—Ils aiment le vin.—Aimes-tu le thé ou le café?—J'aime l'un et l'autre.—Ces enfants aiment-ils à étudier?—Ils aiment à étudier et à jouer.—Aimes-tu à lire et à écrire?—J'aime à lire et à écrire.—Combien de fois par jour mangez-vous?—Quatre fois.—Combien de fois par jour vos enfants boivent-ils?—Ils boivent plusieurs fois par jour.—Buvez-vous aussi souvent qu'eux?—Je bois plus souvent.—Allez-vous souvent au théâtre?—J'y vais quelquefois.—Combien de fois par mois y allez-vous?—Je n'y vais qu'une fois par mois.—Combien de fois par an votre cousin va-t-il au bal?—Il y va deux fois par an.—Y allez-vous aussi souvent que lui?—Je n'y vais jamais.—Votre cuisinier va-t-il souvent au marché?—Il y va tous les matins.

130.

Allez-vous souvent chez mon oncle?—J'y vais six fois par an.—Aimez-vous le poulet?—J'aime le poulet, mais je n'aime pas le poisson.—Qu'aimez-vous?—J'aime un morceau de pain et un verre de vin.—Aimez-vous à apprendre par cœur?—Je n'aime pas à apprendre par cœur.—Vos élèves aiment-ils à apprendre par cœur?—Ils aiment à étudier, mais ils n'aiment pas à apprendre par cœur.—Combien de thèmes font-ils par jour?—Ils n'en font que deux, mais ils les font comme il faut.—Avez-vous pu lire le billet que je vous ai écrit?—J'ai pu le lire.—L'avez-vous compris?—Je l'ai compris.—Comprenez-vous l'homme qui vous parle?—Je ne le comprends pas.—Pourquoi ne le comprenez-vous pas?—Parce qu'il parle trop mal.—Cet homme sait-il le français?—Il le sait, mais je ne le sais pas.—Pourquoi ne l'apprenez-vous pas?—Je n'ai pas le temps de l'apprendre.—Comptez-vous aller au théâtre ce soir?—Je compte y

aller, si vous y allez.—Votre père compte-t-il acheter ce cheval?—Il compte l'acheter, s'il reçoit son argent. —Votre ami compte-t-il aller en Angleterre?—Il compte y aller, si on lui paie ce qu'on lui doit.—Comptez-vous aller au concert?—Je compte y aller, si mon ami y va.—Votre frère compte-t-il étudier le français?—Il compte l'étudier, s'il trouve un bon maître.

131.

Quel temps fait-il aujourd'hui?—Il fait très-beau temps. —A-t-il fait beau temps hier?—Il a fait mauvais temps hier.—Quel temps a-t-il fait ce matin?—Il a fait mauvais temps, mais à présent il fait beau temps.—Fait-il chaud?—Il fait très-chaud.—Ne fait-il pas froid?—Il ne fait pas froid.—Fait-il chaud ou froid?—Il ne fait ni chaud ni froid.—Avez-vous été au jardin avant-hier?—Je n'y ai pas été.—Pourquoi n'y avez-vous pas été?—Je n'y ai pas été, parce qu'il a fait mauvais temps.—Comptez-vous y aller demain?—Je compte y aller demain, s'il fait beau temps.—Fait-il clair dans votre comptoir?—Il n'y fait pas clair.—Voulez-vous travailler dans le mien?—Je veux y travailler.—Y fait-il clair?—Il y fait très-clair.—Pourquoi votre frère ne peut-il pas travailler dans son magasin?—Il ne peut pas y travailler, parce qu'il y fait trop obscur.—Où fait-il trop obscur?—Dans son magasin.—Fait-il clair dans ce trou?—Il y fait obscur?—Fait-il sec?—Il fait très-sec.—Fait-il humide? —Il ne fait pas humide.—Fait-il clair de lune?—Il ne fait pas clair de lune, il fait très-humide.—De quoi votre oncle parle-t-il?—Il parle du beau temps.—De quoi ces hommes parlent-ils?—Ils parlent du beau et du mauvais temps.—Ne parlent-ils pas du vent?—Ils en parlent aussi.—Parles-tu de mon oncle?—Je n'en parle pas.—De qui parles-tu?—Je parle de toi et de tes parents.—Demandez-vous quelqu'un?—Je demande votre oncle; est-il chez lui?—Non, il est chez son meilleur ami.

132.

Avez-vous goûté ce vin?—Je l'ai goûté.—Comment le trouvez-vous?—Je le trouve bon.—Comment votre cousin trouve-t-il ce cidre?—Il ne le trouve pas bon.—Quel vin voulez-vous goûter?—Je veux goûter celui que vous avez goûté.—Voulez-vous goûter ce tabac?—Je l'ai déjà goûté.—Comment le trouvez-vous?—Je le trouve bon.—Pourquoi ne goûtez-vous pas ce cidre?—Parce que je n'ai pas soif.—Pourquoi votre ami ne goûte-t-il pas ce bœuf?—Parce qu'il n'a pas faim.—De qui a-t-on parlé?—On a parlé de votre ami.—N'a-t-on pas parlé des médecins?—On n'en a pas parlé.—Ne parle-t-on pas de l'homme dont nous avons parlé?—On n'en parle pas.—A-t-on parlé des gentilshommes?—On en a parlé.—A-t-on parlé de ceux dont nous parlons?—On n'a pas parlé de ceux dont nous parlons, mais on a parlé d'autres.—A-t-on parlé de nos enfants ou de ceux de nos voisins?—On n'a parlé ni des nôtres, ni de ceux de nos voisins.—De quels enfants a-t-on parlé?—On a parlé de ceux de notre maître.—Parle-t-on de mon livre?—On en parle.—Êtes-vous content de vos élèves?—J'en suis content.—Comment mon frère étudie-t-il?—Il étudie bien.—Combien de thèmes avez-vous étudiés?—J'en ai déjà étudié quarante et un.—Votre maître est-il content de son écolier?—Il en est content.—Votre maître est-il content des présents qu'il a reçus?—Il en est content.—Avez-vous reçu un billet?—J'en ai reçu un.—Voulez-vous y répondre?—Je vais y répondre.—Quand l'avez-vous reçu?—Je l'ai reçu ce matin de bonne heure.—En êtes-vous content?—Je n'en suis pas content.—Votre ami vous demande-t-il de l'argent?—Il m'en demande.

133.

Êtes-vous aimé?—Je suis aimé.—De qui êtes-vous aimé?—Je suis aimé de mon oncle.—De qui suis-je aimé?—Tu es aimé de tes parents.—De qui sommes-nous aimés?—Vous êtes aimés de vos amis.—Dé qui ces garçons sont-ils aimés?—Ils sont aimés de leurs amis.—Par qui cet homme est-il conduit?—Il est conduit par moi.—Où le conduisez-vous?—Je le conduis à la

maison.—Par qui sommes-nous blâmés?—Nous sommes blâmés par nos ennemis.—Pourquoi en sommes-nous blâmés?—Parce qu'ils ne nous aiment pas.—Êtes-vous puni par votre maître?—Je n'en suis pas puni, parce que je suis sage et studieux.—Sommes-nous entendus?—Nous le sommes.—De qui sommes-nous entendus?—Nous sommes entendus par nos voisins.—Ton maître est-il entendu par ses élèves?—Il en est entendu.—Quels enfants sont loués?—Ceux qui sont sages.—Lesquels sont punis? —Ceux qui sont paresseux et méchants.—Sommes-nous loués ou blâmés?—Nous ne sommes ni loués ni blâmés. —Notre ami est-il aimé de ses maîtres?—Il en est aimé et loué, parce qu'il est studieux et sage; mais son frère est méprisé des siens, parce qu'il est méchant et paresseux.—Est-il puni quelquefois?—Il l'est tous les matins et tous les soirs.—Êtes-vous puni quelquefois?—Je ne le suis jamais; je suis aimé et récompensé par mes bons maîtres.—Ces enfants ne sont-ils jamais punis?—Ils ne le sont jamais, parce qu'ils sont studieux et sages; mais ceux-là le sont très-souvent, parce qu'ils sont paresseux et méchants.—Qui est loué et récompensé?—Les enfants habiles sont loués, estimés et récompensés; mais les ignorants sont blâmés, méprisés et punis.—Qui est aimé et qui est haï?—Celui qui est studieux et sage est aimé, et celui qui est paresseux et méchant est haï.—Faut-il être sage pour être aimé?—Il faut l'être.—Que faut-il faire pour être aimé?—Il faut être sage et assidu.—Que faut-il faire pour être récompensé?—Il faut être habile et étudier beaucoup.

134.

Pourquoi ces enfants sont-ils aimés?—Ils sont aimés, parce qu'ils sont sages.—Sont-ils plus sages que nous? —Ils ne sont pas plus sages, mais plus studieux que nous.—Votre frère est-il aussi assidu que le mien?—Il est aussi assidu que lui, mais votre frère est plus sage que le mien.—Aimez-vous à aller en voiture?—J'aime à aller à cheval.—Votre frère n'est-il jamais allé à cheval? —Il n'est jamais allé à cheval.—Votre frère va-t-il à cheval aussi souvent que vous?—Il va à cheval plus souvent que moi.—Avez-vous été à cheval avant-hier?

—J'ai été à cheval aujourd'hui.—Aimez-vous à voyager ? —J'aime à voyager.—Aimez-vous à voyager dans l'hiver ?—Je n'aime pas à voyager dans l'hiver; j'aime à voyager au printemps et dans l'automne.—Fait-il bon voyager au printemps ?—Il fait bon voyager au printemps et dans l'automne ; mais il fait mauvais voyager dans l'été et dans l'hiver.—Avez-vous voyagé quelquefois dans l'automne ?—J'ai souvent voyagé dans l'hiver et dans l'été.—Votre frère voyage-t-il souvent ?—Il ne voyage plus ; il a voyagé beaucoup autrefois.—Quand aimez-vous à aller à cheval ?—J'aime à aller à cheval le matin.—Avez-vous été à Londres ?—J'y ai été.—Y fait-il bon vivre ?—Il y fait bon vivre, mais cher.—Fait-il cher vivre à Paris ?—Il y fait bon vivre, et pas cher.—Aimez-vous à voyager en France ?—J'aime à y voyager, parce qu'on y trouve de bonnes gens.—Votre ami aime-t-il à voyager en Hollande ?—Il n'aime pas à y voyager, parce qu'il y fait mauvais vivre.—Aimez-vous à voyager en Italie ?—J'aime à y voyager, parce qu'il y fait bon vivre, et qu'on y trouve de bonnes gens ; mais les chemins n'y sont pas bons.—Les Anglais aiment-ils à voyager en Espagne ?—Ils aiment à y voyager ; mais ils y trouvent les chemins très-mauvais.—Quel temps fait-il ?—Il fait très-mauvais temps.—Fait-il du vent ?—Il fait beaucoup de vent.—A-t-il fait de l'orage hier ?—Il a fait beaucoup d'orage.

135.

Allez-vous au marché ce matin ?—J'y vais, s'il ne fait pas d'orage.—Comptez-vous aller en France cette année ?—Je compte y aller, s'il ne fait pas trop mauvais temps.—Aimez-vous à aller à pied ?—Je n'aime pas à aller à pied, mais j'aime à aller en voiture, quand je voyage.—Voulez-vous aller à pied ?—Je ne puis aller à pied, parce que je suis fatigué.—Quel temps fait-il ? —Il fait du tonnerre.—Fait-il du soleil ?—Il ne fait pas de soleil ; il fait du brouillard.—Entendez-vous le tonnerre ?—Je l'entends.—Fait-il beau ?—Il fait beaucoup de vent et beaucoup de tonnerre.—De qui avez-vous parlé ?—Nous avons parlé de vous.—M'avez-vous loué ? —Nous ne vous avons pas loué, nous vous avons blâ-

mé.—Pourquoi m'avez-vous blâmé?—Parce que vous n'étudiez pas bien.—De quoi votre père a-t-il parlé?—Il a parlé de ses livres, de ses chevaux et de ses chiens.—Que faites-vous le soir?—Je travaille aussitôt que j'ai soupé.—Et que faites-vous ensuite?—Ensuite je dors.—Quand buvez-vous?—Je bois aussitôt que j'ai soupé.—Avez-vous parlé au marchand?—Je lui ai parlé.—Qu'a-t-il dit?—Il est parti sans rien dire.—Pouvez-vous travailler sans parler?—Je peux travailler, mais non pas étudier le français sans parler.—Veux-tu avoir du vin?—Je ne peux pas avoir de vin sans argent.—Avez-vous acheté des chevaux?—Je n'achète pas sans argent.—Votre père est-il enfin arrivé?—Il est arrivé.—Quand est-il arrivé?—Ce matin à quatre heures.—Votre cousin est-il enfin parti?—Il n'est pas encore parti.—Avez-vous enfin trouvé un bon maître?—J'en ai enfin trouvé un.—Apprenez-vous enfin l'allemand?—Je l'apprends enfin.—Pourquoi ne l'avez-vous pas encore appris?—Parce que je n'ai pas pu trouver un bon maître.

136.

Vous voyez-vous dans ce petit miroir?—Je m'y vois.—Vos amis peuvent-ils se voir dans ce miroir?—Ils peuvent s'y voir.—Pourquoi votre ami n'allume-t-il pas le feu?—Il ne l'allume pas, parce qu'il a peur de se brûler.—Pourquoi ne coupez-vous pas votre pain?—Je ne le coupe pas, parce que j'ai peur de me couper le doigt.—Avez-vous mal au doigt?—J'ai mal au doigt et au pied.—Voulez-vous vous chauffer?—Je veux me chauffer, parce que j'ai grand froid.—Pourquoi cet homme ne se chauffe-t-il pas?—Parce qu'il n'a pas froid.—Vos amis se chauffent-ils?—Ils se chauffent, parce qu'ils ont froid.—Vous coupez-vous les cheveux?—Je me coupe les cheveux.—Votre ami se coupe-t-il les ongles?—Il se coupe les ongles et les cheveux.—Que fait cet homme?—Il s'arrache les cheveux.—A quoi vous amusez-vous?—Je m'amuse de mon mieux.—A quoi vos enfants s'amusent-ils?—Ils s'amusent à étudier, à écrire et à jouer.—A quoi votre cousin s'amuse-t-il?—Il s'amuse à lire de

bons livres et à écrire à ses amis.—A quoi vous amusez-vous, quand vous n'avez rien à faire à la maison?—Je vais au spectacle et au concert.—Je dis souvent : „Chacun s'amuse comme il veut."—Chacun a son goût; quel est le vôtre?—Le mien est d'étudier, de lire un bon livre, d'aller au théâtre, au concert, au bal, et de monter à cheval.

137.

Pourquoi votre ami ne brosse-t-il pas son habit?—Il ne le brosse pas, parce qu'il a peur de se salir les doigts.—Mon voisin que vous dit-il?—Il me dit que vous voulez acheter son cheval; mais je sais qu'il se trompe, parce que vous n'avez pas d'argent pour l'acheter.—Que dit-on au marché?—On dit que l'ennemi est battu.—Croyez-vous cela?—Je le crois, parce que tout le monde le dit.—Pourquoi avez-vous acheté ce livre?—Je l'ai acheté, parce que j'en ai besoin pour apprendre le français, et parce que tout le monde en parle.—Vos amis s'en vont-ils?—Ils s'en vont.—Quand s'en vont-ils?—Ils s'en vont demain.—Quand vous en allez-vous?—Nous nous en allons aujourd'hui.—Est-ce que je m'en vais?—Vous vous en allez, si vous voulez.—Nos voisins que disent-ils?—Ils s'en vont sans rien dire.—Comment trouvez-vous ce vin?—Je ne le trouve pas bon.—Qu'avez-vous?—J'ai envie de dormir.—Votre ami a-t-il envie de dormir?—Il n'a pas envie de dormir, mais il a froid.—Pourquoi ne se chauffe-t-il pas?—Il n'a pas de bois pour faire du feu.—Pourquoi n'achète-t-il pas de bois?—Il n'a pas d'argent pour en acheter.—Voulez-vous lui en prêter?—S'il n'en a pas, je veux lui en prêter.—Avez-vous soif?—Je n'ai pas soif, mais j'ai grand faim.—Votre domestique a-t-il sommeil?—Il a sommeil.—A-t-il faim?—Il a faim.—Pourquoi ne mange-t-il pas?—Parce qu'il n'a rien à manger.—Vos enfants ont-ils faim?—Ils ont faim, mais ils n'ont rien à manger.—Ont-ils quelque chose à boire?—Ils n'ont rien à boire.—Pourquoi ne mangez-vous pas?—Je ne mange pas, parce que je n'ai pas faim.—Pourquoi le Russe ne boit-il pas?—Il ne boit pas, parce qu'il n'a pas soif.—Votre frère a-t-il mangé quelque chose hier au soir?—Il a mangé un morceau de bœuf, un petit mor-

ceau de poulet, et un morceau de pain.—N'a-t-il pas bu? —Il a bu aussi.—Qu'a-t-il bu?—Il a bu un verre de vin.

138.

Pourquoi a-t-on loué cet enfant?—On l'a loué, parce qu'il a bien étudié.—T'a-t-on jamais loué?—On m'a loué souvent.—Pourquoi a-t-on puni cet autre enfant?—On l'a puni, parce qu'il a été méchant et paresseux.—A-t-on récompensé cet enfant?—On l'a récompensé, parce qu'il a bien travaillé.—Que doit-on faire pour ne pas être méprisé?—On doit être studieux et sage.—Qu'est devenu votre ami?—Il s'est fait avocat.—Qu'est devenu votre cousin?—Il s'est enrôlé.—Votre voisin s'est-il enrôlé?—Il ne s'est pas fait soldat.—Qu'est-il devenu?—Il est devenu marchand.—Ses enfants que sont-ils devenus? —Ses enfants sont devenus hommes.—Est-il devenu grand homme? Est-il devenu savant?—Il est devenu savant.—Mon livre qu'est-il devenu?—Je ne sais pas ce qu'il est devenu.—L'avez-vous déchiré?—Je ne l'ai pas déchiré.—Qu'est devenu le fils de notre voisin?—Je ne sais pas ce qu'il est devenu.—Qu'avez-vous fait de votre argent?—J'en ai acheté un livre.—Le menuisier qu'a-t-il fait de son bois?—Il en a fait un banc.—Le tailleur qu'a-t-il fait du drap que vous lui avez donné?—Il en a fait des habits pour vos enfants et les miens.—Cet homme vous a-t-il fait mal?—Non, Monsieur, il ne m'a pas fait mal.—Que faut-il faire pour être aimé?—Il faut faire du bien à ceux qui nous ont fait du mal.—Vous avons-nous jamais fait du mal?—Non; vous nous avez au contraire fait du bien.—Faites-vous du mal à quelqu'un?—Je ne fais de mal à personne.—Pourquoi avez-vous fait du mal à ces enfants? —Je ne leur ai pas fait de mal.—Vous ai-je fait mal? —Vous ne m'avez pas fait de mal, mais vos garçons m'en ont fait.—Que vous ont-ils fait?—Ils m'ont battu.—Est-ce votre frère qui a fait mal à mon fils?—Non, Monsieur, ce n'est pas mon frère, car il n'a jamais fait de mal à personne.

139.

Avez-vous bu ce vin?—Je l'ai bu.—Comment l'avez-vous trouvé?—Je l'ai trouvé très-bon.—Vous a-t-il fait du bien?—Il m'a fait du bien.—Vous êtes-vous fait mal? —Je ne me suis pas fait mal.—Qui s'est fait mal?—Mon frère s'est fait mal, car il s'est coupé au doigt.—Est-il encore malade?—Il est mieux.—Je me réjouis d'apprendre qu'il n'est plus malade, car je l'aime.—Pourquoi votre frère s'arrache-t-il les cheveux?—Parce qu'il ne peut pas payer ce qu'il doit.—Vous êtes-vous coupé les cheveux?—Je ne me les suis pas coupés, mais je me les suis fait couper.—Cet enfant qu'a-t-il fait?—Il s'est coupé au pied.—Pourquoi lui a-t-on donné un couteau? —On lui a donné un couteau pour se couper les ongles, et il s'est coupé au doigt et au pied.—Vous couchez-vous de bonne heure?—Je me couche tard, car je ne peux pas dormir, quand je me couche de bonne heure. —A quelle heure vous êtès-vous couché hier?—Hier j'ai été me coucher à onze heures et un quart.—A quelle heure vos enfants vont-ils se coucher?—Ils se couchent au coucher du soleil.—Se lèvent-ils de bonne heure?—Ils se lèvent au lever du soleil.—A quelle heure vous êtes-vous levé aujourd'hui?—Aujourd'hui je me suis levé tard, parce que je me suis couché tard hier au soir.—Votre fils se lève-t-il tard?—Il se lève de bonne heure, car il ne se couche jamais tard.—Que fait-il, quand il se lève?—Il étudie, puis il déjeûne.—Ne sort-il pas avant de déjeûner?—Non, il étudie et déjeûne avant de sortir.—Que fait-il après avoir déjeûné?— Aussitôt qu'il a déjeûné il vient chez moi, et nous allons nous promener à cheval.—T'es-tu levé ce matin d'aussi bonne heure que moi?—Je me suis levé de meilleure heure que vous, car je me suis levé avant le lever du soleil.

140.

Allez-vous souvent vous promener?—Je vais me promener, quand je n'ai rien à faire à la maison.—Voulez-vous vous promener?—Je ne puis me promener, car j'ai trop à faire.—Votre frère s'est-il promené à cheval?—

Il s'est promené en carrosse.—Vos enfants vont-ils souvent se promener?—Ils vont se promener tous les matins après le déjeûner.—Allez-vous vous promener après le dîner?—Après le dîner je prends le thé, puis je me promène.—Promenez-vous souvent vos enfants?—Je les promène tous les matins et tous les soirs.—Pouvez-vous aller avec moi?—Je ne peux pas aller avec vous, car je dois promener mon petit frère.—Où vous promenez-vous?—Nous nous promenons dans le jardin de notre oncle.—Votre père s'est-il réjoui de vous voir?—Il s'est réjoui de me voir.—De quoi vous êtes-vous réjoui?—Je me suis réjoui de voir mes amis.—De quoi votre oncle s'est-il réjoui?—Il s'est réjoui du cheval que vous lui avez envoyé.—De quoi vos enfants se sont-ils réjouis?—Ils se sont réjouis des beaux habits que je leur ai fait faire.—Pourquoi cet homme se réjouit-il tant?—Parce qu'il se flatte d'avoir de bons amis.—N'a-t-il pas raison de se réjouir?—Il a tort, car il n'a que des ennemis.—N'est-il pas aimé?—On le flatte, mais on ne l'aime pas.—Vous flattez-vous de savoir le français?—Je me flatte de le savoir; car je sais le parler, le lire et l'écrire.—Le médecin a-t-il fait mal à votre enfant?—Il l'a coupé au doigt, mais il ne lui a pas fait de mal, et vous vous trompez, si vous croyez qu'il lui a fait mal.—Pourquoi écoutez-vous cet homme?—Je l'écoute, mais je ne le crois pas; car je sais que c'est un menteur.—Comment savez-vous que c'est un menteur?—Il ne croit pas en Dieu; et tous ceux qui ne croient pas en Dieu sont des menteurs.

141.

Avez-vous enfin appris le français?—J'ai été malade, de sorte que je n'ai pas pu l'apprendre.—Votre frère l'a-t-il appris?—Il ne l'a pas appris, parce qu'il n'a pas encore pu trouver un bon maître.—Allez-vous au bal ce soir?—J'ai mal aux pieds, de sorte que je ne puis y aller.—Avez-vous compris cet Allemand?—Je ne sais pas l'allemand, de sorte que je n'ai pas pu le comprendre.—Avez-vous acheté le cheval dont vous m'avez parlé?—Je n'ai pas d'argent, de sorte que je n'ai pas pu l'acheter.—Avez-vous vu l'homme dont j'ai reçu un pré-

sent?—Je ne l'ai pas vu.—Avez-vous vu le beau fusil dont je vous ai parlé?—Je l'ai vu.—Votre oncle a-t-il vu les livres dont vous lui avez parlé?—Il les a vus.—As-tu vu l'homme dont les enfants ont été punis?—Je ne l'ai pas vu.—A qui avez-vous parlé au théâtre?—J'ai parlé à l'homme dont le frère a tué mon beau chien.—Avez-vous vu le petit garçon dont le père s'est fait avocat?—Je l'ai vu.—Qui avez-vous vu au bal?—J'y ai vu les hommes dont vous avez acheté les chevaux, et ceux dont vous avez acheté le carrosse.—Qui voyez-vous à présent?—Je vois l'homme dont le domestique a cassé mon miroir.—Avez-vous entendu l'homme dont l'ami m'a prêté de l'argent?—Je ne l'ai pas entendu.—Qui avez-vous entendu?—J'ai entendu le capitaine français dont le fils est mon ami.—As-tu brossé l'habit dont je t'ai parlé?—Je ne l'ai pas encore brossé.—Avez-vous reçu l'argent dont vous avez eu besoin?—Je l'ai reçu.—Ai-je le papier dont j'ai besoin?—Vous l'avez.—Votre frère a-t-il les livres dont il a besoin?—Il les a.—Avez-vous parlé aux marchands dont nous avons pris les boutiques?—Nous leur avons parlé.—Avez-vous parlé au médecin dont le fils a étudié l'allemand?—Je lui ai parlé.—As-tu vu les pauvres hommes dont les magasins ont été brûlés?—Je les ai vus.—Avez-vous lu les livres que nous vous avons prêtés?—Nous les avons lus.—Qu'en dites-vous?—Nous disons qu'ils sont très-beaux.—Vos enfants ont-ils ce dont ils ont besoin?—Ils ont ce dont ils ont besoin.

142.

De quel homme parlez-vous?—Je parle de celui dont le frère s'est enrôlé.—De quels enfants avez-vous parlé?—J'ai parlé de ceux dont les parents sont savants.—Quel livre avez-vous lu?—J'ai lu celui dont je vous ai parlé hier.—Quel papier votre cousin a-t-il?—Il a celui dont il a besoin.—Quels poissons a-t-il mangés?—Il a mangé ceux que vous n'aimez pas.—De quels livres avez-vous besoin?—J'ai besoin de ceux dont vous m'avez parlé.—N'avez-vous pas besoin de ceux que je lis?—Je n'en ai pas besoin.—Voyez-vous les enfants à qui j'ai donné des gâteaux?—Je ne vois pas ceux à qui vous avez donné des gâteaux, mais ceux que vous avez punis.—A

qui avez-vous donné de l'argent?—J'en ai donné à ceux qui ont été habiles.—A quels enfants doit-on donner des livres?—On doit en donner à ceux qui sont sages et obéissants.—A qui donnez-vous à manger et à boire?—A ceux qui ont faim et soif.—Donnez-vous quelque chose aux enfants qui sont paresseux?—Je ne leur donne rien.—A-t-il neigé hier?—Il a neigé, grêlé et fait des éclairs.—A-t-il plu?—Il a plu.—Êtes-vous sorti?—Je ne sors jamais, quand il fait mauvais temps.—Les capitaines ont-ils enfin écouté cet homme?—Ils ont refusé de l'écouter; tous ceux à qui il s'avait adressé ont refusé de l'entendre.—Qui avez-vous rencontré ce matin?—J'ai rencontré l'homme dont je suis estimé.—Avez-vous donné des gâteaux à vos élèves?—Ils n'ont pas bien étudié, de sorte que je ne leur ai rien donné.

143.

Aurez-vous des livres?—J'en aurai.—Qui vous en donnera?—Mon oncle m'en donnera.—Quand votre cousin aura-t-il de l'argent?—Il en aura le mois prochain.—Combien d'argent aurez-vous?—J'aurai trente-cinq francs.—Qui aura de bons amis?—Les Anglais en auront.—Votre père sera-t-il chez lui ce soir?—Il y sera.—Y serez-vous?—J'y serai aussi.—Votre oncle sortira-t-il aujourd'hui?—Il sortira, s'il fait beau temps.—Sortirez-vous?—Je sortirai, s'il ne pleut pas.—Aimerez-vous mon fils?—Je l'aimerai, s'il est sage.—Payerez-vous votre cordonnier?—Je le payerai, si je reçois mon argent.—Aimerez-vous mes enfants?—S'ils sont sages et assidus je les aimerai; mais s'ils sont paresseux et méchants je les mépriserai et je les punirai.—Ai-je raison de parler ainsi?—Vous n'avez pas tort.—Votre ami écrit-il encore?—Il écrit encore.—N'avez-vous pas fini de parler?—J'aurai bientôt fini.—Nos amis ont-ils fini de lire?—Ils auront bientôt fini.—Le tailleur a-t-il fait mon habit?—Il ne l'a pas encore fait, mais il le fera bientôt.—Quand le fera-t-il?—Quand il aura le temps.—Quand ferez-vous vos thèmes?—Je les ferai, quand j'aurai le temps.—Quand votre oncle fera-t-il les siens?—Ils les fera samedi prochain.—Viendras-tu chez moi?—Je viendrai.—Quand viendras-tu?—Je viendrai vendredi prochain.—Quand

avez-vous vu mon oncle?—Je l'ai vu dimanche dernier. —Vos cousins iront-ils au bal mardi prochain?—Ils y iront.—Viendrez-vous à mon concert?—J'y viendrai, si je ne suis pas malade.

144.

Quand m'enverrez-vous l'argent que vous me devez? —Je vous l'enverrai bientôt.—Vos frères m'enverront-ils les livres que je leur ai prêtés?—Ils vous les enverront.—Quand me les enverront-ils?—Ils vous les enverront le mois prochain.—Pouvez-vous me payer ce que vous me devez?—Je ne pourrai pas vous le payer, car j'ai perdu tout mon argent.—L'Américain pourra-t-il payer ses souliers?—Il a perdu son porte-feuille, de sorte qu'il ne pourra pas les payer.—Faudra-t-il envoyer chercher le médecin?—Personne n'est malade, de sorte qu'il ne faudra pas l'envoyer chercher.—Faudra-t-il aller au marché demain?—Il faudra y aller, car il nous faut du bœuf, du pain et du vin.—Verrez-vous notre père aujourd'hui?—Je le verrai.—Où sera-t-il?—Il sera à son comptoir.—Irez-vous au bal ce soir?—Je n'irai pas, car je suis trop malade pour y aller.—Votre ami ira-t-il?—Il ira, si vous y allez.—Où nos amis iront-ils?—Ils n'iront nulle part; ils resteront chez eux, car ils ont beaucoup à faire.

145.

A qui ce cheval appartient-il?—Il appartient au capitaine anglais dont le fils vous a écrit un billet.—Cet argent vous appartient-il?—Il m'appartient.—De qui l'avez-vous reçu?—Je l'ai reçu des hommes dont vous avez vu les enfants.—A qui sont ces chevaux?—Ce sont les nôtres.—Avez-vous dit à votre frère que je l'attends ici?—J'ai oublié de le lui dire.—Est-ce votre père ou le mien qui est allé à Berlin?—C'est le mien.—Est-ce votre boulanger ou celui de notre ami qui vous a vendu du pain à crédit?—C'est le nôtre.—Est-ce là votre fils? —Ce n'est pas le mien, c'est celui de mon ami.—Où est le vôtre?—Il est à Paris.—M'avez-vous apporté le livre que vous m'avez promis?—Je l'ai oublié.—Votre oncle

a-t-il apporté le porte-feuille qu'il nous a promis?— Il a oublié de nous l'apporter.—Avez-vous déjà écrit à votre ami?—Je n'ai pas encore eu le temps de lui écrire.—Avez-vous oublié d'écrire à votre parent?— Je n'ai pas oublié de lui écrire.—Ce drap vous convient-il?—Il ne me convient pas; n'en avez-vous pas d'autre? —J'en ai d'autre, mais il est plus cher que celui-ci.— Voulez-vous me le montrer?—Je veux vous le montrer. —Ces souliers conviennent-ils à votre oncle?—Ils ne lui conviennent pas, parce qu'ils sont trop chers.—Sont-ce les souliers dont vous nous avez parlé?—Ce sont les mêmes.—A qui sont ces souliers?—Ils appartiennent au gentilhomme que vous avez vu ce matin dans mon magasin.—Vous convient-il de venir avec nous?—Il ne me convient pas.—Vous convient-il d'aller au marché?—Il ne me convient pas d'y aller.—Êtes-vous allé à pied en Allemagne?—Il ne me convient pas d'aller à pied, de sorte que j'y suis allé en voiture.

146.

Que vous plaît-il, Monsieur?—Je demande votre père. —Est-il chez lui?—Non, Monsieur, il est sorti.—Que dites-vous?—Je vous dis qu'il est sorti.—Voulez-vous attendre jusqu'à son retour?—Je n'ai pas le temps d'attendre.—Ce marchand vend-il à crédit?—Il ne vend pas à crédit.—Vous convient-il d'acheter comptant?—Il ne me convient pas.—Où avez-vous acheté ces jolis couteaux?—Je les ai achetés chez le marchand dont vous avez vu hier le magasin.—Vous les a-t-il vendus à crédit?—Il me les a vendus comptant.—Achetez-vous souvent comptant?—Moins souvent que vous.—Avez-vous oublié quelque chose ici?—Je n'ai rien oublié.—Vous convient-il d'apprendre cela par cœur?—Je n'ai pas beaucoup de temps pour étudier, de sorte qu'il ne me convient pas de l'apprendre par cœur.—Cet homme a-t-il essayé de parler à votre père?—Il a essayé de lui parler, mais il n'y est pas parvenu.—Êtes-vous parvenu à écrire un thème?—J'y suis parvenu.—Ces marchands ont-ils réussi à vendre leurs chevaux?—Ils n'y ont pas réussi.—Avez-vous essayé de nettoyer mon encrier?— J'ai essayé; mais je n'y suis pas parvenu.—Vos enfants

réussissent-ils à apprendre l'anglais?—Ils y réussissent. —Y a-t-il du vin dans ce tonneau?—Il y en a.—Y a-t-il du vinaigre dans ce verre?—Il n'y en a pas.—Y a-t-il du vin ou du cidre dedans?—Il n'y a ni du vin ni du cidre.—Qu'y a-t-il dedans?—Il y a du vinaigre.

147.

Y a-t-il des hommes dans votre magasin?—Il y en a. —Y a-t-il quelqu'un dans le magasin?—Il n'y a personne.—Y a-t-il eu beaucoup de monde au théâtre?—Il y en a eu beaucoup.—Y aura-t-il beaucoup de monde à votre bal?—Il y en aura beaucoup.—Est-ce qu'il y a beaucoup d'enfants qui ne veulent pas jouer?—Il y en a beaucoup qui ne veulent pas étudier, mais tous veulent jouer.—As-tu nettoyé mon coffre?—J'ai essayé de le faire, mais je n'ai pas réussi.—Comptez-vous acheter un parapluie?—Je compte en acheter un, si le marchand me le vend à crédit.—Comptez-vous garder le mien?—Je compte vous le rendre, si j'en achète un.—Avez-vous rendu les livres à mon frère?—Je ne les lui ai pas encore rendus.—Jusqu'à quand comptez-vous les garder?—Je compte les garder jusqu'à samedi prochain.—Jusqu'à quand comptez-vous garder mon cheval?—Je compte le garder jusqu'au retour de mon père.—Avez-vous nettoyé mon couteau?—Je n'ai pas encore eu le temps, mais je vais le faire à l'instant.—Avez-vous fait du feu?—Pas encore, mais je vais en faire tout-à-l'heure.—Pourquoi n'avez-vous pas travaillé?—Je n'ai pas encore pu.—Qu'avez-vous eu à faire?—J'ai eu à nettoyer votre tapis et à raccommoder vos bas de fil.—Comptez-vous vendre votre habit?—Je compte le garder, car j'en ai besoin.—Au lieu de le garder, vous feriez mieux de le vendre.—Vendez-vous vos chevaux?—Je ne les vends pas.—Au lieu de les garder, vous feriez mieux de les vendre.—Notre ami garde-t-il son parasol?—Il le garde, mais au lieu de le garder, il ferait mieux de le vendre; car il est déjà usé.—Votre fils déchire-t-il son livre?—Il le déchire; mais il a tort de le faire, car au lieu de le déchirer, il fera mieux de le lire.

148.

Vous en allez-vous déjà?—Je ne m'en vais pas encore. —Quand cet homme s'en ira-t-il?—Il s'en ira tout-à-l'heure.—Vous en irez-vous bientôt?—Je m'en irai jeudi prochain.—Quand vos amis s'en iront-ils?—Ils s'en iront le mois prochain.—Quand t'en iras-tu?—Je m'en irai sur-le-champ.—Pourquoi votre père s'en est-il allé si tôt? —Il a promis à son ami d'être chez lui à neuf heures moins un quart, de sorte qu'il s'en est allé de bonne heure pour tenir ce qu'il a promis.—Quand nous en irons-nous?—Nous nous en irons demain.—Partirons-nous de bonne heure?—Nous partirons à cinq heures du matin.—Quand vous en irez-vous?—Je m'en irai aussitôt que j'aurai fini d'écrire.—Quand vos enfants s'en iront-ils?—Ils s'en iront aussitôt qu'ils auront fait leurs thèmes.—Vous en irez-vous, lorsque je m'en irai?—Je m'en irai, quand vous vous en irez.—Nos voisins s'en iront-ils bientôt?—Ils s'en iront, quand ils auront fini de parler.—Que deviendra votre fils, s'il n'étudie pas?—S'il n'étudie pas, il n'apprendra rien.—Que deviendrez-vous, si vous perdez votre argent?—Je ne sais pas ce que je deviendrai.—Votre ami que deviendra-t-il, s'il perd son porte-feuille? —Je ne sais pas ce qu'il deviendra, s'il le perd.—Votre fils qu'est-il devenu?—Je ne sais pas ce qu'il est devenu. —S'est-il enrôlé?—Il ne s'est pas enrôlé.—Que deviendrons-nous, si nos amis s'en vont?—Je ne sais pas ce que nous deviendrons, s'ils s'en vont.—Que sont devenus vos parents?—Ils s'en sont allés.

149.

Comptez-vous acheter un cheval?—Je ne peux pas en acheter un, car je n'ai pas encore reçu mon argent.—Me faut-il aller au théâtre?—Il ne faut pas y aller, car il fait très-mauvais temps.—Pourquoi n'allez-vous pas chez mon frère?—Il ne me convient pas d'y aller; car je ne peux pas encore lui payer ce que je lui dois.—Pourquoi votre domestique donne-t-il un coup de couteau à cet homme?—Il lui donne un coup de couteau, parce que l'homme lui a donné un coup de poing.—Lequel de ces deux élèves commence à parler?—Celui qui est studieux

commence à parler.—Que fait l'autre, qui ne l'est pas?—Il commence aussi à parler, mais il ne sait ni écrire ni lire.—N'écoute-t-il pas ce que vous lui dites?—Il ne l'écoute pas, si je ne lui donne pas de coups.—Pourquoi ces enfants ne travaillent-ils pas?—Leur maître leur a donné des coups de poing, de sorte qu'ils ne veulent pas travailler.—Pourquoi leur a-t-il donné des coups de poing? —Parce qu'ils ont été désobéissants.—Avez-vous tiré un coup de fusil?—J'en ai tiré trois.—Sur quoi avez-vous tiré?—J'ai tiré sur un oiseau.—Avez-vous tiré un coup de fusil à cet homme?—Je lui ai tiré un coup de pistolet.—Pourquoi lui avez-vous tiré un coup de pistolet?—Parce qu'il m'a donné un coup de couteau.—Combien de coups avez-vous tirés sur cet oiseau?—J'ai tiré deux coups sur lui.—L'avez-vous tué?—Je l'ai tué du second coup.—Avez-vous tué cet oiseau du premier coup?—Je l'ai tué du quatrième.—Tirez-vous sur les oiseaux que vous voyez sur les arbres, ou sur ceux que vous voyez dans les jardins?—Je ne tire ni sur ceux que je vois sur les arbres, ni sur ceux que je vois dans les jardins, mais sur ceux que j'aperçois sur le château derrière le bois.

150.

Combien de coups les ennemis ont-ils tirés sur nous? —Ils ont tiré sur nous plusieurs fois.—Ont-ils tué quelqu'un?—Ils n'ont tué personne.—Avez-vous envie de tirer sur cet oiseau?—J'ai envie de tirer sur lui.—Pourquoi ne tirez-vous pas sur ces oiseaux?—Je ne puis, car j'ai mal au doigt.—Quand le capitaine a-t-il tiré?—Il a tiré, quand les soldats ont tiré.—Sur combien d'oiseaux avez-vous tiré?—J'ai tiré sur tous ceux que j'ai aperçus, mais je n'en ai pas tué un, parce que mon fusil ne vaut rien.—Avez-vous jeté un coup d'œil sur cet homme?—J'ai jeté un coup d'œil sur lui.—Vous a-t-il vu?—Il ne m'a pas vu, car il a mal aux yeux.—Avez-vous bu de ce vin?—J'en ai bu, et il m'a fait du bien.—Qu'avez-vous fait de mon livre?—Je l'ai mis sur votre coffre.—Dois-je vous répondre?—Vous me répondrez, quand votre tour viendra.—Est-ce le tour de mon frère?—Quand son tour viendra, je lui demanderai; car chacun à son tour.—Avez-vous fait un tour de promenade ce matin?—J'ai fait un

tour de promenade.—Où votre oncle est-il allé?—Il est allé faire un tour de promenade.—Pourquoi courez-vous?—Je cours, parce que je vois mon meilleur ami.—Qui court derrière nous?—Notre chien court derrière nous.—Apercevez-vous cet oiseau?—Je l'aperçois derrière l'arbre.—Pourquoi vos frères s'en sont-ils allés?—Ils s'en sont allés, parce qu'ils n'ont pas voulu être vus de l'homme dont ils ont tué le chien.

151.

Avez-vous entendu parler de quelqu'un?—Je n'ai entendu parler de personne, car je ne suis pas sorti ce matin.—N'avez-vous pas entendu parler de l'homme qui a tué un soldat?—Je n'en ai pas entendu parler.—Avez-vous entendu parler de mes frères?—Je n'en ai pas entendu parler.—De qui votre cousin a-t-il entendu parler?—Il a entendu parler de son ami qui est allé en Amérique.—Y a-t-il long-temps qu'il en a entendu parler?—Il n'y a pas long-temps qu'il en a entendu parler.—Combien y a-t-il?—Il n'y a qu'un mois.—Y a-t-il long-temps que vous êtes à Paris?—Il y a trois ans.—Y a-t-il long-temps que votre frère est à Londres?—Il y a dix ans qu'il y est.—Combien de temps y a-t-il que vous avez dîné?—Il y a long-temps que j'ai dîné, mais il n'y a pas long-temps que j'ai soupé.—Combien de temps y a-t-il que vous avez soupé?—Il y a une demi-heure.—Combien y a-t-il que vous avez ces livres?—Il y a trois mois que je les ai.—Combien y a-t-il que votre cousin est parti?—Il y a plus d'un an qu'il est parti.—Qu'est devenu l'homme qui vous a prêté de l'argent?—Je ne sais pas ce qu'il est devenu, car il y a très-long-temps que je ne l'ai vu.—Y a-t-il long-temps que vous n'avez entendu parler du soldat qui a donné un coup de couteau à votre ami?—Il y a plus d'un an que je n'en ai entendu parler.—Combien y a-t-il que vous apprenez le français?—Il n'y a que deux mois que je l'apprends.—Savez-vous déjà le parler?—Vous voyez que je commence à le parler.—Y a-t-il long-temps que les enfants des gentilshommes anglais l'apprennent?—Il y a trois ans qu'ils l'apprennent, et ils ne commencent pas encore à parler.—Pourquoi ne savent-ils pas le parler?—Ils ne

savent pas le parler, parce qu'ils l'apprennent mal.— Pourquoi ne l'apprennent-ils pas bien?—Ils n'ont pas un bon maître, de sorte qu'ils ne l'apprennent pas bien.

152.

Y a-t-il long-temps que vous n'avez vu le jeune homme qui a appris l'allemand chez le maître chez qui nous l'avons appris?—Il y a près d'un an que je ne l'ai vu.— Combien y a-t-il que cet enfant a mangé?—Il a mangé il y a quelques minutes.—Combien y a-t-il que ces enfants ont bu? — Ils ont bu il y a une minute.— Combien y a-t-il que votre ami est en Espagne?—Il y a un mois qu'il y est.—Combien de fois avez-vous vu le roi?—Je l'ai vu plus de dix fois, quand j'ai été à Paris. —Quand avez-vous rencontré mon frère?—Je l'ai rencontré il y a quinze jours.—Où l'avez-vous rencontré?— Je l'ai rencontré devant le théâtre.—Vous a-t-il fait du mal?—Il ne m'a pas fait de mal, car c'est un très-bon garçon.—Où sont mes gants?—On les a jetés.—Les chevaux ont-ils été trouvés?—Ils ont été trouvés.—Où les a-t-on trouvés?—On les a trouvés derrière le bois, en deçà du chemin.—Avez-vous été vu de quelqu'un?—Je n'ai été vu de personne.—Attendez-vous quelqu'un?— J'attends mon cousin, le capitaine.—Ne l'avez-vous pas vu?—Je l'ai vu ce matin; il a passé devant mon magasin.—Ce jeune homme qu'attend-il?—Il attend de l'argent.—Attends-tu quelque chose?—J'attends mon livre.— Ce jeune homme attend-il son argent?—Il l'attend.—Le roi a-t-il passé par ici?—Il n'a pas passé par ici, mais devant le théâtre.—N'a-t-il pas passé devant le château? —Il y a passé, mais je ne l'ai pas vu.

153.

A quoi passez-vous le temps?—Je passe mon temps à étudier.—A quoi votre frère passe-t-il son temps?— Il passe son temps à lire et à jouer.—Cet homme passe-t-il son temps à travailler?—C'est un vaurien; il passe son temps à boire et à jouer.—A quoi vos enfants passent-ils leur temps?—Ils passent leur temps à apprendre.—Pouvez-vous me payer ce que vous me devez?—

Je ne puis vous le payer, car le marchand a manqué de m'apporter mon argent.—Pourquoi avez-vous déjeûné sans moi?—Vous avez manqué de venir à neuf heures, de sorte que nous avons déjeûné sans vous. — Le marchand a-t-il apporté les gants que vous avez achetés chez lui?—Il a manqué de me les apporter.—Vous les a-t-il vendus à crédit?—Il me les a, au contraire, vendus argent comptant.—Connaissez-vous ces hommes?—Je ne les connais pas, mais je crois que ce sont des vauriens, car ils passent leur temps à jouer.—Pourquoi avez-vous manqué de venir chez mon père ce matin?—Le tailleur ne m'a pas apporté l'habit qu'il m'avait promis, de sorte que je n'ai pas pu y aller.—Qui est l'homme qui vient de vous parler?—C'est un marchand.—Le cordonnier que vient-il d'apporter?—Il vient d'apporter les souliers qu'il nous a faits.—Qui sont les hommes qui viennent d'arriver?—Ce sont des Russes.—Où votre oncle a-t-il dîné hier?—Il a dîné chez lui.—Combien a-t-il dépensé?—Il a dépensé cinq francs.—Combien a-t-il à dépenser par mois?—Il a deux cents francs par mois à dépenser.—Jetez-vous votre chapeau?—Je ne le jette pas, car il me va très-bien.—Combien avez-vous dépensé aujourd'hui?—Je n'ai pas dépensé beaucoup; je n'ai dépensé que deux francs.—Dépensez-vous tous les jours autant que cela?—Je dépense quelquefois plus que cela.—Y a-t-il long-temps que cet homme attend?—Il ne fait que d'arriver.—Que veut-il?—Il veut vous parler.—Voulez-vous faire cela?—Je veux le faire.—Pourrez-vous le bien faire?—Je ferai de mon mieux.—Cet homme pourra-t-il faire cela?—Il pourra le faire, car il fera de son mieux.

154.

Quelle distance y a-t-il de Paris à Londres?—Il y a près de deux cents milles de Paris à Londres.—Y a-t-il loin d'ici à Berlin?—Il y a loin.—Y a-t-il loin d'ici à Vienne?—Il y a près de cent cinquante milles d'ici à Vienne.—Y a-t-il plus loin de Paris à Blois que d'Orléans à Paris?—Il y a plus loin de Blois à Paris que de Paris à Orléans.—Quelle distance y a-t-il de Paris à Berlin?—Il y a près de cent-trente milles de Paris à

Berlin.—Comptez-vous aller bientôt à Paris?—Je compte y aller bientôt.—Pourquoi voulez-vous y aller cette fois? —Pour y acheter de bons livres et de bons gants, et pour voir mes bons amis.—Y a-t-il long-temps que vous n'y avez été?—Il y a près d'un an que je n'y ai été.—N'allez-vous pas en Italie cette année?—Je n'y vais pas, car il y a trop loin d'ici en Italie.—Qui sont les hommes qui viennent d'arriver?—Ce sont des philosophes.—De quel pays sont-ils?—Ils sont de Londres.—Qui est l'homme qui vient de partir?—C'est un Anglais qui a dissipé tout son bien en France.—De quel pays êtes-vous?—Je suis Espagnol et mon ami est Italien.—Êtes-vous de Tours?—Non, je suis Parisien.—Combien d'argent vos enfants ont-ils dépensé aujourd'hui?—Ils n'ont guère dépensé; ils n'ont dépensé qu'un écu.—Où avez-vous dîné hier?—J'ai dîné chez l'aubergiste.—Avez-vous dépensé beaucoup?—J'ai dépensé un écu et demi. —Le roi a-t-il passé par ici?—Il n'a pas passé par ici, mais devant le théâtre.—L'avez-vous vu?—Je l'ai vu.—Est-ce la première fois que vous l'avez vu?—Ce n'est pas la première fois, car je l'ai vu plus de vingt fois.

155.

Pourquoi cet homme s'enfuit-il?—Il s'enfuit, parce qu'il a peur.—Pourquoi vous enfuyez-vous?—Je m'enfuis, parce que j'ai peur.—De qui avez-vous peur?—J'ai peur de l'homme qui ne m'aime pas.—Est-il votre ennemi?—Je ne sais s'il est mon ennemi; mais je crains tous ceux qui ne m'aiment pas, car s'ils ne me font pas de mal, ils ne me feront pas de bien.—Avez-vous peur de mon cousin?—Je n'ai pas peur de lui, car il n'a jamais fait de mal à personne.—Vous avez tort de vous enfuir devant cet homme, car je vous assure que c'est un brave homme, qui n'a jamais fait de mal à personne.—De qui votre frère a-t-il entendu parler?—Il a entendu parler d'un homme à qui il est arrivé un malheur.—Pourquoi vos écoliers n'ont-ils pas fait leurs thèmes? —Je vous assure qu'ils les ont faits, et vous vous trompez, si vous croyez qu'ils ne les ont pas faits.—Qu'avez-vous fait de mon livre?—Je vous assure que je ne l'ai pas vu.—Votre neveu a-t-il eu mes couteaux?—Il

m'assure qu'il ne les a pas eus.—Votre oncle est-il déjà arrivé?—Il n'est pas encore arrivé.—Voulez-vous attendre jusqu'à son retour?—Je ne puis attendre, car j'ai beaucoup à faire.—N'avez-vous rien appris de nouveau? —Je n'ai rien appris de nouveau.—Le roi est-il arrivé? —On dit qu'il est arrivé.—Que vous est-il arrivé?—Il m'est arrivé un grand malheur.—Lequel?—J'ai rencontré mon plus grand ennemi, qui m'a donné un coup de bâton.—Alors je vous plains de tout mon cœur.—Pourquoi plaignez-vous cet homme?—Je le plains, parce que vous lui avez cassé le cou.—Pourquoi vous plaignez-vous de mon ami?—Je me plains de lui, parce qu'il m'a coupé au doigt.—Cet homme vous sert-il bien?—Il me sert bien, mais il dépense trop.—Voulez-vous prendre ce domestique?—Je veux le prendre, s'il veut me servir.—Est-ce que je peux prendre ce domestique?—Vous pouvez le prendre, car il m'a très-bien servi.—Combien y a-t-il qu'il est hors de votre service?—Il n'y a que deux mois.—Vous a-t-il servi long-temps?—Il m'a servi pendant six mois.

156.

M'offrez-vous quelque chose?—Je n'ai rien à vous offrir.—Mon ami que vous offre-t-il?—Il m'offre un livre. —Les Parisiens vous ont-ils offert quelque chose?—Ils m'ont offert du vin, du pain et de bon bœuf.—Pourquoi plaignez-vous notre voisin?—Je le plains, parce qu'il a confié son argent à un marchand de Paris, et que celui-ci ne veut pas le lui rendre.—Confiez-vous quelque chose à cet homme?—Je ne lui confie rien.—Vous a-t-il déjà gardé quelque chose?—Je ne lui ai jamais rien confié, de sorte qu'il ne m'a jamais rien gardé.—Voulez-vous confier votre argent à mon père?—Je veux le lui confier.—Quel secret mon fils vous a-t-il confié?—Je ne puis vous confier ce qu'il m'a confié, car il m'a prié d'en garder le secret.—A qui confiez-vous vos secrets?—Je ne les confie à personne, de sorte que personne ne les sait.—Votre frère a-t-il été récompensé?—Il a, au contraire, été puni; mais je vous prie d'en garder le secret, car personne ne le sait.—Que lui est-il arrivé?—Je vous dirai ce qui lui est arrivé, si vous me promettez d'en garder le se-

cret.—Me promettez-vous d'en garder le secret?—Je vous le promets, car je le plains de tout mon cœur.—Voulez-vous prendre soin de mes habits?—Je veux en prendre soin.—Prenez-vous soin du livre que je vous ai prêté?—J'en prends soin.—Qui prendra soin de mon domestique?—L'aubergiste en prendra soin.—Jetez-vous votre chapeau?—Je ne le jette pas, car il me va à merveille.—Votre ami vend-il son habit?—Il ne le vend pas, car il lui va extrêmement bien.—Qui a gâté mon livre?—Personne ne l'a gâté, parce que personne n'a osé le toucher.

157.

Jouez-vous du violon?—Je ne joue pas du violon, mais du clavecin.—Aurons-nous un bal ce soir?—Nous en aurons un.—A quelle heure?—A onze heures moins un quart.—Quelle heure est-il à présent?—Il est près de onze heures, et le monde va bientôt venir.—De quel instrument jouerez-vous?—Je jouerai du violon.—Si vous jouez du violon, je jouerai du clavecin.—Y aura-t-il beaucoup de monde à notre bal? — Il y en aura beaucoup. — Danserez-vous? — Je danserai.—Vos enfants danseront-ils?—Ils danseront, si cela leur plaît.—A quoi passez-vous le temps dans ce pays?—Je passe le temps à jouer du clavecin et à lire.—A quoi votre cousin s'amuse-t-il?—Il s'amuse à jouer du violon.—Quelqu'un danse-t-il, quand vous jouez?—Beaucoup de monde danse, quand je joue.—Qui?—D'abord nos enfants, ensuite notre cousin, enfin nos voisins.—Vous amusez-vous?—Je vous assure que nous nous amusons beaucoup.—Qui plaignez-vous?—Je plains votre ami.—Pourquoi le plaignez-vous?—Je le plains, parce qu'il est malade.—Quelqu'un vous a-t-il plaint?—Personne ne m'a plaint, parce que je n'ai pas été malade.—M'offrez-vous quelque chose?—Je vous offre un beau fusil.—Mon père que vous a-t-il offert?—Il m'a offert un beau livre.—A qui avez-vous offert vos beaux chevaux?—Je les ai offerts au capitaine anglais.—Offres-tu ton joli petit chien à ces enfants?—Je le leur offre, car je les aime de tout mon cœur.—Pourquoi avez-vous donné un coup de poing à ce garçon?—Parce qu'il m'a empêché de dormir.—Quel-

qu'un vous a-t-il empêché d'écrire?—Personne ne m'a empêché d'écrire, mais j'ai empêché quelqu'un de faire du mal à votre frère.

158.

Avez-vous laissé tomber quelque chose?—Je n'ai rien laissé tomber, mais mon cousin a laissé tomber de l'argent.—Qui l'a ramassé?—Des hommes l'ont ramassé.—Le lui a-t-on rendu?—On le lui a rendu, car ceux qui l'ont ramassé n'ont pas voulu le garder. — Il fait très-froid. Voulez-vous vous approcher du feu?—Je ne peux pas m'en approcher, car je crains de me brûler. — Pourquoi votre ami s'éloigne-t-il du feu? — Il s'en éloigne, parce qu'il a peur de se brûler.—T'approches-tu du feu?—Je m'en approche, parce que j'ai froid. — Vous éloignez-vous du feu? —Je m'en éloigne.—Pourquoi vous en éloignez-vous?—Parce que je n'ai pas froid.—Avez-vous froid ou chaud? —Je n'ai ni froid ni chaud.—Pourquoi vos enfants s'approchent-ils du feu?—Ils s'en approchent, parce qu'ils ont froid.—Quelqu'un a-t-il froid?—Quelqu'un a froid. —Qui a froid?—Le petit garçon dont le père vous a prêté un cheval, a froid.—Pourquoi ne se chauffe-t-il pas?—Parce que son père n'a pas d'argent pour acheter du bois.—Voulez-vous lui dire de venir chez moi se chauffer?—Je veux le lui dire.—Vous souvenez-vous de quelque chose?—Je ne me souviens de rien. —Votre oncle que se rappelle-t-il?—Il se rappelle ce que vous lui avez promis.—Que lui ai-je promis?—Vous lui avez promis d'aller en France avec lui l'hiver prochain.—Je compte le faire, s'il ne fait pas trop froid.—Pourquoi vous éloignez-vous du feu?—Il y a une heure et demie que je suis assis près du feu, de sorte que je n'ai plus froid.—Votre ami n'aime-t-il pas à être assis près du feu?—Il aime, au contraire, beaucoup à être assis près du feu, mais seulement quand il a froid.—Peut-on approcher votre oncle? — On peut l'approcher, car il reçoit tout le monde.—Voulez-vous vous asseoir?—Je veux m'asseoir.—Où votre oncle s'assied-il?—Il s'assied près de moi.—Où m'asseierai-je?—Vous pouvez vous asseoir à côté de moi.—Vous asseyez-vous auprès du feu?

—Je ne m'assieds pas auprès du feu, car j'ai peur d'avoir trop chaud.—Vous rappelez-vous mon frère ?—Je me le rappelle.

159.

Vos parents se rappellent-ils leurs vieux amis ?—Ils se les rappellent.—Vous rappelez-vous ces mots ?—Je ne me les rappelle pas.—Vous êtes-vous rappelé cela ? —Je me le suis rappelé.—Votre oncle s'est-il rappelé ces mots ?—Il se les est rappelés.—Me suis-je rappelé mon thème ?—Vous vous l'êtes rappelé.—Vous êtes-vous rappelé vos thèmes ?—Je me les, suis rappelés, car je les ai appris par cœur ; et mes frères se sont rappelés les leurs, parce qu'ils les ont appris par cœur.—Y a-t-il long-temps que vous n'avez vu votre ami de Paris ?—Je l'ai vu il y a quinze jours.—Vos écoliers aiment-ils à apprendre par cœur ?—Ils n'aiment pas à apprendre par cœur; ils aiment mieux écrire et lire que d'apprendre par cœur.—Aimez-vous mieux le cidre que le vin ? —J'aime mieux le vin que le cidre.—Votre frère aime-t-il à jouer ?—Il aime mieux étudier que de jouer.—Aimez-vous mieux le veau que le mouton ?—J'aime mieux celui-ci que celui-là.—Aimez-vous mieux boire que de manger ?—J'aime mieux manger que de boire; mais mon oncle aime mieux boire que de manger.—Le Français aime-t-il mieux le poulet que le poisson ?—Il aime mieux le poisson que le poulet.—Aimez-vous mieux écrire que de parler ?—J'aime à faire l'un et l'autre.—Aimez-vous mieux le miel que le sucre ?—Je n'aime ni l'un ni l'autre.—Votre père aime-t-il mieux le café que le thé ?—Il n'aime ni l'un ni l'autre.—Pouvez-vous me comprendre ?—Non, Monsieur, car vous parlez trop vîte.—Voulez-vous avoir la bonté de ne pas parler si vîte ?—Je ne parlerai pas si vîte, si vous voulez m'écouter.

160.

Pouvez-vous comprendre ce que mon frère dit ?—Il parle si vîte que je ne puis le comprendre.—Vos élèves peuvent-ils vous comprendre ?—Ils me comprennent, quand je parle lentement; car pour être compris, il

faut parler lentement.—Faut-il parler haut pour apprendre le français ?—Il faut parler haut.—Votre maître parle-t-il haut ?—Il parle haut et lentement.—Pourquoi n'achetez-vous pas quelquo chose à ce marchand ?—Il vend si cher que je ne puis rien acheter chez lui.—Voulez-vous me mener chez un autre ?—Je veux vous mener chez le fils de celui à qui vous avez acheté l'an dernier.—Vend-il aussi cher que celui-ci ?—Il vend moins cher.—Vos enfants aiment-ils mieux apprendre l'italien que l'espagnol ?—Ils n'aiment à apprendre ni l'un ni l'autre ; ils n'aiment à apprendre que le français.—Aimez-vous le mouton ?—J'aime mieux le bœuf que le mouton.—Vos enfants aiment-ils mieux le gâteau que le pain ?—Ils aiment l'un et l'autre.—A-t-il lu tous les livres qu'il a achetés ?—Il en a tant acheté qu'il ne peut les lire tous.—Voulez-vous écrire des thèmes ?—J'en ai tant écrit, que je ne peux plus en écrire.—Pourquoi cet homme s'enfuit-il ?—Il s'enfuit, parce qu'il a peur.—Quelqu'un veut-il lui faire du mal ?—Personne ne veut lui faire de mal ; mais il n'ose pas rester, parce qu'il n'a pas fait son devoir, et il a peur d'être puni.—Quelqu'un veut-il le toucher ?—Personne ne veut le toucher, mais il sera puni par son maître pour n'avoir pas fait son devoir.

161.

A-t-on trouvé vos livres ?—On les a trouvés.—Où ?—Sous le lit.—Mon habit est-il sur le lit ?—Il est dessous.—Les bas de votre frère sont-ils sous le lit ?—Ils sont dessus.—Ai-je été vu de quelqu'un ?—Vous n'avez été vu de personne.—Avez-vous passé près de quelqu'un ?—J'ai passé à côté de vous, et vous ne m'avez pas vu.—Quelqu'un a-t-il passé à côté de vous ?—Personne n'a passé à côté de moi.—Où votre fils est-il passé ?—Il est passé près du théâtre.—Passerez-vous près du château ?—J'y passerai.—Pourquoi n'avez-vous pas nettoyé mon coffre ?—J'avais peur de me salir les doigts.—Le domestique de mon frère a-t-il nettoyé les fusils de son maître ?—Il les a nettoyés.—N'a-t-il pas eu peur de se salir les doigts ?—Il n'a pas eu peur de se les salir, parce que ses doigts ne sont jamais propres.—Vous servez-vous des livres que je vous ai prêtés ?—Je m'en sers.—

Puis-je me servir de votre couteau?—Tu peux t'en servir, mais il ne faut pas te couper.—Mes frères peuvent-ils se servir de vos livres?—Ils peuvent s'en servir.—Pouvons-nous nous servir de votre fusil?—Vous pouvez vous en servir, mais il ne faut pas le gâter.—Qu'avez-vous fait de mon bois?—Je m'en suis servi pour me chauffer.—Votre père s'est-il servi de mon cheval?—Il s'en est servi.—Nos voisins se sont-ils servis de nos habits?—Ils ne s'en sont pas servis, parce qu'ils n'en ont pas eu besoin.—Qui s'est servi de mon chapeau?—Personne ne s'en est servi.—Avez-vous dit à votre frère de descendre?—Je n'ai pas osé le lui dire.—Pourquoi n'avez-vous pas osé le lui dire?—Parce que je n'ai pas voulu le réveiller.—Vous a-t-il dit de ne pas le réveiller?—Il m'a dit de ne pas le réveiller, s'il dormait.

162.

Vous êtes-vous rasé aujourd'hui?—Je me suis rasé.—Votre frère s'est-il rasé?—Il ne s'est pas rasé, mais il s'est fait raser.—Vous rasez-vous souvent?—Je me rase tous les matins, et quelquefois aussi le soir.—Quand vous rasez-vous le soir?—Quand je ne dîne pas à la maison.—Combien de fois par jour votre père se rase-t-il?—Il ne se rase qu'une fois par jour, mais mon oncle se rase deux fois par jour.—Votre cousin se rase-t-il souvent?—Il ne se rase que tous les deux jours.—A quelle heure vous habillez-vous le matin?—Je m'habille aussitôt que j'ai déjeûné, et je déjeûne tous les jours à huit heures, ou à huit heures et un quart.—Votre ami s'habille-t-il avant de déjeûner?—Il déjeûne avant de s'habiller.—A quelle heure du soir te déshabilles-tu?—Je me déshabille aussitôt que je reviens du théâtre.—Vas-tu au théâtre tous les soirs?—Je n'y vais pas tous les soirs, car il vaut mieux étudier que d'aller au théâtre.—A quelle heure te déshabilles-tu, quand tu ne vas pas au théâtre?—Alors je me déshabille aussitôt que j'ai soupé, et je vais me coucher à dix heures.—Avez-vous déjà habillé l'enfant?—Je ne l'ai pas encore habillé, car il dort encore.—A quelle heure se lève-t-il?—Il se lève aussitôt qu'on le réveille.—Vous levez-vous d'aussi bonne heure que moi?—Je ne sais pas à quelle heure vous vous le-

vez, mais je me lève aussitôt que je me réveille.—Voulez-vous dire à mon domestique de m'éveiller demain à quatre heures?—Je veux le lui dire.—Pourquoi vous êtes-vous levé de si bonne heure?—Mes enfants ont fait tant de bruit qu'ils m'ont réveillé.—Avez-vous bien dormi? —Je n'ai pas bien dormi, car vous avez fait trop de bruit.—A quelle heure le bon capitaine s'est-il éveillé?—Il s'est éveillé à cinq heures et un quart du matin.

163.

Comment mon enfant s'est-il comporté?—Il s'est très-bien comporté.—Comment mon frère s'est-il comporté envers vous?—Il s'est très-bien comporté envers moi, car il se comporte bien envers tout le monde.—Est-ce la peine d'écrire à cet homme?—Ce n'est pas la peine de lui écrire.—Est-ce la peine de descendre de cheval pour acheter un gâteau?—Ce n'est pas la peine, car il n'y a pas long-temps que vous avez mangé.—Est-ce la peine de descendre de cheval pour donner quelque chose à ce pauvre?—Oui, car il paraît en avoir besoin; mais vous pouvez lui donner quelque chose sans descendre de cheval.—Vaut-il mieux aller au théâtre que d'étudier?—Il vaut mieux faire ceci que cela.—Vaut-il mieux apprendre à lire le français que d'apprendre à le parler?—Ce n'est pas la peine d'apprendre à le lire sans apprendre à le parler.—Vaut-il mieux aller se coucher que d'aller se promener?—Il vaut mieux faire ceci que cela.—Vaut-il mieux aller en France qu'en Allemagne?—Ce n'est pas la peine d'aller en France ou en Allemagne, quand on n'a pas envie de voyager.—Vous êtes-vous enfin débarrassé de cet homme?—Je m'en suis débarrassé.—Pourquoi votre père s'est-il défait de ses chevaux? —Parce qu'il n'en avait plus besoin.—Votre marchand est-il enfin parvenu à se défaire de son sucre avarié? —Il est parvenu à s'en défaire.—L'a-t-il vendu à crédit?—Il a pu le vendre comptant, de sorte qu'il ne l'a pas vendu à crédit.—Qui vous a appris à lire?—Je l'ai appris chez un maître français.—Vous a-t-il appris à écrire?—Il m'a appris à lire et à écrire.—Qui a appris le calcul à votre frère?—Un maître français le lui a appris.—M'appelez-vous?—Je vous appelle.—Que vous

plaît-il?—Pourquoi ne vous levez-vous pas? Ne savez-vous pas qu'il est déjà tard?—Que me demandez-vous?—J'ai perdu tout mon argent, et je viens vous prier de m'en prêter.—Quelle heure est-il?—Il est déjà six heures et un quart, et vous avez assez dormi.—Y a-t-il longtemps que vous vous êtes levé?—Il y a une heure et demie que je me suis levé.—Voulez-vous faire un tour de promenade avec moi?—Je ne puis aller me promener, car j'attends mon maître de français.

164.

Espérez-vous recevoir un billet aujourd'hui?—J'espère en recevoir un.—De qui?—D'un de mes amis.—Qu'espères-tu?—J'espère voir mes parents aujourd'hui, car mon précepteur m'a promis de me mener chez eux.—Votre ami espère-t-il recevoir quelque chose?—Il espère recevoir quelque chose, car il a beaucoup travaillé.—Espérez-vous arriver de bonne heure à Paris?—Nous espérons y arriver à huit heures et un quart, car notre père nous attend ce soir.—Espérez-vous le trouver à la maison?—Nous l'espérons.—Contre quoi avez-vous changé votre carrosse, dont vous m'avez parlé?—Je l'ai changé contre un beau cheval arabe.—Voulez-vous changer votre livre contre le mien?—Je ne le puis, car j'en ai besoin pour étudier le français.—Pourquoi ôtez-vous votre chapeau? —Je l'ôte, parce que je vois venir mon vieux maître.—Changez-vous de chapeau pour aller au marché?—Je n'en change pas pour aller au marché, mais pour aller au concert.—Quand le concert aura-t-il lieu?—Il aura lieu après-demain.—Pourquoi vous en allez-vous? Ne vous amusez-vous pas ici?—Vous vous trompez, si vous dites que je ne m'amuse pas ici; car je vous assure que je trouve beaucoup de plaisir à causer avec vous; mais je m'en vais, parce qu'on m'attend au bal de mon parent.—Avez-vous promis d'y aller?—J'ai promis.—Avez-vous changé de chapeau pour aller chez le capitaine anglais?—J'ai changé de chapeau, mais je n'ai changé ni d'habit ni de souliers.—Combien de fois par jour changes-tu d'habits?—J'en change pour dîner et pour aller au théâtre.

165.

Pourquoi vous mêlez-vous parmi ces hommes?—Je me mêle parmi eux, pour savoir ce qu'ils disent de moi.—Que deviendrez-vous, si vous vous mêlez toujours parmi les soldats?—Je ne sais pas ce que je deviendrai, mais je vous assure qu'ils ne me feront pas de mal, car ils ne font de mal à personne.—Avez-vous reconnu votre père?—Il y a si long-temps que je ne l'ai vu, que je ne l'ai pas reconnu.—Vous a-t-il reconnu?—Il m'a reconnu sur-le-champ.—Combien y a-t-il que vous avez cet habit?—Il y a long-temps que je l'ai.—Combien de temps y a-t-il que votre frère a ce fusil?—Il y a très-long-temps qu'il l'a.—Parlez-vous toujours français?—Il y a si long-temps que je ne l'ai parlé, que je l'ai presque tout oublié.—Combien de temps y a-t-il que votre cousin apprend le français?—Il n'y a que trois mois.—Sait-il autant que vous?—Il sait plus que moi, car il y a plus long-temps qu'il l'apprend.—Savez-vous pourquoi cet homme ne mange pas?—Je crois qu'il n'a pas faim, car il a plus de pain qu'il n'en peut manger.—Avez-vous donné de l'argent à votre fils?—Je lui en ai donné plus qu'il n'en dépensera.—Voulez-vous me donner un verre de cidre?—Vous n'avez pas besoin de boire du cidre, car il y a plus de vin qu'il n'en faut.—Dois-je vendre mon fusil pour acheter un chapeau neuf?—Vous n'avez pas besoin de le vendre, car vous avez plus d'argent qu'il ne vous en faut.—Voulez-vous parler au cordonnier?—Je ne veux pas lui parler, car nous avons plus de souliers qu'il ne nous en faut.—Pourquoi les Français se réjouissent-ils?—Ils se réjouissent, parce qu'ils se flattent d'avoir beaucoup de bons amis.—N'ont-ils pas raison de se réjouir?—Ils ont tort, car ils ont moins d'amis qu'ils ne pensent.

166.

Êtes-vous prêt à partir avec moi?—Je le suis.—Votre oncle part-il avec nous?—Il part avec nous, s'il le veut.—Voulez-vous lui dire d'être prêt à partir demain à six heures du soir?—Je veux le lui dire.—Ce jeune homme est-il prêt à partir?—Pas encore, mais il sera bientôt

prêt.—Pourquoi a-t-on pendu cet homme?—On l'a pendu, parce qu'il a tué quelqu'un.—A-t-on pendu l'homme qui a volé un cheval à votre frère?—On l'a puni, mais on ne l'a pas pendu; on ne pend que les voleurs de grand chemin dans notre pays.—Qu'avez-vous fait de mon habit?—Je l'ai pendu au mur.—Voulez-vous pendre mon chapeau à l'arbre?—Je veux l'y pendre.—N'avez-vous pas vu mes souliers?—Je les ai trouvés sous votre lit, et je les ai pendus aux clous.—Le voleur qui a volé votre fusil a-t-il été pendu?—Il a été puni, mais il n'a pas été pendu.—Pourquoi vous étendez-vous tant sur ce sujet?—Parce qu'il faut parler sur tous les sujets.—Si je suis obligé de vous écouter et de vous répondre, quand vous vous étendez sur ce sujet, je pendrai mon chapeau au clou et puis je vous écouterai et je vous répondrai de mon mieux.—Vous ferez bien.

167.

Comment se porte Monsieur votre père?—Il se porte comme cela.—Comment se porte votre malade?—Il se porte un peu mieux aujourd'hui qu'hier.—Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Messieurs vos frères?—Il y a deux jours que je ne les ai vus.—Comment te portes-tu?—Je me porte assez bien.—Combien de temps y a-t-il que Monsieur votre cousin apprend le français?—Il n'y a que trois mois qu'il l'apprend.—Le parle-t-il déjà?—Il le parle, le lit et l'écrit mieux que Monsieur votre frère qui l'apprend depuis deux ans.—Y a-t-il long-temps que vous n'avez entendu parler de mon oncle?—Il y a à peine quinze jours que j'en ai entendu parler.—Où séjourne-t-il maintenant?—Il séjourne à Berlin, mais mon frère est à Londres.—Vous êtes-vous arrêté long-temps à Vienne?—Je m'y suis arrêté quinze jours.—Combien de temps Monsieur votre cousin s'est-il arrêté à Paris?—Il ne s'y est arrêté qu'un mois.—Aimez-vous à parler à mon oncle?—J'aime beaucoup à lui parler, mais je n'aime pas qu'il se moque de moi.—Pourquoi se moque-t-il de vous?—Il se moque de moi, parce que je parle mal.—Pourquoi Monsieur votre frère n'a-t-il pas d'amis?—Il n'en a pas, parce qu'il se moque de tout le monde.—Pourquoi vous mo-

quez-vous de cet homme?—Je n'ai pas dessein de me moquer de lui.—Je vous prie de ne pas le faire, car vous lui fendrez le cœur, si vous vous moquez de lui.—Doutez-vous de ce que je dis?—Je n'en doute pas.—Doutez-vous de ce que cet homme vous a dit?—J'en doute, car il a souvent menti.—Avez-vous enfin acheté le cheval que vous avez voulu acheter le mois passé?—Je ne l'ai pas acheté, car je n'ai pas pu me procurer d'argent.

168.

Votre oncle a-t-il enfin acheté le jardin?—Il ne l'a pas acheté, car il n'est pas convenu du prix.—Êtes-vous enfin convenus du prix de ce tableau?—Nous en sommes convenus.—Combien l'avez-vous payé?—Je l'ai payé quinze cents francs.—Qu'as-tu acheté aujourd'hui?—J'ai acheté deux beaux chevaux, trois beaux tableaux et un beau fusil.—Combien as-tu payé les tableaux?—Je les ai achetés sept cents francs.—Les trouvez-vous chers?—Je ne les trouve pas chers.—Vous êtes-vous accordé avec votre associé?—Je me suis accordé avec lui.—Consent-il à vous payer le prix du vaisseau?—Il consent à me le payer.—Consentez-vous à aller en France?—Je consens à y aller.—Avez-vous revu votre vieil ami?—Je l'ai revu.—L'avez-vous reconnu?—Je ne l'ai presque plus reconnu, car, contre son ordinaire, il porte un grand chapeau.—Comment se porte-t-il?—Il se porte très-bien.—Quels vêtements porte-t-il?—Il porte de beaux vêtements neufs.—Vous êtes-vous aperçu de ce que votre garçon a fait?—Je m'en suis aperçu.—L'en avez-vous puni?—Je l'en ai puni.—Monsieur votre père vous a-t-il déjà écrit?—Pas encore, mais je m'attends à recevoir un billet de lui aujourd'hui.—De quoi vous plaignez-vous?—Je me plains de ne pouvoir me procurer de l'argent.—Pourquoi ces pauvres hommes se plaignent-ils?—Ils se plaignent, parce qu'ils ne peuvent se procurer de quoi manger.—Comment se portent vos parents?—Ils se portent, comme à l'ordinaire, fort bien.—Monsieur votre oncle se porte-t-il bien?—Il se porte mieux qu'à l'ordinaire.—Avez-vous déjà entendu parler de votre ami qui est en Allemagne?—Je

lui ai déjà écrit plusieurs fois, cependant il ne m'a pas encore répondu.

169.

Qu'avez-vous fait des livres que le capitaine anglais vous a prêtés?—Je les lui ai rendus après les avoir lus.—Pourquoi avez-vous jeté votre couteau?—Je l'ai jeté après m'être coupé.—Quand suis-je allé au concert? —Vous y avez été après vous être habillé.—Quand votre frère est-il allé au bal?—Il y est allé après s'être habillé.—Quand avez-vous déjeûné?—Nous avons déjeûné après nous être rasés.—Quand nos amis sont-ils sortis?—Ils sont sortis après s'être chauffés.—Pourquoi avez-vous puni votre garçon?—Je l'ai puni, parce qu'il a cassé mon plus beau verre. Je lui avais donné du vin; au lieu de le boire, il l'a répandu sur le tapis neuf, et il a cassé le verre.—Qu'avez-vous fait ce matin? —Je me suis rasé après m'être levé, et je suis sorti après avoir déjeûné.—Monsieur votre père qu'a-t-il fait hier au soir?—Il a soupé après être allé au spectacle, et il est allé se coucher après avoir soupé.—S'est-il levé de bonne heure?—Il s'est levé au lever du soleil.

170.

Comment se portent Messieurs vos frères?—Ils se portent fort bien depuis quelques jours—Où séjournent-ils?—Ils séjournent à Paris.—Quel jour de la semaine les Turcs fêtent-ils?—Ils fêtent le vendredi; mais les chrétiens fêtent le dimanche, les juifs le samedi et les nègres le jour de leur naissance.—„Parmi vous autres gens de la campagne il y a beaucoup de fous, n'est-ce pas?“ demanda l'autre jour un philosophe à un paysan. Celui-ci répondit: „Monsieur, on en trouve dans tous les états.“ „Les fous disent quelquefois la vérité,“ dit le philosophe.—Votre sœur a-t-elle mon ruban d'or?—Elle ne l'a pas.—Qu'a-t-elle?—Elle n'a rien.—Votre mère a-t-elle quelque chose?—Elle a une belle fourchette d'or. —Qui a ma grande bouteille?—Votre sœur l'a.—Voyez-vous quelquefois ma mère?—Je la vois souvent.—Quand avez-vous vu Mademoiselle votre sœur?—Je l'ai vue il

y a quinze jours.—Qui a mes belles noix?—Votre bonne sœur les a.—A-t-elle aussi mes fourchettes d'argent?—Elle ne les a pas.—Qui les a?—Votre mère les a.—Quelle fourchette avez-vous?—J'ai ma fourchette de fer.—Vos sœurs ont-elles eu mes fleurs?—Elles ne les ont pas eues, mais je crois que vos enfants les ont eues.—Pourquoi votre frère se plaint-il?—Il se plaint, parce qu'il a mal à la main droite.—Pourquoi vous plaignez-vous?—Je me plains, parce que j'ai mal à la main gauche.

171.

Votre sœur est-elle aussi âgée que ma mère?—Elle n'est pas si âgée, mais elle est plus grande.—Votre frère a-t-il fait des emplettes?—Il en a fait.—Qu'a-t-il acheté?—Il a acheté de belle toile et de bonnes plumes.—N'a-t-il pas acheté des bas de soie?—Il en a acheté.—Votre sœur écrit-elle?—Non, Madame, elle n'écrit pas.—Pourquoi n'écrit-elle pas?—Parce qu'elle a mal à la main.—Pourquoi la fille de votre voisin ne sort-elle pas?—Elle ne sort pas, parce qu'elle a mal aux pieds.—Pourquoi ma sœur ne parle-t-elle pas?—Parce qu'elle a mal à la bouche.—N'as-tu pas vu ma plume d'argent?—Je ne l'ai pas vue.—As-tu une chambre sur le devant?—J'en ai une sur le derrière, mais mon frère en a une sur le devant.—Est-ce une chambre du haut?—C'en est une.—La femme de notre cordonnier sort-elle déjà?—Non, Madame, elle ne sort pas encore, car elle est encore très-malade.—Quelle bouteille votre petite sœur a-t-elle cassée?—Elle a cassé celle que ma mère a achetée hier.—Avez-vous mangé de ma soupe ou de celle de ma mère?—Je n'ai mangé ni de la vôtre, ni de celle de votre mère, mais de celle de ma bonne sœur.—Avez-vous vu la femme qui a été chez moi ce matin?—Je ne l'ai pas vue.—Votre mère s'est-elle fait mal?—Elle ne s'est pas fait mal.

172.

Avez-vous mal au nez?—Je n'ai pas mal au nez, mais j'ai mal aux dents.—Vous êtes-vous coupé le doigt?—

Non, Madame, je me suis coupé la main.—Voulez-vous me donner une plume?—Je veux vous en donner une. —Voulez-vous avoir celle-ci ou celle-là?—Je ne veux avoir ni l'une, ni l'autre.—Laquelle voulez-vous?—Je veux celle que votre sœur a.—Voulez-vous la bonne soie noire de ma mère, ou celle de ma sœur?—Je ne veux ni celle de votre mère, ni celle de votre sœur, mais celle que vous avez.—Pouvez-vous écrire avec cette plume?—Je puis écrire avec.—Chaque femme se croit aimable, et chacune a de l'amour-propre.—De même que les hommes, mon ami; tel se croit savant, qui ne l'est pas, et bien des hommes surpassent les femmes en vanité.—Qu'avez-vous?—Je n'ai rien.—Pourquoi votre sœur se plaint-elle?—Parce qu'elle a mal à la joue.—Votre frère a-t-il mal à la main?—Non, mais il a mal au côté.—Ouvrez-vous la fenêtre?—Je l'ouvre, parce qu'il fait trop chaud.—Quelles fenêtres votre sœur a-t-elle ouvertes?—Elle a ouvert celles de la chambre du devant.—Avez-vous été au bal de mon ancienne connaissance?—J'y ai été.—Quelles demoiselles avez-vous conduites au bal?—J'y ai conduit les amies de ma sœur. —Ont-elles dansé?—Elles ont beaucoup dansé.—Se sont-elles amusées?—Elles se sont amusées.—Sont-elles restées long-temps au bal?—Elles y sont restées deux heures.—Cette demoiselle est-elle Turque?—Non, elle est Grecque.—Parle-t-elle français?—Elle le parle.—Ne parle-t-elle pas anglais?—Elle le parle aussi, mais elle parle mieux le français.—Votre sœur a-t-elle une compagne?—Elle en a une.—L'aime-t-elle?—Elle l'aime beaucoup, car elle est très-aimable.

173.

Où est votre cousin?—Il est dans la cuisine.—Votre cuisinière a-t-elle déjà fait la soupe?—Elle l'a faite, car la soupe est déjà sur la table.—Où est Madame votre mère? —Elle est à l'église.—Votre sœur est-elle allée à l'école?—Elle y est allée.—Madame votre mère va-t-elle souvent à l'église?—Elle y va tous les matins et tous les soirs.—A quelle heure du matin va-t-elle à l'église? —Elle y va aussitôt qu'elle se lève.—A quelle heure se lève-t-elle?—Elle se lève au lever du soleil.—Vas-tu

à l'école aujourd'hui?—J'y vais.—Qu'apprends-tu à l'école?—J'y apprends à lire, à écrire et à parler.—Où est votre tante?—Elle est allée au spectacle avec ma petite sœur.—Mesdemoiselles vos sœurs vont-elles ce soir à l'opéra?—Non, Madame, elles vont à l'école de danse. —Ne vont-elles pas à l'école de français?—Elles y vont le matin, mais elles n'y vont pas le soir.—Monsieur votre père est-il allé à la chasse?—Il n'a pas pu aller à la chasse, car il est enrhumé.—Aimez-vous à aller à la chasse?—J'aime mieux aller à la pêche que d'aller à la chasse.—Monsieur votre père est-il encore à la campagne?—Oui, Madame, il y est encore.—Qu'y fait il?—Il va à la chasse et à la pêche.—Avez-vous chassé à la campagne?—J'ai chassé toute la journée.—Combien de temps êtes-vous resté chez ma mère?—J'y suis resté toute la soirée.—Y a-t-il long-temps que vous n'avez été au château?—J'y ai été la semaine passée.—Y avez-vous trouvé beaucoup de monde? — Je n'y ai trouvé que trois personnes, le comte, la comtesse et leur fille.

174.

Ces filles sont-elles aussi sages que leurs frères?—Elles sont plus sages qu'eux.—Mesdemoiselles vos sœurs savent-elles parler allemand?—Elles ne le savent pas, mais elles l'apprennent.—Avez-vous apporté quelque chose à Madame votre mère?—Je lui ai apporté de bons fruits et une belle tourte.—Vos nièces que vous ont-elles apporté?—Elles nous ont apporté de bonnes cerises, de bonnes fraises et de bonnes pêches.—Aimez-vous les pêches?—Je les aime beaucoup.—Combien de pêches votre sœur vous a-t-elle données?—Elle m'en a donné plus de vingt.—Avez-vous mangé beaucoup de cerises cette année?—J'en ai mangé beaucoup.—En avez-vous donné à votre petite sœur?—Je lui en ai donné tant qu'elle ne peut pas les manger toutes.—Pourquoi n'en avez-vous pas donné à votre bonne voisine?—J'ai voulu lui en donner, mais elle n'a pas voulu en prendre, parce qu'elle n'aime pas les cerises.—Y a-t-il eu beaucoup de poires l'année passée? — Il y en a eu beaucoup.—Votre cousine a-t-elle des fraises?—Elle en a tant qu'elle ne peut pas les manger toutes.

175.

Pourquoi Mesdemoiselles vos sœurs ne vont-elles pas au spectacle?—Elles ne peuvent pas y aller, parce qu'elles sont enrhumées, et cela les rend très-malades.—Où se sont-elles enrhumées?—Elles se sont enrhumées en sortant de l'opéra hier soir.—Convient-il à votre sœur de manger des pêches?—Il ne lui convient pas d'en manger, car elle en a déjà beaucoup mangé, et si elle mange toutes, cela la rendra malade.—Avez-vous bien dormi la nuit passée?—Je n'ai pas bien dormi, car mes enfants ont fait trop de bruit dans ma chambre.—Où avez-vous été hier au soir?—J'ai été chez mon beau-frère.—Avez-vous vu Madame votre belle-sœur?—Je l'ai vue.—Comment se porte-t-elle?—Elle se porte mieux qu'à l'ordinaire.—Avez-vous joué?—Nous n'avons pas joué, mais nous avons lu quelques bons livres; car ma belle-sœur aime mieux lire que de jouer.—Avez-vous lu la gazette aujourd'hui?—Je l'ai lue.—Y a-t-il quelque chose de nouveau?—Je n'y ai rien lu de nouveau.—Où avez-vous été depuis que je ne vous ai vu?—J'ai été à Vienne, à Paris et à Berlin.—Avez-vous parlé à ma tante?—Je lui ai parlé.—Que dit-elle?—Elle dit qu'elle veut vous voir. —Où avez-vous mis ma plume?—Je l'ai mise sur le banc.—Comptez-vous voir votre nièce aujourd'hui?—Je compte la voir, car elle m'a promis de dîner avec nous. —J'admire cette famille, car le père en est le roi et la mère en est la reine. Les enfants et les domestiques sont les sujets de cet état. Les précepteurs des enfants sont les ministres qui partagent avec le roi et la reine le soin du gouvernement. La bonne éducation qu'on donne aux enfants est la couronne du monarque.

176.

Avez-vous déjà loué une chambre?—J'en ai déjà loué une.—Où l'avez-vous louée?—Je l'ai louée (dans la) rue Guillaume, numéro cent-cinquante-deux.—Chez qui l'avez-vous louée?—Chez l'homme dont le fils a acheté un cheval.—Pour qui votre père a-t-il loué une chambre?—Il en a loué une pour son fils qui vient d'arriver de France.—Pourquoi n'avez-vous pas tenu votre pro-

messe?—Je ne me ressouviens pas de ce que je vous ai promis.—Ne nous avez-vous pas promis de nous mener au concert jeudi dernier?—Je confesse que j'ai eu tort de vous le promettre; cependant le concert n'a pas eu lieu.—Votre frère convient-il de sa faute?—Il en convient.—Votre oncle que dit-il de ce billet?—Il dit qu'il est bien écrit; mais il convient qu'il a eu tort de l'envoyer au capitaine.—Convenez-vous de votre faute à présent?—Je conviens que c'est une faute.—Où avez-vous trouvé mon habit?—Je l'ai trouvé dans la chambre bleue.—Voulez-vous pendre mon chapeau à l'arbre?—Je veux l'y pendre.—Comment vous portez-vous aujourd'hui?—Je ne me porte pas très-bien.—Qu'avez-vous?—J'ai un violent mal de tête et un rhume de cerveau.—Où vous êtes-vous enrhumé?—Je me suis enrhumé hier soir en sortant du spectacle.

177.

Voulez-vous dîner avec nous aujourd'hui?—Avec beaucoup de plaisir.—Quels mets avez-vous? (Qu'avez-vous à dîner?)—Nous avons de bonne soupe, de la viande fraîche et de la viande salée, ainsi que du laitage.—Aimez-vous le laitage?—Je le préfère à tout autre aliment.—Êtes-vous prêt à dîner?—Je suis prêt.—Comptez-vous bientôt partir?—Je compte partir la semaine prochaine.—Voyagez-vous seul?—Non, Madame, je voyage avec mon oncle.—Allez-vous à pied ou en voiture?—Nous voyageons en voiture.—Avez-vous rencontré quelqu'un dans votre dernier voyage à Berlin?—Nous avons rencontré beaucoup de voyageurs.—A quoi comptez-vous passer le temps cet été?—Je compte faire un petit voyage.—Avez-vous beaucoup marché dans votre dernier voyage?—J'aime beaucoup à marcher, mais mon oncle aime à aller en voiture.—N'a-t-il pas voulu marcher?—Il a voulu marcher d'abord, mais il a voulu monter à voiture après avoir fait quelques pas, de sorte que je n'ai pas beaucoup marché.—Qu'avez-vous fait aujourd'hui à l'école?—Nous avons écouté notre professeur.—Qu'a-t-il dit?—Il a fait un grand discours sur la bonté de Dieu. Après avoir dit: „La répétition est la mère des études et une bonne mémoire est un grand bienfait de Dieu,“ il ajouta:

„Dieu est le créateur du ciel et de la terre; la crainte du Seigneur est le commencement de toute sagesse.“— Que faites-vous toute la journée dans ce jardin?—Je m'y promène.—Qu'est-ce qui vous y attire?—Le chant des oiseaux m'y attire.—Y a-t-il des rossignols?—Il y en a, et l'harmonie de leur chant m'enchante.—Ces rossignols ont-ils plus de pouvoir sur vous que les beautés de la peinture, ou que la voix de votre tendre mère, qui vous aime tant?—J'avoue que l'harmonie du chant de ces petits oiseaux a plus de pouvoir sur moi que les paroles les plus tendres de mes plus chers amis.

178

A quoi votre nièce s'amuse-t-elle dans sa solitude? —Elle lit beaucoup et elle écrit des lettres à sa mère. —A quoi votre oncle s'amuse-t-il dans sa solitude?— Il s'occupe de peinture et de chimie.—Ne fait-il plus d'affaires?—Il n'en fait plus, car il est trop âgé pour en faire.—Pourquoi se mêle-t-il de vos affaires?—Il ne se mêle pas ordinairement des affaires des autres, mais il se mêle des miennes, parce qu'il m'aime.—Votre maître vous a-t-il fait réciter votre leçon aujourd'hui?— Il me l'a fait réciter.—L'avez-vous sue?—Je l'ai sue très bien.—Avez-vous aussi fait des thèmes?—J'en ai fait; mais qu'est-ce que cela vous fait, je vous prie?—Je ne me mêle pas ordinairement des choses des autres qui ne me regardent pas, mais je vous aime tant que je m'intéresse beaucoup à ce que vous faites.—Quelqu'un se soucie-t-il de vous?—Personne ne se soucie de moi, car je n'en vaux pas la peine.—Qui est-ce qui corrige vos thèmes? —Mon maître les corrige.—Comment les corrige-t-il?— Il les corrige en les lisant, et en les lisant il me parle. —Combien de choses votre maître fait-il à la fois?—Il fait quatre choses en même temps.—Comment cela?—Il lit et corrige mes thèmes, il me parle et me questionne tout à la fois.—Mademoiselle votre sœur chante-t-elle en dansant?—Elle chante en travaillant, mais elle ne peut pas chanter en dansant.—Votre mère est-elle partie?— Elle n'est pas encore partie.—Quand partira-t-elle?— Elle partira demain soir.—A quelle heure?—A sept heures moins un quart.—Vos sœurs sont-elles arrivées?

—Elles ne sont pas encore arrivées, mais nous les attendons ce soir.—Passeront-elles la soirée avec nous? —Elles la passeront avec vous, car elles l'ont promis. —Où avez-vous passé la matinée? — Je l'ai passée à la campagne.—Allez-vous tous les matins à la campagne?—Je n'y vais pas tous les matins, mais deux fois par semaine.—Pourquoi votre nièce n'est-elle pas venue me voir?—Elle est très-malade, et elle a passé toute la journée dans sa chambre.

179.

Vos parents iront-ils demain à la campagne?—Ils n'iront pas, car il fait de la poussière.—Irons-nous nous promener aujourd'hui?—Nous n'irons pas nous promener, car il fait trop sale dehors.—Voyez-vous le château de mon parent derrière cette montagne-là?—Je le vois.—Y entrerons-nous?—Nous y entrerons, si cela vous plaît.—Voulez-vous entrer dans cette chambre?—Je n'y entrerai pas, car il y fait de la fumée.—Je vous souhaite le bonjour, Madame.—Ne voulez-vous pas entrer? Ne voulez-vous pas vous asseoir?—Je m'assiérai sur cette grande chaise.—Voulez-vous me dire ce qu'est devenu votre frère?—Je vais vous le dire.—Où est votre sœur?—Ne la voyez-vous pas? Elle est assise sur le banc.—Votre père est-il assis sur le banc?—Non, il est assis sur la chaise.—As-tu dépensé tout ton argent?—Je n'ai pas tout dépensé.—Combien t'en reste-t-il?—Il ne m'en reste pas beaucoup. Il ne me reste plus que cinq francs.—Combien d'argent reste-t-il à tes sœurs?—Il ne leur reste plus que trois écus.—Vous reste-t-il assez d'argent pour payer votre tailleur?—Il m'en reste assez pour le payer; mais si je le paie, il ne m'en restera guère.—Combien d'argent restera-t-il à vos frères?—Il leur restera cent écus.—Quand irez-vous en Italie?—J'irai aussitôt que j'aurai appris l'italien.—Quand vos frères iront-ils en France?—Ils iront aussitôt qu'ils sauront le français.—Quand l'apprendront-ils?—Ils l'apprendront aussitôt qu'ils auront trouvé un bon maître.—Combien nous restera-t-il d'argent, quand nous aurons payé nos chevaux?—Quand nous les aurons payés, il ne nous restera que cent écus.

180.

Gagnez-vous quelque chose à cette affaire?—Je n'y gagne pas beaucoup, mais mon frère y gagne beaucoup. Il remplit d'argent sa bourse.—Combien d'argent avez-vous gagné?—Je n'y ai guère gagné, mais mon père y a gagné beaucoup. Il a rempli sa poche d'argent.—Pourquoi cet homme ne travaille-t-il pas?—C'est un vaurien, car il ne fait que manger toute la journée. Il remplit toujours de viande son ventre, de sorte qu'il se rendra malade, s'il continue à manger tant.—De quoi avez-vous rempli cette bouteille?—Je l'ai remplie de vin.—Cet homme aura-t-il soin de mon cheval?—Il veut en avoir soin.—Qui aura soin de mon domestique? —L'aubergiste aura soin de lui.—Votre domestique aura-t-il soin de vos chevaux?—Il en aura soin.—A-t-il soin de vos habits?—Il en a soin, car il les brosse tous les matins.—Avez-vous jamais bu du vin français?—Je n'en ai jamais bu.—Y a-t-il long-temps que vous n'avez mangé du pain français?—Il y a près de trois ans que je n'en ai pas mangé.—Avez-vous fait mal à mon beau-frère?—Je ne lui ai pas fait mal, mais il m'a coupé au doigt.—Avec quoi vous a-t-il coupé au doigt?—Avec le couteau que vous lui avez prêté.

181.

Votre père est-il enfin arrivé?—Tout le monde dit qu'il est arrivé; mais je ne l'ai pas encore vu.—Le médecin a-t-il fait mal à votre fils?—Il lui a fait mal, car il lui a coupé au doigt.—A-t-on coupé la jambe à cet homme? —On la lui a coupée.—Êtes vous content de votre domestique?—J'en suis très-content, car il est propre à tout.—Que sait-il?—Il sait tout.—Sait-il monter à cheval?—Il le sait.—Votre frère est-il enfin revenu d'Angleterre?—Il en est revenu, et il vous a amené un beau cheval.—A-t-il dit à son palefrenier de me l'amener?—Il lui a dit de vous l'amener.—Que dites-vous de ce cheval?—Je dis qu'il est bel et bon, et je vous prie de le mener à l'écurie.—A quoi avez-vous passé le temps hier? —Je suis allé au concert et ensuite au spectacle.—Quand cet homme est-il descendu dans le puits?—Il y est descendu

ce matin.—Est-il déjà remonté?—Il y a une heure qu'il est remonté.—Où est votre frère?—Il est dans sa chambre.—Voulez-vous lui dire de descendre?—Je veux le lui dire, mais il n'est pas encore habillé.—Votre ami est-il toujours sur la montagne?—Il en est déjà descendu.—Avez-vous remonté ou descendu la rivière? —Nous l'avons descendue.—Mon cousin vous a-t-il parlé avant de partir?—Il m'a parlé avant de monter en voiture.—Avez-vous vu mon frère?—Je l'ai vu avant de monter sur le vaisseau.—Vaut-il mieux aller en voiture que de monter sur un vaisseau?—Ce n'est pas la peine de monter en voiture, ni de monter sur le vaisseau, quand on n'a pas envie de voyager.

182.

Étiez-vous aimé, quand vous étiez à Dresde?—Je n'étais pas haï.—Votre frère était-il estimé, lorsqu'il était à Londres?—Il était aimé et estimé.—Quand étiez-vous en Espagne?—J'y étais, lorsque vous y étiez.—Qui était aimé et qui était haï?—Ceux qui étaient sages, assidus et obéissants étaient aimés, et ceux qui étaient méchants, paresseux et désobéissants étaient punis, haïs et méprisés.—Étiez-vous à Berlin, lorsque le roi y était?—J'y étais, lorsqu'il y était.—Votre oncle était-il à Londres, lorsque j'y étais?—Il y était, lorsque vous y étiez.—Où étiez-vous, lorsque j'étais à Dresde?—J'étais à Paris.—Où était votre père, lorsque vous étiez à Vienne?—Il était en Angleterre.—Quand déjeûniez-vous, lorsque vous étiez en France?—Je déjeûnais, lorsque mon oncle déjeûnait.—Travailliez-vous, lorsqu'il travaillait?—J'étudiais, lorsqu'il travaillait.—Votre frère travaillait-il, lorsque vous travailliez?—Il jouait, lorsque je travaillais.—De quoi nos aïeux vivaient-ils?—Ils ne vivaient que de poisson et de gibier, car ils allaient tous les jours à la chasse et à la pêche.—Quelles gens étaient les Romains?—C'étaient de très-bonnes gens, car ils cultivaient les arts et les sciences et récompensaient le mérite.—Alliez-vous souvent voir vos amis, lorsque vous étiez à Berlin?—J'allais souvent les voir.—Alliez-vous quelquefois aux Champs-Élysées, lorsque vous étiez à Paris?—J'y allais souvent.

183.

Que faisiez-vous, lorsque vous demeuriez dans ce pays? —Quand nous y demeurions, nous allions souvent à la pêche.—N'alliez-vous pas vous promener?—J'allais me promener quelquefois.—Vous levez-vous de bonne heure? —Pas si tôt que vous; mais quand je demeurais chez mon oncle, je me levais de meilleure heure que je ne le fais maintenant.—Gardiez-vous le lit quelquefois, lorsque vous demeuriez chez votre oncle?—Quand j'étais malade, je gardais le lit toute la journée.—Y a-t-il beaucoup de fruit cette année?—Je ne le sais pas; mais l'été passé, lorsque j'étais à la campagne, il y avait beaucoup de fruit.—A quoi gagnez-vous votre vie?—Je gagne ma vie à travailler.—Votre ami gagne-t-il sa vie à écrire? —Il la gagne à parler et à écrire.—Ces messieurs gagnent-ils leur vie à travailler?—Ils la gagnent à ne rien faire, car ils sont trop paresseux pour travailler.—A quoi votre ami a-t-il gagné cet argent?—Il l'a gagné à travailler.—A quoi gagniez-vous votre vie, lorsque vous étiez en Angleterre?—Je gagnais ma vie à écrire.—Votre ami gagnait-il sa vie à écrire?—Il la gagnait à travailler.—Avez-vous jamais vu une telle personne?—Je n'en ai jamais vu une pareille.—Avez-vous déjà vu notre église?—Je ne l'ai pas encore vue.—Où est-elle?—Elle est hors de la ville. Si vous voulez la voir, j'irai avec vous pour vous la montrer.—De quoi vivent les gens qui habitent le bord de la mer?—Ils ne vivent que de la pêche.—Pourquoi ne voulez-vous plus aller à la chasse?—J'ai chassé hier toute la journée et je n'ai tué qu'un laid oiseau, de sorte que je n'irai plus à la chasse.—Pourquoi ne mangez-vous pas?—Parce que je n'ai pas bon appétit.—Pourquoi votre frère mange-t-il tant?—Parce qu'il a bon appétit.

184.

Qui cherchez-vous? (qui est-ce que vous cherchez?)—Je cherche mon petit frère.—Si vous voulez le trouver, il faut aller dans le jardin, car il y est.—Le jardin est

grand, et je ne pourrai pas le trouver, si vous ne me dites pas dans quelle partie du jardin il est.—Il est assis sous le grand arbre, sous lequel nous étions assis hier.—A présent je le trouverai.—Pourquoi ne m'avez-vous pas apporté mes habits?—Ils n'étaient pas faits, de sorte que je ne pouvais pas vous les apporter; mais je vous les apporte à présent.—Vous avez appris votre leçon; pourquoi votre sœur n'a-t-elle pas appris la sienne? —Elle est allée se promener avec ma mère, de sorte qu'elle n'a pas pu l'apprendre; mais elle l'apprendra demain.—Quand corrigerez-vous mon thème?—Je le corrigerai, quand vous m'apporterez ceux de votre sœur.—Pensez-vous y avoir fait des fautes?—Je ne le sais pas. —Si vous avez fait des fautes, vous n'avez pas bien étudié vos leçons; car il faut bien apprendre les leçons pour ne pas faire de fautes dans les exercices.—C'est égal; si vous ne me les corrigez pas aujourd'hui, je ne les apprendrai que demain.—Il ne faut pas faire de fautes dans vos thèmes, car vous avez tout ce qu'il vous faut pour n'en pas faire.

185.

Oubliiez-vous quelque chose, lorsque vous alliez à l'école?—Nous oubliions souvent nos livres.—Où les oubliiez-vous?—Nous les oubliions à l'école.—Oubliions-nous quelque chose?—Vous n'oubliiez rien.—Votre mère priait-elle pour quelqu'un, lorsqu'elle allait à l'église? — Elle priait pour ses enfants. — Lorsque vous receviez votre argent, qu'en faisiez-vous?—Nous l'employions à acheter de bons livres.—Employiez-vous aussi le vôtre à acheter des livres?—Non; nous l'employions à secourir les pauvres.—Ne payiez-vous pas votre tailleur?—Nous le payions.—Payiez-vous toujours comptant, lorsque vous achetiez chez le marchand?—Nous payions toujours comptant, car nous n'achetons jamais à crédit.—Votre sœur est-elle parvenue à raccommoder vos bas?—Elle y est parvenue.—Votre mère est-elle revenue de l'église?—Elle n'en est pas encore revenue.—Où votre tante est-elle allée?—Elle est allée à l'église.—Où nos cousines sont-elles allées?—Elles sont

allées au concert.—N'en sont-elles pas encore revenues? —Elles n'en sont pas encore revenues.

186.

Qui est là?—C'est moi.—Qui sont ces hommes?—Ce sont des étrangers qui veulent vous parler.—De quel pays sont-ils?—Ce sont des Américains.—Où est mon livre?—Le voilà.—Et ma plume?—La voici.—Où est votre sœur? — La voilà. — Où sont nos cousines? — Les voilà.—Où êtes-vous, Jean?—Me voici.—Pourquoi vos enfants demeurent-ils en France?—Ils veulent apprendre le français; voilà pourquoi ils demeurent en France.—Pourquoi êtes-vous assis près du feu?—J'ai froid aux mains et aux pieds; voilà pourquoi je suis assis près du feu.—Votre sœur a-t-elle froid aux mains? —Non; mais elle a froid aux pieds.—Madame votre tante qu'a-t-elle?—La jambe lui fait mal.—Cette femme qu'a-t-elle?—La langue lui fait beaucoup de mal.—Pourquoi ne mangez-vous pas?—Je ne mangerai pas avant d'avoir bon appétit.—Votre sœur a-t-elle bon appétit?—Elle a bon appétit, voilà pourquoi elle mange tant.—Si vous avez lu les livres que je vous ai prêtés, pourquoi ne me les rendez-vous pas?—Je compte les lire encore une fois, voilà pourquoi je ne vous les ai pas encore rendus; mais je vous les rendrai aussitôt que je les aurai lus pour la seconde fois.—Pourquoi n'avez-vous pas apporté mes souliers?—Ils n'étaient pas faits, c'est pourquoi je ne les ai pas apportés; mais je vous les apporte à présent : les voici.—Pourquoi votre fille n'a-t-elle pas appris ses thèmes?—Elle a été faire un tour de promenade avec sa compagne; voilà pourquoi elle ne les a pas appris; mais elle promet de les apprendre demain, si vous ne la grondez pas.

187.

Auriez-vous de l'argent, si votre père était ici?—J'en aurais, s'il était ici.—Auriez-vous été content, si j'avais eu des livres?—J'aurais été très-content, si vous en aviez eu.—Auriez-vous loué mon petit frère, s'il avait

été sage?—S'il avait été sage, je l'aurais certainement non seulement loué, mais aussi aimé, honoré et récompensé.—Serions-nous loués, si nous faisions nos thèmes? —Si vous les faisiez sans faute, vous seriez loués et récompensés.—Est-ce que mon frère n'aurait pas été puni, s'il avait fait ses thèmes?—Il n'aurait pas été puni, s'il les avait faits.—Ma sœur aurait-elle été louée, si elle n'avait pas été habile?—Elle n'aurait certainement pas été louée, si elle n'avait pas été très-habile, et si elle n'avait pas travaillé depuis le matin jusqu'au soir. —Me donneriez-vous quelque chose, si j'étais bien sage? —Si vous étiez très-sage, et si vous travailliez bien, je vous donnerais un beau livre.—Auriez-vous écrit à votre sœur, si j'étais allé à Paris?—Je lui aurais écrit et je lui aurais envoyé quelque chose de beau, si vous y étiez allé.—Parleriez-vous, si je vous écoutais?—Je parlerais, si vous m'écoutiez et si vous me répondiez.—Auriez-vous parlé à ma mère, si vous l'aviez vue?—Si je l'avais vue, je lui aurais parlé et je l'aurais priée de vous envoyer une belle montre en or.

188.

Un des valets de chambre de Louis XIV, demandait à ce prince, lorsqu'il se mettait au lit, de faire recommander à Monsieur le premier président un procès qu'il avait contre son beau-père, et disait, en le pressant: „Hélas, Sire, vous n'avez qu'un mot à dire.“ „Eh!“ dit Louis XIV., „ce n'est pas de quoi je suis en peine; mais dis-moi, si tu étais à la place de ton beau-père, serais-tu bien aise, si je disais ce mot?“

Si les hommes venaient, il faudrait leur donner quelque chose à boire.—S'il pouvait faire ceci, il voudrait faire cela.—Je me suis toujours flattée, mon cher frère, que vous m'aimiez autant que je vous aime; mais je vois à présent que je me suis trompée. Je voudrais savoir, pourquoi vous avez été vous promener sans moi?—J'ai appris, ma chère sœur, que vous étiez fâchée contre moi, parce que j'ai été me promener sans vous. Je vous assure que, si j'avais su que vous n'étiez pas malade, je serais venu vous chercher; mais je me suis in-

formé de votre santé chez votre médecin, et il m'a dit que vous gardiez le lit depuis huit jours.

189.

Un officier français étant arrivé à la cour de Vienne, l'impératrice Thérèse lui demanda, s'il croyait que la princesse de N., qu'il avait vue la veille, était réellement la plus belle femme du monde, comme on le disait. „Madame," répliqua l'officier, „je le croyais hier."—Comment trouvez-vous cette viande?—Je la trouve fort bonne.—Oserais-je vous demander un morceau de ce poisson?—Si vous voulez avoir la bonté de me passer votre assiette, je vous en donnerai.—Voudriez-vous avoir la bonté de me verser à boire?—Avec beaucoup de plaisir.—Cicéron voyant son beau-fils, qui était très-petit, venir avec une longue épée au côté, dit : „Qui est-ce qui a attaché mon beau-fils à cette épée?"

190.

Qu'est devenu votre oncle?—Je vous dirai ce qu'il est devenu. Voici la chaise sur laquelle il était assis souvent.—Est-il mort?—Il est mort.—Quand est-il mort? —Il est mort il y a deux ans.—J'en suis très-affligé.—Pourquoi ne vous asseyez-vous pas?—Si vous voulez rester auprès de moi, je m'assiérai; mais si vous vous en allez, je m'en irai avec vous.—Qu'est devenu votre tante?—Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.—Voulez-vous me dire ce qu'est devenue votre sœur?—Je veux vous dire ce qu'elle est devenue.—Est-elle morte?—Elle n'est pas morte.—Qu'est-elle devenue?—Elle est allée à Vienne.—Que sont devenues vos sœurs?—Je ne peux pas vous dire ce qu'elles sont devenues, car il y a déjà deux ans que je ne les ai vues.—Vos parents vivent-ils encore? —Ils sont morts.—Combien de temps y a-t-il que votre cousine est morte?—Il y a six mois qu'elle est morte. —Le vin se vendait-il bien l'année dernière?—Il ne se vendait pas trop bien, mais il se vendra mieux l'année prochaine; car il y en aura beaucoup et il ne sera pas cher.—Pourquoi ouvrez-vous la porte?—Ne voyez-vous pas comme il fait de la fumée ici?—Je le vois, mais il

faut ouvrir la fenêtre au lieu d'ouvrir la porte.—La fenêtre ne s'ouvre pas facilement : voilà pourquoi j'ouvre la porte.—Quand la fermerez-vous?—Je la fermerai aussitôt qu'il n'y aura plus de fumée.—Alliez-vous souvent à la pêche, lorsque vous étiez dans ce pays?—Nous allions souvent à la pêche et à la chasse.—Si vous voulez venir avec nous à la campagne, vous verrez le château de mon père.—Vous êtes très-bon, Monsieur, mais j'ai déjà vu ce château.

191.

Quand avez-vous vu le château de mon père?—Je l'ai vu en voyageant l'année dernière. C'est un très-beau château et il se voit de loin.—Comment cela se dit-il?—Cela ne se dit pas. Cela ne se conçoit pas.—Ne peut-on pas tout exprimer dans votre langue?—On peut tout exprimer, mais non comme dans la vôtre.—Vous lèverez-vous de bonne heure demain?—C'est selon ; si je me couche de bonne heure, je me lèverai de bonne heure; mais si je me couche tard, je me lèverai tard.—Aimerez-vous mes enfants?—S'ils sont sages, je les aimerai.—Dînerez-vous avec nous demain?—Si vous faites préparer les mets que j'aime, je dînerai avec vous.—Avez-vous déjà lu la lettre que vous avez reçue ce matin?—Je ne l'ai pas encore ouverte.—Quand la lirez-vous?—Je la lirai aussitôt que j'aurai le temps.—A quoi cela est-il bon?—Cela n'est bon à rien.—Pourquoi l'avez-vous ramassé?—Je l'ai ramassé pour vous le montrer.—Pouvez-vous me dire ce que c'est?—Je ne peux pas vous le dire, car je ne le sais pas; mais je demanderai à mon frère, il vous le dira.—Où l'avez-vous trouvé?—Je l'ai trouvé au bord de la rivière près du bois.—L'avez-vous aperçu de loin?—Je n'avais pas besoin de l'apercevoir de loin, car je passais à côté de la rivière.—Avez-vous jamais vu une telle chose?—Jamais.—Est-il utile de parler beaucoup?—C'est selon : quand on veut apprendre une langue étrangère, il est utile de parler beaucoup.—Est-il aussi utile d'écrire que de parler?—Il est plus utile de parler que d'écrire; mais pour apprendre une langue étrangère, il faut faire l'un et l'autre.—Est-il utile d'écrire tout ce qu'on dit?—Cela est inutile.

192.

Où avez-vous pris ce livre?—Je l'ai pris dans la chambre de votre amie—Est-il bien de prendre les livres des autres?—Ce n'est pas bien, je le sais; mais j'en avais besoin, et j'espère que votre amie n'en sera pas fâchée, car je le lui rendrai aussitôt que je l'aurai lu.—Comment vous appelez-vous?—Je m'appelle Guillaume.—Comment s'appelle votre sœur?—Elle s'appelle Léonore.—Pourquoi Charles se plaint-il de sa sœur?—Parce qu'elle a pris ses plumes.—De qui ces enfants se plaignent-ils?—François se plaint de Léonore, et Léonore de François.—Qui a raison?—Ils ont tort tous deux; car Léonore voulait prendre les livres de François, et François ceux de Léonore.—A qui avez-vous prêté les œuvres de Racine?—J'ai prêté le premier volume à Guillaume et le second à Louise.—Comment cela se dit-il en français?—Cela se dit ainsi.—Comment cela se dit-il en allemand?—Cela ne se dit pas en allemand.—Le tailleur vous a-t-il apporté votre habit neuf?—Il me l'a apporté, mais il ne me va pas bien.—Vous en fera-t-il un autre?—Il m'en fera un autre; car plutôt que de le porter, je le donnerai.—Vous servirez-vous de ce cheval?—Je ne m'en servirai pas.—Pourquoi ne vous en servirez-vous pas?—Parce qu'il ne me convient pas.——Le paierez-vous?—Je le paierai plutôt que de m'en servir.—A qui appartiennent ces beaux livres?—Ils appartiennent à Guillaume.—Qui les lui a donnés?—Son père.—Les lira-t-il?—Il les déchirera plutôt que de les lire.—Qui vous a dit cela?—Il me l'a dit lui-même.

193.

De quel pays cette dame est-elle?—Elle est de France.—Êtes-vous de France?—Non, je suis d'Allemagne.—Pourquoi ne donnez-vous pas vos habits à raccommoder?—Ce n'est pas la peine, car il me faut des habits neufs.—L'habit que vous portez n'est-il pas bon?—C'est un habit à demi usé, et il ne vaut rien.—Seriez-vous fâché, si votre mère arrivait? — Je n'en serais pas fâché.—Votre sœur serait-elle fâchée, si elle était riche?—Elle n'en serait pas fâchée.—Êtes-

vous fâché contre quelqu'un?—Je suis fâché contre Louise qui est allée à l'opéra sans m'en dire un mot.—Où étiez-vous, quand elle est sortie?—J'étais dans ma chambre.—Je vous assure qu'elle en est très-fâchée; car si elle avait su que vous étiez dans votre chambre, elle vous aurait appelé pour vous emmener avec elle à l'opéra.—Charles-Quint, qui parlait couramment plusieurs langues européennes, avait coutume de dire qu'il fallait parler espagnol avec les dieux, italien avec son amie, français avec son ami, allemand avec les soldats, anglais avec les oies, hongrois avec les chevaux, et bohémien avec le diable.

194.

De quelle maladie votre sœur est-elle morte?—Elle est morte de la fièvre.—Comment se porte Monsieur votre frère?—Mon frère ne vit plus. Il est mort il y a trois mois.—J'en suis étonné, car il se portait fort bien l'été dernier, lorsque j'étais à la campagne. De quoi est-il mort?—Il est mort d'apoplexie.—Comment se porte la mère de votre ami?—Elle ne se porte pas bien; la fièvre l'a prise avant-hier et ce matin elle l'a reprise.—A-t-elle une fièvre intermittente?—Je ne sais, mais elle a souvent des accès de fièvre.—Qu'est devenue la femme que j'ai vue chez votre mère?—Elle est morte ce matin d'apoplexie.—Vos écoliers apprennent-ils leurs thèmes par cœur?—Ils les déchireront plutôt que de les apprendre par cœur.—Que me demande cet homme?—Il vous demande l'argent que vous lui devez.—S'il veut se rendre demain matin chez moi, je lui paierai ce que je lui dois.—Il perdra son argent plutôt que de s'y rendre.—Pourquoi la mère de notre vieux domestique verse-t-elle des larmes? Que lui est-il arrivé?—Elle verse des larmes, parce que le vieil ecclésiastique, son ami, qui lui faisait tant de bien, est mort il y a quelques jours.—De quelle maladie est-il mort?—Il a été frappé d'apoplexie.—Avez-vous aidé votre père à écrire ses lettres?—Je l'ai aidé.—M'aiderez-vous à travailler, quand nous irons à la ville?—Je vous aiderai à travailler, si vous m'aidez à gagner ma vie.

195.

Vous êtes-vous informé du marchand qui vend à si bon marché?—Je m'en suis informé, mais personne n'a pu me dire ce qu'il est devenu.—Où demeurait-il, lorsque vous étiez ici il y a trois ans?—Il demeurait alors rue Charles, numéro cinquante-sept.—Comment trouvez-vous ce vin?—Je le trouve fort bon, mais il est un peu sur.—Comment votre sœur trouve-t-elle les pommes? —Elle les trouve très-bonnes, mais elle dit qu'elles sont un peu trop douces. — Voulez-vous avoir la bonté de me passer ce plat?—Avec beaucoup de plaisir. —Faut-il vous passer les poissons?—Je vous prie de me les passer.—Faut-il passer le pain à votre sœur? —Vous l'obligerez, si vous le lui passez. — Comment Madame votre mère trouve-t-elle nos mets?—Elle les trouve très-bons, mais elle dit qu'elle a assez mangé.— Que me demandes-tu?—Je vous prie de me donner un petit morceau de ce mouton.—Voulez-vous me passer la bouteille, s'il vous plaît?—N'avez-vous pas assez bu? —Pas encore, car j'ai encore soif.—Faut-il vous verser du vin?—Non; j'aime mieux le cidre.—Pourquoi ne mangez-vous pas?—Je ne sais que manger.—Qui frappe à la porte?—C'est un étranger.—Pourquoi crie-t-il?—Il crie, parce qu'il lui est arrivé un grand malheur.—Que vous est-il arrivé?—Il ne m'est rien arrivé.—Où irez-vous ce soir?—Je ne sais où aller.—Où vos frères iront-ils?—Je ne sais pas où ils iront; quant à moi, j'irai au théâtre.—Pourquoi allez-vous à la ville?—J'y vais pour y acheter des livres. Voulez-vous y aller avec moi?—Je veux y aller avec vous, mais je ne sais qu'y faire.

196.

Faut-il vendre à crédit à cet homme?—Vous pouvez lui vendre, mais non pas à crédit; il ne faut pas vous fier à lui, car il ne vous paiera pas.—A-t-il déjà trompé quelqu'un?—Il a déjà trompé plusieurs marchands qui s'étaient fiés à lui.—Faut-il me fier à ces dames?—Vous pouvez vous fier à elles; mais quant à moi, je ne m'y fierai pas, car j'ai été souvent trompé par les femmes,

et voilà pourquoi je dis: Il ne faut pas se fier à tout le monde.—Ces marchands se fient-ils à vous?—Ils se fient à moi et je me fie à eux.—De qui ces messieurs se rient-ils?—Ils se moquent de nous, parce que nous parlons si mal.—Faut-il se moquer des personnes qui parlent mal?—Il ne faut pas s'en moquer; il faut, au contraire, les écouter, et si elles font des fautes, il faut les leur corriger.—De quoi riez-vous?—Je ris de votre chapeau; depuis quand le portez-vous si grand?—Depuis que je suis revenu d'Allemagne.—Avez-vous les moyens d'acheter un cheval et une voiture?—J'en ai les moyens. —Votre frère a-t-il les moyens d'acheter cette grande maison?—Il n'en a pas les moyens.—Votre cousin achètera-t-il ce cheval?—Il l'achètera, s'il lui convient.—Avez-vous reçu ma lettre?—Je l'ai reçue avec beaucoup de plaisir; je l'ai montrée à mon maître de français, qui s'est étonné de ce qu'il n'y avait pas une seule faute.—Avez-vous déjà reçu les œuvres de Corneille et de Boileau?—J'ai reçu celles de Boileau; quant à celles de Corneille, j'espère les recevoir la semaine prochaine.

197.

Est-ce toi, Charles, qui as sali mon livre?—Ce n'est pas moi, c'est votre petite sœur qui l'a sali.—Qui a cassé mon bel encrier?—C'est moi qui l'ai cassé.—Est-ce vous qui avez parlé de moi?—C'est nous qui avons parlé de vous, mais nous n'avons dit de vous que du bien.—Qui frappe à la porte?—C'est moi; voulez-vous ouvrir?—Que désirez-vous?—Je viens vous demander l'argent que vous me devez, et les livres que je vous ai prêtés.—Si vous voulez avoir la bonté de venir demain, je vous rendrai l'un et l'autre.—Est-ce votre sœur qui joue du clavecin?—Ce n'est pas elle.—Qui est-ce?—C'est ma cousine.—Sont-ce vos sœurs qui viennent?—Ce sont elles. —Sont-ce vos voisines qui se sont moquées de vous?—Ce ne sont pas nos voisines.—Qui est-ce?—Ce sont les filles de la comtesse dont le frère a acheté votre maison.—Sont-ce les dames dont vous m'avez parlé?—Ce sont elles.—Apprendrez-vous l'allemand?—Mon frère et moi nous l'apprendrons.—Irons-nous demain à la cam-

pagne?—J'irai à la campagne et vous resterez à la ville. —Mes sœurs et moi irons-nous à l'opéra?—Vous et moi nous resterons à la maison, mais votre frère ira à l'opéra. —Que disiez-vous, quand votre instituteur vous grondait? —Je ne disais rien, parce que je n'avais rien à dire; car je n'avais pas fait mon devoir, et il avait raison de me gronder.—Que faisiez-vous pendant qu'il était dehors? —Je jouais du violon, au lieu de faire ce qu'il m'avait donné à faire.—Que vous a dit mon frère?—Il m'a dit qu'il serait l'homme le plus heureux du monde, s'il savait la langue française, la plus utile de toutes les langues.

198.

Pourquoi fréquentez-vous ces gens?—Je les fréquente, parce qu'ils me sont utiles.—Si vous continuez à les fréquenter, vous vous attirerez de mauvaises affaires; car ils ont beaucoup d'ennemis.—Comment votre frère se conduit-il?—Il ne se conduit pas très-bien, car il s'attire toujours de mauvaises affaires.—Ne vous faites-vous pas quelquefois de mauvaises affaires?—Il est vrai que je m'en fais quelquefois, mais je m'en tire toujours.—Voyez-vous ces gens qui font mine de s'approcher de nous?—Je les vois, mais je ne les crains pas; car ils ne font de mal à personne.—Il faut nous éloigner, car je n'aime pas à me mêler parmi des gens que je ne connais pas.—Je vous prie de n'en avoir pas peur, car j'aperçois mon oncle parmi eux.—Connaissez-vous un bon endroit pour nager?—J'en connais un.—Où est-il?—Au-delà de la rivière, derrière la forêt, près du grand chemin.—Quand irons-nous nager?—Ce soir, si vous voulez.—Voulez-vous m'attendre devant la porte de la ville? —Je vous y attendrai; mais je vous prie de ne pas l'oublier.—Vous savez que je n'oublie jamais mes promesses. —Où avez-vous fait connaissance avec cette dame?—J'ai fait connaissance avec elle chez un de mes parents. —Pourquoi votre cousin me demande-t-il de l'argent et des livres?—Parce que c'est un fou; car à moi, qui suis son plus proche parent et son meilleur ami, il ne demande rien.—Pourquoi n'êtes-vous pas venu dîner?—J'ai été empêché, mais vous avez pu dîner sans moi.—

Croyez-vous que nous ne dînerons pas, si vous ne pouvez pas venir?—Jusqu'à quand m'avez-vous attendu?—Nous vous avons attendu jusqu'à sept heures et un quart, et comme vous ne veniez pas, nous avons dîné sans vous. —Avez-vous bu à ma santé?—Nous avons bu à la vôtre et à celle de vos parents.

199.

Votre oncle quelle mine a-t-il?—Il a l'air très-enjoué, car il est très-content de ses enfants.—Ses amis ont-ils la mine aussi gaie que lui?—Ils ont, au contraire, l'air triste, parce qu'ils sont mécontents. Mon oncle n'a pas d'argent et il est toujours content, et ses amis, qui en ont beaucoup, ne le sont presque jamais.—Aimez-vous votre sœur?—Je l'aime beaucoup, et comme elle est très-complaisante à mon égard, je le suis envers elle; mais pourquoi aimez-vous la vôtre?—Nous nous aimons l'un l'autre, parce que nous sommes toujours contents l'un de l'autre. —Un certain homme aimait beaucoup le vin, mais il lui trouvait deux mauvaises qualités. „Si j'y mets de l'eau," disait-il, „je le gâte; et si je n'y en mets pas, il me gâte."—Votre cousin vous ressemble-t-il?—Il me ressemble.—Vos sœurs se ressemblent-elles?—Elles ne se ressemblent pas; car l'aînée est paresseuse et méchante, et la cadette assidue et complaisante envers tout le monde. —Comment se porte Madame votre tante?—Elle se porte très-bien.—Madame votre mère jouit-elle d'une bonne santé?—Elle s'imagine jouir d'une bonne santé, mais je crois qu'elle se trompe; car il y a six mois qu'elle a une mauvaise toux dont elle ne peut se défaire.—Cet homme est-il fâché contre vous?—Je pense qu'il est fâché contrer moi, parce que je ne vais pas le voir; mais je n'aime pas à aller chez lui, car lorsque j'y vais, au lieu de me recevoir avec plaisir, il a l'air mécontant.—Il ne faut pas croire cela; il n'est pas fâché contre vous, car il n'est pas si méchant qu'il en a l'air. C'est le meilleur homme du monde; mais il faut le connaître pour pouvoir l'apprécier.—Il y a une grande différence entre vous et lui; vous faites bonne mine à ceux qui viennent vous voir, et il leur fait mauvaise mine.

200.

Est-ce bien de se moquer ainsi de tout le monde?—Si je me moque de votre habit, je ne me moque pas de tout le monde.—Votre fils ressemble-t-il à quelqu'un?—Il ne ressemble à personne.—Pourquoi ne buvez-vous pas?—Je ne sais que boire, car j'aime le bon vin, et le vôtre ressemble à du vinaigre.—Si vous en voulez d'autre, je descendrai à la cave pour vous en chercher. —Vous êtes trop poli, Monsieur, je ne boirai plus aujourd'hui.—Y a-t-il long-temps que vous connaissez mon père?—Il y a long-temps que je le connais, car j'ai fait connaissance avec lui, quand j'étais encore à l'école. Nous travaillions souvent l'un pour l'autre, et nous nous aimions comme frères.—Je le crois, car vous vous ressemblez.—Quand je n'avais pas fait mes thèmes, il les faisait pour moi, et quand il n'avait pas fait les siens, je les faisais pour lui.—Pourquoi votre père envoie-t-il chercher le médecin?—Il est malade, et comme le médecin ne vient pas, il l'envoie chercher.—Ah! c'est fait de moi!—Mais, mon Dieu! pourquoi criez-vous comme cela?—On m'a volé mes bagues d'or, mes meilleurs habits et tout mon argent; voilà pourquoi je crie comme cela.—Ne faites pas tant de bruit, car c'est nous qui avons pris tout cela pour vous apprendre à avoir plus de soin de vos affaires et à fermer la porte de votre chambre, quand vous sortez.—Pourquoi avez-vous l'air si triste?—J'ai éprouvé de grands malheurs; après avoir perdu tout mon argent, j'ai été battu par des hommes de mauvaise mine, et pour surcroît de malheur, j'apprends que mon bon oncle que j'aime tant, a été frappé d'apoplexie.—Il ne faut pas tant vous affliger, car vous savez qu'il faut céder à la nécessité.

201.

Ne pouvez-vous pas vous débarrasser de cet homme?—Je ne peux pas m'en débarrasser, car il veut à toute force me suivre.—N'a-t-il pas perdu la tête?—Cela se peut.—Que vous demande-t-il?—Il veut me vendre un cheval dont je ne sais que faire.—A qui sont ces maisons?—Ce sont les miennes (Elles sont à moi.)—Ces plumes vous appartiennent-elles?—Non, elles appartiennent à ma sœur.

—Sont-ce là les plumes avec lesquelles elle écrit si bien?—Ce sont les mêmes.—A qui est ce fusil?—Il est à mon père.—Ces livres sont-ils à votre sœur?—Ils sont à elle.—A qui est cette voiture?—Elle est à moi.—Quel est l'homme dont vous vous plaignez?—C'est lui qui porte un habit rouge.—„Quelle différence y a-t-il entre une montre et moi?"—demanda une dame à un jeune officier.—„Madame," lui répondit celui-ci, „une montre indique les heures, et auprès de vous on les oublie."—Un paysan russe, qui n'avait jamais vu d'ânes, en voyant plusieurs en France, dit: „Mon Dieu, qu'il y a de grands lièvres dans ce pays!"—Que d'obligations je vous ai, mon cher ami! vous m'avez sauvé la vie! Sans vous c'était fait de moi.—Ces misérables vous ont-ils fait du mal?—Ils m'ont battu et volé, et quand vous êtes accouru à mon secours, ils allaient me déshabiller et me tuer.—Je suis heureux de vous avoir délivré des mains de ces brigands.—Que vous êtes bon!

202.

Irez-vous chez M. Tortenson ce soir?—J'irai peut-être.—Et vos sœurs iront-elles?—Elles iront aussi peut-être.—Vous êtes-vous amusé hier au concert?—Je ne m'y suis pas amusé, car il y avait tant de monde qu'on pouvait à peine y entrer.—Je vous apporte un joli présent dont vous serez très-content.—Qu'est-ce?—C'est une cravate de soie.—Où est-elle?—Je l'ai dans ma poche.—Vous plaît-elle?—Elle me plaît beaucoup, et je vous en remercie de tout mon cœur. J'espère que vous accepterez enfin quelque chose de moi.—Que comptez-vous me donner?—Je ne veux pas vous le dire; car si je vous le dis, vous n'aurez pas de plaisir, lorsque je vous le donnerai.—Avez-vous vu quelqu'un au marché?—J'y ai vu beaucoup de monde.—Comment était-on habillé?—Quelques-uns étaient habillés de bleu, d'autres de vert, d'autres de jaune et plusieurs de rouge.—Qui sont ces hommes?—Celui qui est habillé de gris est mon voisin, et l'homme à l'habit noir est le médecin dont le fils a donné un coup de bâton à mon voisin.—Qui est l'homme à l'habit vert?—C'est un de mes parents.—Y

a-t-il beaucoup de philosophes dans votre pays?—Il y en a autant que dans le vôtre.—Comment ce chapeau me va-t-il?—Il vous va très-bien.—Comment cet habit va-t-il à votre frère?—Il lui va à merveille.—Votre frère est-il aussi grand que vous?—Il est plus grand que moi, mais je suis plus âgé que lui.—De quelle taille est cet homme?—Il a cinq pieds quatre pouces.—De quel hauteur est la maison de notre aubergiste?—Elle a soixante pieds de hauteur.—Votre puits est-il profond?—Oui, Monsieur, il a cinquante pieds de profondeur.—„Il y a beaucoup de savants à Rome, n'est-ce pas?“ demanda Milton à un Romain.—„Pas autant que quand vous y étiez,“ répondit celui-ci.

203.

Est-il vrai que votre oncle est arrivé?—Je vous assure qu'il est arrivé.—Est-il vrai que le roi vous a assuré de son assistance?—Je vous assure que cela est vrai.—Est-il vrai que les six milles hommes que nous attendions sont arrivés?—Je l'ai entendu dire.—Voulez-vous dîner avec nous?—Je ne puis dîner avec vous, car je viens de manger.—Votre frère veut-il boire un verre de vin?—Il ne peut boire, je vous assure qu'il vient de boire.—Pourquoi ces hommes se querellent-ils?—Ils se querellent, parce qu'ils ne savent que faire.—Est-on parvenu à éteindre le feu?—On y est enfin parvenu; mais on dit que plusieurs maisons ont été brûlées.—N'a-t-on pu rien sauver?—On n'a pu rien sauver; car au lieu d'éteindre le feu, les misérables qui étaient accourus, se sont mis à piller.—Qu'est-il arrivé?—Il est arrivé un grand malheur.—Pourquoi mes amis sont-ils partis sans moi?—Ils vous ont attendu jusqu'à midi, et voyant que vous ne veniez pas, ils sont partis.—Comment s'appelle la veille de lundi?—La veille de lundi c'est dimanche.—Pourquoi n'avez-vous pas couru au secours de votre voisin dont la maison a été brûlée?—J'ignorais entièrement que le feu eût pris à sa maison; car si je l'avais su, je serais accouru à son secours.

204.

Eh bien! votre sœur fait-elle des progrès?—Elle en ferait, si elle était aussi assidue que vous.—Vous me flattez.—Point du tout; je vous assure que je serais très-content, si tous mes élèves travaillaient comme vous. —Pourquoi ne sortez-vous pas aujourd'hui?—Je sortirais, s'il faisait beau temps.—Aurai-je le plaisir de vous voir demain?—Si vous le désirez, je viendrai—Serai-je encore ici à votre arrivée?—Aurez-vous occasion d'aller à la ville ce soir?—Je ne sais pas, mais j'irais à présent, si j'avais une bonne occasion.—Vous n'auriez pas tant de plaisir et vous ne seriez pas si heureux, si vous n'aviez pas des amis et des livres.—L'homme n'éprouverait pas tant de misère dans sa carrière et il ne serait pas si malheureux, s'il n'était pas si aveugle.—Vous n'auriez pas cette insensibilité pour les pauvres et vous ne seriez pas si sourd à leurs prières, si vous aviez été vous-même quelque temps dans la misère.—Vous ne diriez pas cela, si vous me connaissiez bien.—Pourquoi votre sœur n'a-t-elle pas fait ses thèmes?—Elle les aurait faits, si elle n'en avait pas été empêchée.—Si vous travailliez davantage et si vous parliez plus souvent, vous vous exprimeriez mieux.—Je vous assure, que j'apprendrais mieux, si j'avais plus de temps.—Je ne me plains pas de vous, mais de votre sœur.—Vous n'auriez pas lieu de vous plaindre d'elle, si elle avait eu le temps de faire ce que vous lui avez donné à faire.—Savez-vous déjà ce qui est arrivé?—Je n'ai rien entendu dire. (Je n'ai entendu parler de rien.)—La maison de notre voisin a été brûlée.—N'a-t-on pu rien sauver?—On a été bien heureux de pouvoir sauver les personnes qui y étaient; mais des effets qui s'y trouvaient on n'a pu rien sauver. —Qui vous a dit cela?—Notre voisin lui-même me l'a dit.

205.

Pourquoi êtes-vous sans lumière?—Le vent l'a soufflée, quand vous êtes entré.—Quel est le prix de ce drap?— Je le vends trois écus et demi l'aune.—Je le trouve très-cher. Le prix du drap n'a-t-il pas baissé?—Il n'a pas baissé; le prix de toutes les marchandises a baissé,

excepté celui du drap.—Je vous en donnerai trois écus. —Je ne peux pas vous le laisser à ce prix, car il me coûte davantage.—Voulez-vous avoir la bonté de me montrer quelques pièces de drap anglais?—Avec beaucoup de plaisir.—Ce drap vous convient-il?—Il ne me convient pas.—Pourquoi ne vous convient-il pas?—Parce qu'il est trop cher; si vous voulez en rabattre quelque chose, j'en achèterai vingt aunes.—Ne vous ayant pas surfait, je ne puis rien rabattre.—Vous apprenez le français; votre maître vous fait-il traduire?—Il me fait lire, écrire et traduire.—Est-il utile de traduire en apprenant une langue étrangère?—Il est utile, quand on sait presque la langue qu'on apprend; mais quand on ne sait rien encore, cela est tout-à-fait inutile.—Votre maître de français que vous fait-il faire?—Il me fait lire une leçon; ensuite il me fait traduire des thèmes allemands en français sur la leçon que nous avons lue, et depuis le commencement jusqu'à la fin de la leçon il me parle français et il me faut lui répondre dans la même langue.—Avez-vous déjà appris beaucoup de cette manière?—Vous voyez que j'ai déjà appris quelque chose, car il y a à peine trois mois que j'apprends le français et je vous comprends déjà, lorsque vous me parlez, et je puis vous répondre.—Savez-vous lire aussi bien?—Je sais lire et écrire aussi bien que parler.—Votre maître enseigne-t-il aussi l'allemand?—Il l'enseigne.—Désirant faire sa connaissance, je vous prierai de m'introduire chez lui.

206.

Combien de thèmes traduisez-vous par jour?—Si les thèmes ne sont pas difficiles, j'en traduis trois à quatre par jour, et quand ils le sont, je n'en traduis qu'un.—Combien en avez-vous déjà fait aujourd'hui?—C'est le troisième que je traduis; mais demain j'espère pouvoir en faire un de plus, car je serai seul.—Avez-vous rendu visite à ma tante?—J'ai été la voir il y a deux mois, et comme elle m'a fait mauvaise mine, je ne suis plus allé chez elle depuis ce temps.—Comment vous portez-vous aujourd'hui?—Je me porte très-mal.—Comment trouvez-vous cette soupe?—Je la trouve très-mauvaise;

mais depuis que j'ai perdu l'appétit, rien ne me semple bon.—Combien cet emploi rapporte-t-il à votre père? —Il lui rapporte plus de quatre mille écus.—Que dit-on de nouveau?—On ne dit rien de nouveau.—Que comptez-vous faire demain?—Je me propose d'aller à une partie de chasse.—Votre frère se propose-t-il de faire une partie de billard?—Il se propose de faire une partie d'échecs.—Pourquoi y a-t-il des gens qui rient, quand je parle?—Ce sont des gens impolis; vous n'avez qu'à rire aussi, et ils ne se moqueront plus de vous. Si vous faisiez comme moi, vous parleriez bien. Il vous faut étudier un peu tous les jours, et vous n'aurez plus peur de parler.—Je tâcherai de suivre votre conseil; car je me suis proposé de me lever tous les matins à six heures, d'étudier jusqu'à dix et de me coucher de bonne heure.—Pourquoi votre sœur se plaint-elle?—Je ne sais pas; puisque tout lui réussit et qu'elle est heureuse, même plus heureuse que vous et moi, pourquoi se plaint-elle?—Peut-être se plaint-elle, parce qu'elle n'est pas au fait de cette affaire.—Cela se peut.

207.

Je voudrais bien savoir, pourquoi je ne sais pas parler aussi bien que vous?—Je vais vous le dire : vous parleriez tout aussi bien que moi, si vous n'étiez pas si timide. Mais si vous aviez mieux étudié vos leçons, vous n'auriez pas peur de parler; car pour bien parler, il faut savoir, et il est très-naturel que celui qui ne sait pas bien ce qu'il a appris, soit timide. Vous ne seriez pas si timide que vous l'êtes, si vous étiez sûr de ne pas faire de fautes.

Je viens vous souhaiter le bonjour.—Vous êtes très-aimable.—Voudriez-vous me faire un plaisir?—Dites-moi ce qu'il vous faut, car je ferai tout pour vous obliger.—J'ai besoin de cinq cents écus, et je vous prie de me les prêter. Je vous les rendrai aussitôt que j'aurai reçu mon argent. Vous m'obligeriez beaucoup, si vous vouliez me rendre ce service.—Je le ferais de tout mon cœur, si je le pouvais; mais ayant perdu tout mon argent, il m'est impossible de vous rendre ce service.—Voulez-vous demander à votre frère s'il est content de

l'argent que je lui ai envoyé?—Quant à mon frère, il en est content, mais je ne le suis pas; car ayant fait naufrage, j'ai besoin de l'argent que vous me devez.

208.

A-t-on servi la soupe?—On l'a servie il y a quelques minutes.—Alors elle doit être froide, et je n'aime que la soupe chaude.—On vous la fera chauffer.—Vous m'obligerez.—Vous servirai-je de ce rôti?—Je vous en demanderai un peu.—Voulez-vous manger de ce mouton?—Je vous remercie, j'aime mieux le poulet.—Vous offrirai-je du vin?—Je vous en demanderai un peu.—A-t-on déjà servi le dessert?—On l'a servi.—Aimez-vous les fruits?—J'aime les fruits, mais je n'ai plus d'appétit.—Voulez-vous manger un peu de fromage?—J'en mangerai un peu.—Vous servirai-je du fromage anglais ou du fromage de Hollande?—Je mangerai un peu de fromage de Hollande.—Quelle espèce de fruit est cela?—Ce sont des fruits à noyaux.—Comment appelle-t-on cela?—On l'appelle ainsi.—Voulez-vous vous laver les mains?—Je voudrais bien me les laver, mais je n'ai pas d'essuie-main pour me les essuyer.—Je vais vous faire donner un essuie-main, du savon et de l'eau.—Je vous serai fort obligé.—Oserais-je vous demander un peu d'eau?—En voici.—Pouvez-vous vous passer de savon?—Quant au savon, je peux m'en passer; mais il me faut un essuie-main pour m'essuyer les mains.—Vous passez-vous souvent de savon?—Il y a bien de choses dont il faut se passer.—Pourquoi cet homme a-t-il pris la fuite?—Parce qu'il n'avait pas d'autre moyen d'échapper à la punition qu'il avait méritée.—Pourquoi vos frères ne se sont-ils pas procuré un meilleur cheval?—S'ils s'étaient défaits de leur vieux cheval, ils s'en seraient procuré un meilleur.—Votre père est-il déjà arrivé?—Pas encore, mais nous espérons qu'il arrivera aujourd'hui même.—Votre ami est-il parti à temps?—Je ne sais pas, mais j'espère qu'il sera parti à temps.

209.

Vous êtes-vous acquitté de ma commission?—Je m'en suis acquitté.—Votre frère s'est-il acquitté de la commission que je lui ai donnée?—Il s'en est acquitté.—Voudriez-vous me faire une commission?—Je vous ai tant d'obligations que je m'acquitterai toujours de vos commissions, quand il vous plaira de m'en donner.—Voulez-vous demander au marchand, s'il peut me donner le cheval au prix que je lui ai offert?—Je suis sûr qu'il s'en contenterait, si vous vouliez ajouter encore quelques écus.—Si j'étais sûr de cela, j'ajouterais encore quelques écus.—Bon jour, mes enfants! avez-vous fait votre devoir?—Vous savez bien que nous le faisons toujours, à moins que nous ne soyons malades. — Que nous donnez-vous à faire aujourd'hui? — Je vous donne à étudier la soixantième leçon et à faire les thèmes qui en dépendent, c'est-à-dire le 207ième, le 208ième et le 209ième. Tâcherez-vous de ne pas faire de fautes?—Nous tâcherons de n'en pas faire.—Ce pain vous suffit-il?—Il me suffirait, si je n'avais pas grand' faim.—Quand votre frère s'est-il embarqué pour l'Amérique?—Il a mis à la voile le trente du mois dernier.—Me promettez-vous de parler à votre frère?—Je vous le promets, vous pouvez y compter.—Je compte sur vous.—Travaillerez-vous mieux pour la prochaine leçon, que vous n'avez travaillé pour celle-ci?—Je travaillerai mieux.—Puis-je y compter?—Vous le pouvez.

210.

Vous connaissez-vous en drap?—Je m'y connais.—Voulez-vous m'en acheter quelques aunes?—Si vous voulez me donner l'argent, je vous en achèterai.—Vous m'obligerez.—Cet homme se connaît-il en drap?—Il ne s'y connaît pas beaucoup.—Comment vous y prenez-vous pour faire cela?—Je m'y prends ainsi.—Voulez-vous me montrer comment vous vous y prenez?—Je le veux bien.—Que me faut-il faire pour demain? — Vous mettrez vos thèmes au net, vous en ferez trois autres et vous étudierez la leçon suivante.—Comment vous y prenez-vous pour vous procurer des marchandises sans

argent?—J'achète à crédit.—Comment votre sœur s'y prend-elle pour apprendre le français sans dictionnaire? —Elle s'y prend de cette manière.—Elle s'y prend très-adroitement.—Mais Monsieur votre frère comment s'y prend-il?—Il s'y prend très-mal-adroitement ; il lit et cherche les mots dans le dictionnaire.—Il peut apprendre vingt ans de cette manière sans savoir faire une seule phrase.—Pourquoi Mademoiselle votre sœur baisse-t-elle les yeux?—Elle les baisse, parce qu'elle a honte de n'avoir pas fait son devoir.—Déjeûnerons-nous aujourd'hui dans le jardin?—Le temps est si beau, qu'il faut en jouir.—Comment trouvez-vous ce café?—Je le trouve excellent.—Pourquoi vous baissez-vous?—Je me baisse pour ramasser le mouchoir que j'ai laissé tomber. —Pourquoi Mesdemoiselles vos sœurs se cachent-elles? —Elles ne se cacheraient pas, si elles ne craignaient pas d'être vues.—De qui ont-elles peur?—Elles ont peur de leur institutrice, qui les a grondées hier, parce qu'elles n'avaient pas fait leur devoir.

211.

Avez-vous déjà vu mon fils?—Je ne l'ai pas encore vu; comment se porte-t-il?—Il se porte très-bien; vous ne le reconnaîtrez pas, car il a beaucoup grandi en peu de temps.—Pourquoi cet homme ne donne-t-il rien aux pauvres?—Il est très-avare; il ne veut pas ouvrir sa bourse, de peur de perdre son argent.—Quel temps fait-il?—Il fait très-chaud; il y a long-temps que nous n'avons eu de pluie. Je crois que nous aurons un orage.—Cela se peut bien.—Le vent s'élève, il tonne déjà; l'entendez-vous?—Oui, je l'entends, mais l'orage est encore bien loin.—Pas si loin que vous pensez; voyez comme il fait des éclairs.—Mon Dieu! quelle averse!—Si nous entrons quelque part, nous serons à l'abri de l'orage.—Entrons donc dans cette chaumière; nous y serons à l'abri de la pluie et du vent.—Où irons-nous à présent? Quel chemin prendrons-nous?—Le plus court sera le meilleur.—Il fait trop de soleil et je suis encore très-fatigué; asseyons-nous à l'ombre de cet arbre.—Quel est l'homme qui est assis sous l'arbre?—Je ne le connais pas.—Il paraît qu'il veut être seul; car quand nous

nous approchons de lui, il fait semblant de dormir.—Il est comme Mademoiselle votre sœur : elle entend fort bien le français; mais quand je commence à lui parler, elle fait semblant de ne pas me comprendre. —Vous m'avez promis de parler au capitaine; pourquoi ne l'avez-vous pas fait?—Je ne l'ai pas encore vu; mais dès que je le verrai, je lui parlerai.

212.

Que fîtes-vous, quand vous eûtes fini votre lettre?—J'allai chez mon frère, qui me conduisit au théâtre, où j'eus le plaisir de trouver un de mes amis que je n'avais pas vu depuis dix ans.—Que fis-tu après t'être levé hier matin?—Quand j'eus lu la lettre du comte polonais, je sortis pour visiter le théâtre du prince que je n'avais pas encore vu.—Monsieur votre père que fit-il, quand il eut déjeûné?—Il se rasa et sortit.—Que fit votre ami après avoir été se promener?—Il alla chez le baron.—Le baron coupa-t-il la viande après avoir coupé le pain? —Il coupa le pain après avoir coupé la viande.—Quand partez-vous?—Je ne pars que demain; car avant de partir je veux voir encore une fois mes bons amis.—Que firent vos enfants, quand ils eurent déjeûné?—Ils allèrent faire un tour de promenade avec leur cher précepteur.—Où votre oncle alla-t-il après s'être chauffé?—Il n'alla nulle part. Après s'être chauffé, il se déshabilla et se coucha.—A quelle heure se leva-t-il?—Il se leva au lever du soleil.—L'éveillâtes-vous?—Je n'eus pas besoin de l'éveiller, car il se leva avant moi.—Que fit votre cousin, quand il apprit la mort de son meilleur ami?—Il fut très-affligé et se coucha sans dire un mot. —Vous rasâtes-vous avant de déjeûner?—Je me rasai, quand j'eus déjeûné.—Vous couchâtes-vous, quand vous eûtes soupé?—Quand j'eus soupé, j'écrivis mes lettres, et quand je les eus écrites, je me couchai.—De quoi êtes-vous affligé?—Je suis affligé de cet évènement.—Êtes-vous affligé de la mort de votre parent?—J'en suis très-affligé.—Quand votre parent mourut-il?—Il mourut le mois dernier.—De qui vous plaignez-vous?—Je me plains de votre garçon.—Pourquoi vous plaignez-vous de lui?—Parce qu'il a tué le joli chien que j'avais reçu

d'un de mes amis.—De quoi votre oncle s'est-il plaint? —Il s'est plaint de ce que vous avez fait.—S'est-il plaint de la lettre que je lui écrivis avant-hier?—Il s'en est plaint.

213.

Pourquoi n'êtes-vous pas resté plus long-temps en Hollande?—Lorsque j'y étais, il y faisait cher vivre, et je n'avais pas assez d'argent pour y rester plus long-temps.—Quel temps faisait-il, lorsque vous étiez sur le chemin de Vienne?—Il faisait très-mauvais temps, car il faisait de l'orage et de la neige, et il pleuvait à verse. —Où avez-vous été depuis que je ne vous ai vu?—Nous séjournâmes long-temps au bord de la mer jusqu'à l'arrivée d'un vaisseau qui nous amena en France.—Voulez-vous continuer votre narration?—A peine fûmes-nous arrivés en France, qu'on nous conduisit au roi, qui nous reçut très-bien et nous renvoya dans notre pays.—Un paysan ayant vu que les vieillards se servaient de lunettes pour lire, alla chez un opticien et en demanda. Le paysan prit alors un livre, et l'ayant ouvert, il dit que les lunettes n'étaient pas bonnes. L'opticien lui en mit une autre paire des meilleures qu'il put trouver dans sa boutique; mais le paysan ne pouvant toujours pas lire, le marchand lui dit : „Mon ami, peut-être ne savez-vous pas lire du tout?“ „Si je savais lire,“ dit le paysan, „je n'aurais pas besoin de vos lunettes.“— Henri IV, rencontrant un jour dans son palais un homme qui lui était inconnu, lui demanda à qui il appartenait. „Je m'appartiens à moi-même,“ répliqua cet homme. „Mon ami,“ dit le roi, „vous avez un sot maître.“—Racontez-nous ce qui vous est arrivé l'autre jour.—Très-volontiers, mais à la condition que vous m'écouterez sans m'interrompre.—Nous ne vous interromprons pas, vous pouvez y compter.—Etant dernièrement au spectacle, je vis représenter *le Tableau parlant* et *la Femme pleurante*. Cette dernière pièce n'étant pas trop amusante pour moi, j'allai au concert, où la musique me causa une violente migraine. Alors je quittai le concert, en le maudissant, et j'allai droit à l'hôpital des fous, pour voir mon cousin. En entrant dans l'hôpital de mon cousin, je fus saisi d'horreur en voyant plusieurs

fous qui s'approchèrent de moi en sautant et en hurlant.—Que fîtes-vous alors?—J'en fis autant, et ils se mirent à rire en se retirant.

214.

Qu'avez-vous? Pourquoi avez-vous l'air si mélancolique?—Je n'aurais pas l'air si mélancolique, si je n'avais pas un sujet de tristesse. Je viens d'apprendre qu'un de mes amis s'est brûlé la cervelle d'un coup de pistolet, et qu'une des meilleures amies de ma femme s'est noyée.—Où s'est-elle noyée?—Elle s'est noyée dans la rivière qui passe derrière sa maison. Hier à quatre heures du matin elle se leva sans dire un mot à personne, sauta par la fenêtre qui donne sur le jardin, et se jeta dans la rivière où elle s'est noyée.—J'ai grande envie de me baigner aujourd'hui.—Où voulez-vous vous baigner?—Dans la rivière.—N'avez-vous pas peur de vous noyer?—Oh, non! je sais nager.—Qui vous l'a appris?—L'été dernier j'ai pris quelques leçons à l'école de natation.

Quand eûtes-vous fini votre devoir?—Je l'avais fini, quand vous entrâtes.—Ceux qui avaient le plus contribué à son élévation sur le trône de ses ancêtres, sont ceux qui travaillent maintenant avec le plus d'acharnement à l'en précipiter.—Dès que César eût passé le Rubicon, il n'eut plus à délibérer : il dut vaincre ou mourir.—Un empereur, irrité contre un astrologue, lui demanda : „Misérable! de quel genre de mort crois-tu que tu mourras?“ „Je mourrai de la fièvre,“ repartit l'astrologue. „Tu ments,“ dit l'empereur, „tu mourras sur-le-champ de mort violente.“ Comme on allait le saisir, il dit à l'empereur : „Seigneur, ordonnez qu'on me tâte le pouls, et l'on trouvera que j'ai la fièvre.“ Cette saillie lui sauva la vie.

215.

Apercevez-vous cette maison là-bas?—Je l'aperçois; quelle maison est-ce?—C'est une auberge; si vous voulez, nous y entrerons pour boire un verre de vin, car j'ai bien soif.—Vous avez toujours soif, quand vous

voyez une auberge.—Si nous y entrons, je boirai à votre santé.—Plutôt que d'entrer dans une auberge, je ne boirai pas.—Quand me paierez-vous ce que vous me devez?—Quand j'aurai de l'argent; il est inutile de m'en demander aujourd'hui, car vous savez fort bien qu'il n'y a rien à avoir de celui qui n'a rien.—Quand pensez-vous avoir de l'argent?—Je pense en avoir l'année prochaine.—Voulez-vous faire ce que je vous dirai?—Je veux le faire, si ce n'est pas trop difficile.—Pourquoi riez-vous de moi?—Je ne ris pas de vous, mais de votre habit.—Ne ressemble-t-il pas au vôtre?—Il ne lui ressemble pas, car le mien est court et le vôtre est trop long; le mien est noir et le vôtre vert.—Pourquoi fréquentez-vous cet homme?—Je ne le fréquenterais pas, s'il ne m'avait pas rendu de grands services.—Ne vous y fiez pas, car si vous ne vous tenez pas sur vos gardes, il vous trompera.—Pourquoi travaillez-vous tant?—Je travaille pour être un jour utile à mon pays.—Etant encore petit, je dis un jour à mon père : „Je n'entends pas le commerce et je ne sais pas vendre; permettez-moi de jouer.“ Mon père me répondit en souriant: „C'est en faisant le commerce qu'on apprend à marchander, et en vendant qu'on apprend à vendre.“ „Mais, mon cher père,“ répliquai-je, „en jouant on apprend aussi à jouer.“ „Vous avez raison,“ me dit-il; „mais il faut apprendre auparavant ce qui est nécessaire et utile.“—Ne jugez point, vous qui ne voulez pas être jugés! Pourquoi apercevez-vous une paille dans l'œil de votre prochaine, vous qui n'apercevez pas la poutre qui est dans votre œil?—Copieriez-vous vos thèmes, si je copiais les miens?—Je les copierais, si vous copiiez les vôtres.—Votre sœur aurait-elle transcrit sa lettre, si j'avais transcrit la mienne?—Elle l'aurait transcrite.—Serait-elle partie, si j'étais parti?—Je ne puis vous dire ce qu'elle aurait fait, si vous étiez parti.

216.

Ayez patience, mon cher ami, et ne soyez pas triste; car la tristesse ne change rien, et l'impatience empire le mal.—N'ayez pas peur de vos créanciers; soyez sûr qu'ils ne vous feront pas de mal. Ils attendront, si vous

ne pouvez pas encore les payer.—Quand me paierez-vous ce que vous me devez?—Aussitôt que j'aurai de l'argent, je vous paierai tout ce que vous avez avancé pour moi. Je ne l'ai pas oublié, car j'y pense tous les jours. Je suis votre débiteur, et je ne le nierai jamais.—Quel bel encrier vous avez la! prêtez-le moi, je vous prie.—Que voulez-vous en faire?—Je veux le montrer à ma sœur.—Prenez-le, mais ayez-en soin, et ne le cassez pas. — Ne craignez rien. — Que désirez-vous de mon frère?—Je veux lui emprunter de l'argent.—Empruntez-en à un autre.—S'il ne veut pas m'en prêter, j'en emprunterai à un autre.—Vous ferez bien.—Ne souhaitez pas ce que vous ne pouvez pas avoir, mais contentez-vous de ce que la Providence vous a donné, et considérez qu'il y a beaucoup de gens qui n'ont pas ce que vous avez.—La vie étant courte, tâchons de nous la rendre aussi agréable qu'il est possible. Mais considérons aussi que l'abus des plaisirs la rend amère.—Avez-vous fait vos thèmes?—Je n'ai pas pu les faire, parce que mon frère n'était pas à la maison.—Il ne faut pas faire faire vos thèmes par votre frère, mais il faut les faire vous-même.—Que faites-vous là?—Je lis le livre que vous m'avez prêté.—Vous avez tort de le lire toujours.—Que dois-je faire?—Dessinez ce paysage, et quand vous l'aurez dessiné, vous déclinerez des substantifs unis à des adjectifs.

217.

Que faut-il faire pour être heureux?—Aimez et pratiquez toujours la vertu, et vous serez heureux dans cette vie et dans l'autre.—Puisque nous voulons être heureux, faisons du bien aux pauvres, et ayons compassion des malheureux; obéissons à nos maîtres et ne leur donnons jamais de chagrin; consolons les infortunés, aimons notre prochain comme nous-mêmes, et ne haïssons pas ceux qui nous ont offensés; en un mot, remplissons toujours notre devoir, et Dieu aura soin du reste.—Mon fils, pour être aimé, il faut être laborieux et sage. On t'accuse d'avoir été paresseux et négligent dans tes affaires; tu sais pourtant que ton frère a été puni pour avoir été méchant. Étant l'autre jour à la

ville, je reçus de ton instituteur une lettre, dans laquelle il se plaignait fort de toi. Ne pleure pas; va maintenant dans ta chambre, apprends ta leçon, et sois sage; autrement tu n'auras rien à dîner.—Je serai si sage, mon cher père, que vous serez certainement content de moi.—Le petit garçon a-t-il tenu parole?—Pas tout-à-fait; car après avoir dit cela, il alla dans sa chambre, prit ses livres, se mit à une table et s'endormit.—„C'est un fort bon garçon, quand il dort," dit son père, en le voyant quelque temps après.—Bon jour, Mademoiselle.—Ah! vous voilà enfin. Je vous ai attendue avec impatience.—Vous me pardonnerez, ma chère, je n'ai pas pu venir plus tôt.—Asseyez-vous, s'il vous plaît.—Comment se porte Madame votre mère? — Elle se porte mieux aujourd'hui qu'elle ne se portait hier.—J'en suis bien aise.—Avez-vous été au bal hier? —J'y ai été.—Vous êtes-vous beaucoup divertie? — Passablement.—A quelle heure êtes-vous rentrée?—A onze heures et un quart.

218.

Y a-t-il long-temps que vous apprenez le français?—Non, Monsieur, je ne l'apprends que depuis six mois.—Est-il possible! vous parlez assez bien pour si peu de temps.—Vous plaisantez; je ne sais pas encore grand' chose.—En vérité, vous parlez déjà bien.—Je crois que vous me flattez un peu.—Pas du tout; vous parlez comme il faut.—Pour parler comme il faut, il faut en savoir plus que je n'en sais.—Vous en savez assez pour vous faire comprendre.—Je fais encore beaucoup de fautes.—Cela ne fait rien; il ne faut pas être timide; d'ailleurs vous n'avez pas fait de fautes dans tout ce que vous venez de dire.—Je suis encore timide, parce que j'ai peur qu'on ne se moque de moi.—Il faudrait être bien impoli pour se moquer de vous. Qui serait assez impoli pour se moquer de vous?—Ne savez-vous pas le proverbe?—Quel proverbe?—Celui qui veut bien parler, doit commencer par mal parler.—Comprenez-vous tout ce que je vous dis?—Je le comprends fort bien; mais je ne peux pas encore m'exprimer bien en français, parce que je n'ai pas l'habitude de

le parler.—Cela viendra avec le temps.—Je le souhaite de tout mon cœur.

Voyez-vous quelquefois mon frère?—Je le vois quelquefois; quand je le rencontrai l'autre jour, il se plaignit de vous. „S'il s'était mieux comporté et qu'il eût été plus économe, il n'aurait pas de dettes, et je ne saurais pas fâché contre lui.“ — Je le priai d'avoir pitié de vous, en lui disant, que vous n'aviez pas même assez d'argent pour acheter du pain.—„Dites-lui, quand vous le verrez,“ me répliqua-t-il, „que nonobstant sa mauvaise conduite envers moi, je lui pardonne. Dites-lui aussi,“ continua-t-il, „qu'on ne se moque pas de ceux à qui l'on a des obligations. Ayez la bonté de faire cela, et je vous en serai fort obligé,“ ajouta-t-il en s'éloignant.

219.

Voulez-vous prendre une tasse de thé?—Je vous remercie; je n'aime pas le thé.—Aimez-vous le café?—Je l'aime, mais je viens d'en prendre.—Ne vous ennuyez-vous pas ici?—Comment pourrais-je m'ennuyer dans cette agréable société?—Quant à moi, je m'ennuie toujours.—Si vous faisiez comme moi, vous ne vous ennuieriez pas; car j'écoute tous ceux qui me disent quelque chose; de cette manière j'apprends mille choses agréables, et je n'ai pas le temps de m'ennuyer; mais vous ne faites rien de tout cela, voilà pourquoi vous vous ennuyez.—Je ferais tout comme vous, si je n'avais pas sujet d'être triste.—Avez-vous vu M. Lambert?—Je l'ai vu; il m'a dit que ses sœurs seraient ici dans peu de temps, et il m'a prié de vous le dire. Quand elles seront arrivées, vous pourrez leur donner les bagues d'or que vous avez achetées; elles se flattent que vous leur en ferez présent, car elles vous aiment sans vous connaître personnellement.—Ma sœur vous a-t-elle déjà écrit?—Elle ma écrit; et je vais lui répondre.—Faut-il lui dire que vous êtes ici?—Dites-le lui; mais ne lui dites pas que je l'atends avec impatience.—Pourquoi n'avez-vous pas amené votre sœur?—Laquelle?—Celle que vous amenez toujours, la cadette.—Elle ne voulait pas sortir, parce qu'elle a mal aux dents.—J'en suis bien fâché, car c'est une

fort bonne fille.—Quel âge a-t-elle?—Elle a près de quinze ans.—Elle est très-grande pour son âge.—Quel âge avez-vous?—J'ai vingt-deux ans.—Est-il possible! je croyais que vous n'en aviez pas encore vingt.

220.

Quelle heure est-il?—Il est une heure et demie.—Vous dites qu'il est une heure et demie, et à ma montre il n'est que midi et demi.—Il va bientôt sonner deux heures.—Pardonnez-moi, il n'a pas encore sonné une heure.—Je vous assure qu'il est une heure vingt-cinq minutes, car ma montre va très-bien.—Mon Dieu! que le temps passe vîte dans votre société.—Vous me faites un compliment auquel je ne sais que répondre.—Avez-vous acheté votre montre à Paris?—Je ne l'ai pas achetée, mon oncle m'en à fait présent.—Cette femme que vous a-t-elle confié?—Elle m'a confié un secret d'un comte qui est dans un grand embarras à cause du mariage d'une de ses filles.—Quelqu'un la demande-t-il en mariage?—Celui qui la demande en mariage est un gentilhomme du voisinage.—Est-il riche?—Non, c'est un pauvre diable qui n'a pas le sou.—Vous dites que vous n'avez pas d'amis parmi vos condisciples; mais n'est-ce pas votre faute? Vous avez mal parlé d'eux, et ils ne vous ont pas offensé. Ils vous ont fait du bien, et néanmoins vous les avez querellés. Croyez-moi: celui qui n'a pas d'amis ne mérite pas d'en avoir.

221.

Dialogue entre un tailleur et son garçon.—Charles, avez-vous porté les habits à monsieur le comte de Narissi?—Oui, Monsieur; je les lui ai portés.—Qu'a-t-il dit?—Il n'a rien dit, sinon qu'il avait grande envie de me donner des soufflets, parceque je ne les lui avais pas apportés plus tôt.—Que lui répondîtes-vous?—Monsieur, lui dis-je, je n'entends point cette plaisanterie; payez-moi ce que vous me devez; et si vous ne le faites pas sur-le-champ, je prendrai d'autres mesures. A peine eus-je dit cela, qu'il porta la main à son épée, et je pris la fuite.

222.

De quoi vous étonnez-vous?—Je m'étonne de vous trouver encore au lit.—Si vous saviez combien je suis malade, vous n'en seriez pas étonnée.—Midi est-il déjà sonné?—Oui, Madame, il est déjà midi et demi.—Il est si tard; est-il possible?—Ce n'est pas tard, c'est encore de bonne heure.—Votre montre va-t-elle bien?—Non, Mademoiselle, elle avance d'un quart d'heure.—Et la mienne retarde d'une demi-heure.—Peut-être s'est-elle arrêtée?—En effet, vous avez raison.—Est-elle montée?—Elle est montée, et pourtant elle ne va pas.—Entendez-vous? il sonne une heure.—Alors je vais régler ma montre et m'en aller chez moi.—De grâce, restez encore un peu!—Je ne puis, car nous dînons à une heure précise.—Adieu donc, au revoir.

223.

Qu'avez-vous, mon cher ami? pourquoi avez-vous l'air si mélancolique?—Je n'ai rien.—Auriez-vous par hasard quelque chagrin?—Je n'ai rien, et même moins que rien, car je n'ai pas le sou, et je dois beaucoup à mes créanciers. Ne suis-je pas très-malheureux?—Quand on se porte bien et qu'on a des amis, on n'est pas malheureux. —Oserai-je vous demander un service?—Que désirez-vous?—Ayez la bonté de me prêter cinquante écus.—Je vous les prêterai de tout mon cœur, mais à condition que vous renoncerez au jeu et serez plus économe que vous n'avez été jusqu'ici.—Je vois maintenant que vous êtes mon ami, et je vous aime trop pour ne pas suivre votre conseil.

Jean!—Que vous plaît-il, Monsieur?—Apporte du vin. —A l'instant, Monsieur.—Henri!—Madame?—Faites du feu.—La servante en a déjà fait.—Apportez-moi du papier, des plumes et de l'encre. Apportez-moi aussi de la poudre ou du papier brouillard, de la cire à cacheter et de la lumière. Allez dire à ma sœur de ne pas m'attendre, et soyez de retour à midi pour porter mes lettres à la poste.—Bien, Madame.

224.

Monsieur, oserai-je vous demander où demeure M. le comte de B.?—Il demeure près du château, au-delà de la rivière.—Pourriez-vous me dire quel chemin je dois prendre pour y arriver?—Suivez le long de la rivière, et puis vous verrez une petite rue à droite, qui vous conduira directement à sa maison. C'est une belle maison; vous la trouverez aisément.—Je vous remercie, Monsieur.—Le comte N. demeure-t-il ici?—Oui, Monsieur, entrez, s'il vous plaît.—M. le comte est-il chez lui? Je désire avoir l'honneur de lui parler.—Oui, Monsieur, il est chez lui; qui aurai-je l'honneur d'annoncer?—Je suis de B., et je m'appelle F.—Quel est le chemin le plus court pour aller à l'arsénal?—Suivez cette rue, et quand vous serez au bout, tournez à gauche; vous trouverez un carrefour que vous traverserez. Ensuite vous entrerez dans une rue plus étroite, qui vous mènera à une grande place où vous verrez un cul-de-sac.—Par lequel je passerai?—Non, car il n'y a pas d'issue. Vous le laisserez à droite, et vous passerez sous les arcades qui sont à côté.—Et puis? —Et puis vous demanderez.—Je vous suis fort obligé.— Il n'y a pas de quoi.

225.

Pourquoi Madame votre mère s'inquiète-t-elle?—Elle s'inquiète de ne pas recevoir de nouvelles de son fils qui est à l'armée.—Elle n'a pas besoin de s'inquiéter de lui, car toutes les fois qu'il s'attire de mauvaises affaires, il sait s'en tirer. L'été dernier, quand nous étions ensemble à la chasse, la nuit nous surprit à dix lieues au moins de notre maison de campagne.—Eh bien, où passâtes-vous la nuit?—J'étais d'abord très-inquiet, mais votre frère pas le moins du monde; au contraire, il me tranquillisait. Nous trouvâmes enfin une cabane de paysan, où nous passâmes la nuit. Là j'eus occasion de voir combien votre frère est habile. Quelques bancs et une botte de paille lui servirent à faire un lit commode;

une bouteille lui servit de chandelier, nos gibecières nous servirent d'oreillers et nos cravates de bonnets de nuit. Quand nous nous éveillâmes le matin, nous étions aussi frais et gaillards, que si nous avions dormi sur le duvet et sur la soie.—Un candidat demandait au roi de Prusse un emploi. Ce prince lui demanda où il était né. „Je suis né à Berlin,“ répondit-il. „Allez-vous-en!“ dit le monarque, „tous les Berlinois ne sont bons à rien.“ „Je demande pardon à Votre Majesté,“ répliqua le candidat, „il y en a de bons, et j'en connais deux.“ „Qui sont ces deux?“ demanda le roi. „Le premier,“ répliqua le candidat, „c'est Votre Majesté, et le second c'est moi.“ Le roi ne put s'empêcher de rire de cette réponse, et accorda la demande.

226.

Un voleur étant entré un jour dans une pension, vola trois manteaux. En sortant il fut rencontré par un des pensionnaires qui avait un beau manteau galonné. En voyant tant de manteaux, il demanda à cet homme où il les avait pris. Le voleur répondit froidement qu'ils appartenaient à trois messieurs de la maison qui les lui avaient donnés à dégraisser. „Dégraissez donc aussi le mien, car il en a grand besoin,“ dit le pensionnaire; „mais,“ ajouta-t-il, „il faut me le rendre à trois heures.“ „Je n'y manquerai pas, Monsieur,“ répondit le voleur, en emportant les quatre manteaux qu'il n'a pas encore rapportés.—Vous chantez, Messieurs, mais il ne s'agit pas de chanter; vous devriez vous taire et écouter ce qu'on vous dit.—Nous sommes embarrassés.—Quel est votre embarras?—Je vais vous le dire; il s'agit de savoir comment nous passerons notre temps agréablement.—Faites une partie de billard ou une partie d'échecs.—Nous nous sommes proposé d'aller à une partie de chasse; êtes-vous des nôtres?—Je ne puis, car je n'ai pas encore fait mon devoir, et si je le néglige, mon maître me grondera.—Chacun à son gré; si vous aimez mieux rester à la maison que d'aller à la chasse, nous ne saurions vous en empêcher.—Monsieur B. vient-il avec nous?—

Peut-être.—Je n'aimerais pas à aller avec lui, car il est trop bavard; à cela près il est honnête homme. — Qu'avez-vous? Vous avez l'air fâché.—J'ai lieu d'être fâché, car il n'y a pas moyen de se procurer de l'argent à présent.—Avez-vous été chez Monsieur A.?—J'ai été chez lui, mais il n'y a pas moyen de lui en emprunter. Je me doutais bien qu'il ne m'en prêterait pas; voilà pourquoi je n'ai pas voulu lui en demander; et si vous ne m'aviez pas dit de le faire, je ne me serais pas exposé à un refus.

227.

Je me doutais bien que vous auriez soif et que Mesdemoiselles vos sœurs auraient faim; voilà pourquoi je vous ai amenés ici.—Je suis fâché pourtant de ne pas voir Madame votre mère.—Pourquoi ne prenez-vous pas votre café?—Si je n'avais pas sommeil, je le prendrais.—Tantôt vous avez sommeil, tantôt froid, tantôt chaud, et tantôt quelque autre chose. Je crois que vous pensez trop au malheur qui est arrivé à votre amie.—Si je n'y pensais pas, qui y penserait?—A qui votre frère pense-t-il?—Il pense à moi; car nous pensons toujours l'un à l'autre, quand nous ne sommes pas ensemble. — J'ai vu aujourd'hui six joueurs qui gagnaient tous en même temps.—Cela ne se peut; car un joueur ne peut gagner que lorsqu'un autre perd.—Vous auriez raison, si je parlais de joueurs de cartes ou de billard; mais je parle de joueurs de flûte et de violon.—Faites-vous quelquefois de la musique?—Très-souvent, car je l'aime beaucoup.—De quel instrument jouez-vous?—Je joue du violon et ma sœur joue du clavecin. Mon frère qui joue de la basse, nous accompagne, et Mademoiselle Stolz nous applaudit quelquefois.—Ne joue-t-elle pas aussi de quelque instrument de musique?—Elle joue de la harpe, mais elle est trop fière pour faire de la musique avec nous. —Une ville assez pauvre fit une dépense considérable en fêtes et en illuminations à l'occasion du passage de son prince. Celui-ci en parut lui-même étonné. „Elle n'a fait," dit un courtisan, „que ce qu'elle devait." „Cela est vrai," reprit un autre, „mais elle doit tout ce qu'elle a fait."

228.

Avez-vous fait votre composition française?—Je l'ai faite.—Votre instituteur en a-t-il été content?—Il ne l'a pas été. J'ai beau faire de mon mieux; je ne puis rien faire à son gré.—Vous avez beau dire, personne ne vous croira.—Pouvez-vous, sans vous gêner, me prêter cinq cents francs?—Comme vous en avez toujours bien usé avec moi, j'en userai de même avec vous. Je vous prêterai l'argent qu'il vous faut, mais à condition que vous me le rendrez la semaine prochaine.—Vous pouvez y compter.—Comment mon fils s'est-il comporté envers vous?—Il s'est bien comporté envers moi, car il se comporte bien envers tout le monde.—Son père lui disait souvent: „La conduite des autres n'est qu'un écho de la nôtre. Si nous nous comportons bien envers eux, ils se comporteront bien aussi envers nous; mais si nous en usons mal avec eux, nous ne devons pas attendre mieux de leur part."—Puis-je voir Messieurs vos frères?—Vous les verrez demain. Comme ils ne font que d'arriver d'un long voyage, il leur tarde de dormir, car ils sont très-fatigués.—Ma sœur qu'a-t-elle dit?—Elle a dit qu'il lui tardait de dîner, parce qu'elle avait grand' faim. —Êtes-vous bien à votre pension?—J'y suis très-bien. —Avez-vous fait part à Monsieur votre frère de ce que je vous ai dit?—Comme il était très-fatigué, il lui tardait de dormir, de sorte que j'ai remis à demain à lui en faire part.

229.

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour. Comment vous portez-vous? — Très-bien, je vous remercie. — Et comment se porte-t-on chez vous? — Assez bien, Dieu merci! Ma sœur a été un peu indisposée, mais elle est rétablie; elle m'a chargé de bien des compliments pour vous.—Je suis charmé d'apprendre qu'elle se porte bien. Quant à vous, vous êtes la santé même; vous avez la meilleure mine du monde.—Je n'ai pas le temps d'être malade; mes affaires ne me le permettraient pas. Donnez-vous la peine de vous asseoir; voici une chaise.—Je ne veux pas vous distraire de vos occupa-

tions; je sais que le temps est précieux à un négociant. —Je n'ai rien de pressé à faire maintenant; mon courrier est déjà expédié.—Je ne m'arrêterai pas davantage. J'ai voulu seulement, en passant par ici, m'informer de votre santé.—Vous me faites beaucoup d'honneur.—Il fait bien beau temps aujourd'hui. Si vous le permettez, j'aurai le plaisir de vous revoir cette après-dîner, et si vous avez le temps, nous irons faire un petit tour ensemble.—Avec le plus grand plaisir. Dans ce cas je vous attendrai.—Je viendrai vous prendre vers les sept heures.—Adieu donc, au revoir.—J'ai l'honneur de vous saluer.

230.

La perte du temps est une perte irréparable. On ne peut plus recouvrer une seule minute pour tout l'or du monde. Il est donc de la dernière importance de bien employer le temps qui ne consiste qu'en minutes, dont il faut tirer parti. On n'a que le présent; le passé n'est plus rien, et l'avenir est incertain. Une infinité d'hommes se ruinent à force de faire bonne chère. Si la plupart des hommes savaient se contenter de ce qu'ils ont, ils seraient heureux; mais leur avidité les rend trop souvent malheureux. Pour être heureux, il faut oublier le passé, ne pas s'inquiéter de l'avenir, et jouir du présent.—J'étais fort triste, lorsque mon cousin vint chez moi. „Qu'avez-vous?“ me demanda-t-il. „Ah! mon cher cousin,“ lui répondis-je, „en perdant cet argent, j'ai tout perdu.“ „Ne vous inquiétez pas,“ me dit-il, „car j'ai trouvé votre argent.“

231.

Pourquoi avez-vous joué un tour à cet homme?—Parce qu'il trouve toujours à redire à tout ce qu'il voit. —Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur?—Cela veut dire que je n'aime pas à faire des affaires avec vous, parce que vous y regardez de trop près.—Je voudrais bien savoir, pourquoi votre frère n'a pas fait son devoir. —Il était trop difficile. Il a veillé toute la nuit et n'a pas pu le faire, parce que ce devoir était dessus de sa

portée.—Aussitôt que M. F. me voit, il commence à parler anglais pour s'exercer, et me comble d'honnêtetés, de sorte que souvent je ne sais que lui répondre. Ses frères en font autant; cependant ils ne laissent pas d'être de fort bonnes gens; non seulement ils sont riches et aimables, mais ils sont aussi généreux et bienfaisants. Ils m'aiment sincèrement; c'est pourquoi je les aime aussi, et par conséquent je ne dirai jamais rien à leur désavantage. Je les aimerais encore davantage, s'ils ne faisaient pas tant de cérémonies; mais chacun a ses défauts, et le mien c'est de trop parler de leurs cérémonies.

232.

Les ennemis se sont-ils rendus?—Ils ne se sont pas rendus, car ils ne préféraient pas la vie à la mort; ils n'avaient ni pain, ni viande, ni eau, ni armes, ni argent; nonobstant ils ont mieux aimé mourir que de se rendre.—Pourquoi êtes-vous si triste?—Vous ne savez pas ce qui m'inquiète, ma chère amie.—Dites-le moi, car je vous assure que je partage vos peines aussi bien que vos plaisirs.—Je suis sûre que vous prenez part à mes peines, mais je ne puis vous dire en ce moment ce qui m'inquiète. Je vous le dirai cependant à l'occasion. Parlons d'autre chose (changeons de discours) maintenant.—Que pensez-vous de l'homme qui nous parla hier au concert?—C'est un homme de beaucoup d'esprit, et il n'est pas du tout infatué de son mérite. Mais pourquoi me demandez-vous cela?—Pour parler de quelque chose.—On dit : contentement passe richesse; soyons donc toujours contents.—Partageons ce que nous avons et demeurons toute notre vie amis inséparables. Vous serez toujours le bienvenu chez moi, et j'espère l'être aussi chez vous. Si je vous voyais heureux, je le serais aussi, et nous serions plus contents que les plus grands princes, qui ne le sont pas toujours. Nous serons heureux, quand nous serons parfaitement contents de ce que nous avons; et si nous faisons bien notre devoir, le bon Dieu aura soin du reste. Le passé n'étant plus rien, ne nous inquiétons pas de l'avenir, et jouissons du présent.

233.

Regardez, Mesdames, ces belles fleurs au teint si frais et si éclatant; elles ne boivent que de l'eau. Le lis blanc a la couleur de l'innocence; la violette est le symbole de la modestie; on peut la voir dans les yeux de Louise. La germandrée a la couleur du ciel, notre demeure future, et la rose, la reine des fleurs, est l'emblême de la beauté et de la joie. On voit tout cela personnifié, en voyant la belle Amélie. Que la verdure fraîche est belle! Elle fait du bien à nos yeux, et elle a la couleur de l'espérance, notre amie la plus fidèle, qui ne nous quitte pas même à la mort.—Encore un mot, mon cher ami.—Que vous plaît-il?—J'ai oublié de vous prier de faire mes compliments à Madame votre mère. Dites-lui, s'il vous plaît, que je regrette de ne m'être pas trouvé à la maison, lorsque dernièrement elle m'honora de sa visite.—Je vous remercie de sa part, je n'y manquerai pas.—Adieu donc!

234.

Mademoiselle votre sœur est-elle sortie aujourd'hui?—Elle est sortie pour faire quelques emplettes.—Qu'a-t-elle acheté?—Elle s'est acheté une robe de soie, un chapeau de velours et un voile de dentelle.—Qu'avez-vous fait de mon pot d'argent?—Il est sur la table de cuisine avec la bouteille à l'huile, le pot au lait, le pot à moutarde et le moulin à café.—Demandez-vous une bouteille à vin?—Non, je demande une bouteille de vin, et non pas une bouteille à vin.— Si vous voulez avoir la bonté de me donner la clef de la cave au vin, j'irai en chercher une.—Cet homme qu'exige-t-il de moi?—Il n'exige rien; mais il acceptera ce que vous lui donnerez; car il manque de tout.—Je vous dirai que je ne l'aime pas; car sa conduite fait naître des soupçons dans mon esprit. Il outre tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait.—Vous avez tort d'en avoir si mauvaise opinion; car il vous a tenu lieu de père.—Je sais ce que je dis. Il m'a trompé en petit et en grand, et toutes les fois qu'il vient me voir, il me demande quelque chose. C'est ainsi qu'il m'a demandé tour à tour tout ce que j'avais: mon fusil de chasse, ma ligne à pêcher, ma montre à répé-

tition et mes chandeliers d'or.—Ne vous abandonnez pas tant à la douleur, autrement vous me ferez fondre en larmes. —Démocrite et Héraclite étaient deux philosophes d'un caractère bien différent: le premier riait des folies des hommes, et l'autre en pleurait. Ils avaient raison tous les deux; car les folies des hommes méritent qu'on en rie et qu'on en pleure.

235.

Avez-vous vu Mademoiselle votre nièce?—Oui, c'est une très-bonne fille qui écrit bien et qui parle encore mieux le français; c'est pourquoi elle est aimée et honorée de tout le monde.—Et son frère, que fait-il?—Ne me parlez pas de lui (ne m'en parlez pas); c'est un méchant garçon, qui écrit toujours mal et qui parle encore plus mal le français; aussi n'est-il aimé de personne.—Il aime beaucoup les bons morceaux; mais les livres, il ne les aime pas.—Quelquefois il se met au lit en plein jour et se dit malade; mais quand on se met à table, il est ordinairement rétabli.—Il doit étudier la médecine, mais il n'en a aucune envie.—Il parle presque toujours de ses chiens qu'il aime passionnément. Son père en est extrêmement fâché. Le jeune imbécile dit dernièrement à sa sœur: „Je me ferai enrôler aussitôt que la paix sera publiée."

Mon cher père et ma chère mère dînèrent hier avec quelques amis au „Roi d'Espagne".—Pourquoi parlez-vous toujours allemand et jamais français?—Parce que je suis trop timide.—Vous plaisantez; est-ce qu'un Allemand est jamais timide?—J'ai grand appétit; donnez-moi quelque chose de bon à manger.—Avez-vous de l'argent?—Non, Monsieur.—Alors je n'ai rien à manger pour vous.—Ne me donnez-vous pas à crédit? J'engage mon honneur.—C'est trop peu.—Comment, Monsieur!

236.

Voulez-vous me raconter quelque chose?—Que voulez-vous que je vous raconte?—Une petite anecdote, si vous voulez.—Un petit garçon demandait un jour à table de la viande; son père lui dit qu'il n'était pas honnête

d'en demander, et qu'il devait attendre qu'on lui en donnât. Le pauvre petit garçon, voyant que tout le monde mangeait et qu'on ne lui donnait rien, dit à son père : „Mon cher père, donnez-moi, s'il vous plaît, un peu de sel.“ „Qu'en veux-tu faire?“ demanda le père. „C'est pour le manger avec la viande que vous me donnerez,“ répliqua l'enfant. Tout le monde admira l'esprit de l'enfant; et son père, s'apercevant qu'il n'avait rien, lui donna de la viande, sans qu'il en demandât.—Qui était ce petit garçon qui demanda de la viande à table? —C'était le fils d'un de mes amis.—Pourquoi demanda-t-il de la viande?—Il en demanda, parce qu'il avait bon appétit.—Pourquoi son père ne lui en donna-t-il pas de suite?—Parce qu'il l'avait oublié.—Le petit garçon eut-il tort d'en demander?—Il eut tort, car il aurait dû attendre.—Pourquoi demanda-t-il du sel à son père?—Il demanda du sel pour que son père s'aperçût qu'il n'avait pas de viande et qu'il lui en donnât.

Voulez-vous que je vous raconte une autre anecdote? —Vous m'obligerez beaucoup.—Un homme faisant des emplettes chez un marchand, lui disait : „Vous me surfaites trop; vous ne devriez pas me vendre aussi cher qu'aux autres, puisque je suis de vos amis.“ Le marchand répliqua : „Monsieur, il faut que nous gagnions quelque chose avec nos amis, car nos ennemis ne viennent jamais chez nous.“

237.

Un jeune prince, âgé de sept ans, était admiré de tout le monde à cause de son esprit. Se trouvant un jour en société d'un vieil officier, celui-ci fit observer, en parlant du jeune prince, que quand les enfants avaient tant d'esprit dans les premières années, ils en ont ordinairement fort peu, quand ils sont avancés en âge. „En ce cas,“ dit le jeune prince, qui l'avait entendu, „il faut que vous ayez eu infiniment d'esprit dans votre enfance.“ Un Anglais, à sa première visite en France, rencontra dans les rues de Calais un fort jeune enfant qui parlait le français couramment et avec élégance. „Mon Dieu!

est-il possible,“ s'écria-t-il, „que même les enfants ici parlent français avec pureté!“

Recherchons l'amitié des bons et évitons la société des méchants; car les mauvaises sociétés corrompent les bonnes mœurs.—Quel temps fait-il aujourd'hui?—Il neige toujours, comme il neigea hier, et selon toute apparence il neigera aussi demain.—Qu'il neige, je voudrais qu'il neigeât encore plus, car je me porte toujours très-bien, quand il fait très-froid.—Et moi, je me porte toujours très-bien, quand il ne fait ni froid ni chaud.—Il fait trop de vent aujourd'hui, et nous ferions mieux de rester à la maison.—Quelque temps qu'il fasse, il faut que je sorte; car j'ai promis d'être chez ma sœur à onze heures et un quart, et il faut que je tienne parole.

238.

M. de Turenne ne voulait jamais rien acheter à crédit chez les marchands, „de peur,“ disait-il, „qu'ils n'en perdissent une grande partie, s'il arrivait qu'il fût tué.“ Tous les ouvriers qu'il employait dans sa maison, avaient ordre d'apporter leurs mémoires, avant qu'il se mît en campagne, et ils étaient payés régulièrement.

Vous ne serez jamais respecté, à moins que vous n'abandonniez la mauvaise compagnie que vous fréquentez.—Vous ne pourrez finir votre travail ce soir, à moins que je ne vous aide.—Je vous expliquerai toutes les difficultés, afin que vous ne vous découragiez pas dans votre entreprise.—Supposé que vous perdiez vos amis, que deviendriez-vous?—En cas que vous ayez besoin de mon assistance, appelez-moi, et je vous aiderai.—Un homme sage et prudent vit avec économie, quand il est jeune, afin qu'il jouisse du fruit de son travail, quand il sera vieux.—Portez cet argent à Monsieur N., afin qu'il puisse payer ses dettes.—Voulez-vous me prêter cet argent? —Je ne vous le prêterai pas, à moins que vous ne me promettiez de me le rendre le plus tôt que vous pourrez.—Le général est-il arrivé?—Il arriva hier matin au camp, las et harassé, mais très à propos; il donna de suite ses ordres pour engager l'action, quoiqu'il n'eût pas encore toutes ses troupes.—Mesdemoiselles vos

sœurs sont-elles heureuses?—Elles ne le sont pas, quoiqu'elles soient riches, parce qu'elles ne sont pas contentes.—Bien qu'elles aient bonne mémoire, cela ne suffit pas pour apprendre quelque langue que ce soit; il faut qu'elles fassent usage de leur jugement.—Regardez, comme cette dame est aimable; quoiqu'elle n'ait pas de fortune, je ne l'en aime pas moins.—Voulez-vous me prêter votre violon?—Je vous le prêterai, pourvu que vous me le rendiez ce soir.—Madame votre mère viendra-t-elle me voir?—Elle viendra, pourvu que vous promettiez de la mener au concert.—Je ne cesserai de l'importuner, jusqu'à ce qu'elle m'ait pardonné.—Donnez-moi ce canif.—Je vous le donnerai, pourvu que vous n'en fassiez pas mauvais usage.—Irez-vous à Londres? —J'irai, pourvu que vous m'accompagniez; et je récrirai à Monsieur votre frère, en cas qu'il n'ait pas reçu ma lettre.

239.

Où étiez-vous pendant l'affaire?—J'étais au lit à faire panser mes blessures. Plût à Dieu que j'y eusse été! J'aurais voulu vaincre ou périr.—On évita la bataille de peur que nous ne fussions pris, leurs forces étant supérieures aux nôtres.—A Dieu ne plaise que je blâme votre conduite; mais vos affaires ne seront jamais faites comme il faut, à moins que vous ne les fassiez vous-même.—Partirez-vous bientôt?—Je ne partirai pas, que je n'aie dîné.—Pourquoi m'avez-vous dit que mon père était arrivé, quoique vous sussiez le contraire?—Vous êtes si prompt que, pour peu qu'on vous contrarie, vous vous emportez à l'instant. — Si votre père n'arrive pas aujourd'hui et que vous ayez besoin d'argent, je vous en prêterai.—Je vous suis fort obligé.—Avez-vous fait votre devoir?—Pas tout-à-fait; si j'avais eu le temps et que je n'eusse pas été si inquiet de l'arrivée de mon père, je l'aurais fait en entier.—Si vous étudiez et que vous soyez attentif, je vous assure que vous apprendrez la langue française en très-peu de temps.—Celui qui veut enseigner un art, doit le connaître à fond; il faut qu'il n'en donne que des notions précises et bien digérées; il faut qu'il les fasse entrer une à une dans

l'esprit de son élève, et surtout qu'il ne surcharge pas sa mémoire de règles inutiles et insignifiantes.

Mon cher ami, prêtez-moi un louis. — En voici deux au lieu d'un.—Que d'obligations je vous ai!—Je suis toujours bien aise, quand je vous vois, et je trouve mon bonheur dans le vôtre.—Cette maison est-elle à vendre? —Voulez-vous l'acheter?—Pourquoi non?—Pourquoi Mademoiselle votre sœur ne parle-t-elle pas?—Elle parlerait, si elle n'était pas toujours si distraite.—J'aime les jolies anecdotes; elles assaisonnent la conversation et amusent tout le monde.—Je vous prie de m'en raconter quelques-unes.—Voyez, s'il vous plaît, page cent-quarante-huit du livre que je vous ai prêté, et vous en trouverez.

240.

Il faut que vous ayez patience, quoique vous n'en ayez pas envie; car il faut que j'attende aussi jusqu'à ce que je reçoive mon argent. En cas que je le reçoive aujourd'hui, je vous paierai tout ce que je vous dois. Ne croyez pas que je l'aie oublié, car j'y pense chaque jour. Ou croyez-vous peut-être que je l'aie déjà reçu?—Je ne crois pas que vous l'ayez déjà reçu; mais je crains que vos autres créanciers ne l'aient déjà reçu.—Vous voudriez avoir plus de temps pour étudier, et vos frères voudraient n'avoir pas besoin d'apprendre. —Plût à Dieu que vous eussiez ce que je vous souhaite, et que j'eusse ce que je désire!—Quoique nous n'ayons pas ce que nous souhaitons, nous avons presque toujours été contents; et Messieurs B. ont presque toujours été mécontents, quoiqu'ils aient eu tout ce dont un homme raisonnable peut se contenter.—Ne croyez pas, Madame, que j'aie eu votre éventail.—Qui vous dit que je le croie?—Mon beau-frère voudrait ne pas avoir eu ce qu'il a eu.—Pourquoi?—Il a toujours eu beaucoup de créanciers et point d'argent.—Je désire que vous me parliez toujours français, et il faut que vous m'obéissiez, si vous voulez l'apprendre, et que vous ne vouliez pas perdre votre temps inutilement. Je voudrais que vous fussiez plus appliqué et plus attentif, quand je vous parle. Si je n'étais pas votre ami, et que vous

ne fussiez pas le mien, je ne vous parlerais pas ainsi. —Méfiez-vous de Monsieur N., car il vous flatte. Pensez-vous qu'un flatteur puisse être un ami?—Vous ne le connaissez pas aussi bien que moi, bien que vous le voyiez tous les jours.—Ne croyez pas que je sois fâché contre lui, parce que son père m'a offensé!—Oh! le voilà qui vient; vous pouvez tout lui dire vous-même.

241.

Que pensez-vous de notre roi?—Je dis que c'est un grand homme, mais j'ajoute que, quelque puissants que soient les rois, ils meurent aussi bien que le dernier de leurs sujets.—Avez-vous été content de mes sœurs? —Je l'ai été; car quelque laides qu'elles soient, elles ne laissent pas d'être très-aimables; et quelque savantes que soient les filles de nos voisines, elles se trompent encore quelquefois. — Leur père n'est-il pas riche? — Quelque riche qu'il soit, il peut tout perdre en un moment.—Quel que soit l'ennemi dont vous appréhendez la malice, vous devez vous reposer sur votre innocence; mais les lois condamnent tous les criminels, quels qu'ils soient.—Quelles que soient vos intentions, vous auriez dû agir différemment. — Quelques raisons que vous alléguiez, elles n'excusent pas votre action, blâmable en elle-même.—Quelque chose qui vous arrive dans ce monde, ne murmurez jamais contre la divine providence; car quelque chose qu'on souffre, on le mérite.—Quelque chose que je fasse, vous n'êtes jamais content.—Quoi que vous disiez, vos sœurs seront punies, si elles le méritent et si elles ne tâchent pas de se corriger.—Qui est-ce qui a pris ma montre en or?—Je ne le sais pas. Ne croyez pas que je l'aie eue, ou que Mademoiselle C. ait eu votre tabatière d'argent; car j'ai vu l'une et l'autre dans les mains de Mademoiselle votre sœur, lorsque nous jouions au gage touché.—Demain je partirai pour Douvres; mais dans quinze jours je reviendrai, et alors je viendrai vous voir, vous et votre famille.—Où votre sœur est-elle à présent?—Elle est à Paris, et mon frère est à Berlin.—On dit que cette petite femme doit épouser le général K., votre ami; est-ce vrai?—Je n'en ai pas entendu parler.—Quelles nouvelles y a-t-il

de notre grande armée ?—On dit qu'elle est entre le Véser et le Rhin.—Tout ce que le courrier m'a dit me paraissant très-vraisemblable, je me rendis de suite au logis, j'écrivis quelques lettres et partis pour Londres.

242.

Où irez-vous l'année prochaine ?—J'irai en Angleterre, car c'est un beau royaume, où je compte passer l'été à mon retour de France.—Où irez-vous l'hiver ?—J'irai en Italie et de là aux Indes occidentales; mais avant cela, il faut que j'aille en Hollande prendre congé de mes amis.—Quels pays ces peuples habitent-ils ?—Ils habitent le midi de l'Europe; leurs pays s'appellent l'Italie, l'Espagne et le Portugal, et eux-mêmes sont Italiens, Espagnols et Portugais; mais les peuples qu'on appelle les Russes, les Suédois et les Polonais habitent le nord de l'Europe, et les noms de leurs pays sont la Russie, la Suède et la Pologne. — La France est séparée de l'Italie par les Alpes, et de l'Espagne par les Pyrénées. —Quoique l'usage de vin soit défendu aux Mahométans, quelques-uns d'entre-eux ne laissent pas d'en boire.—Monsieur votre frère a-t-il mangé quelque chose ce matin ?—Il a beaucoup mangé; bien qu'il ait dit qu'il n'avait pas bon appétit, il n'a pas laissé de manger toute la viande, tout le pain et tous les légumes, et de boire tout le vin, toute la bière et tout le cidre. — Les œufs sont-ils chers à présent ?—Ils se vendent six francs le cent.—Aimez-vous le raisin ?—J'aime non seulement le raisin, mais aussi les prunes, les amandes, les noix et toute espèce de fruits.—Bien que la modestie, la candeur et l'amabilité soient des qualités précieuses, il y a cependant des dames qui ne sont ni modestes, ni candides, ni aimables.—La crainte de la mort et l'amour de la vie étant naturels à l'homme, on devrait fuir le vice et s'attacher à la vertu.

243.

Voulez-vous prendre une tasse de café ?—Je vous remercie, je n'aime pas le café.—Alors vous prendrez un verre de vin ?—Je viens d'en boire.—Allons faire

un tour de promenade.—Je le veux bien; mais où irons-nous?—Venez avec moi au jardin de ma tante; nous y trouverons une société très-agréable.—Je le crois bien; mais c'est à savoir, si cette agréable société voudra de moi.—Vous êtes partout le bienvenu.—Qu'avez-vous, mon ami? Comment trouvez-vous ce vin?—Je le trouve excellent; mais j'en ai bu suffisamment.—Buvez encore un coup.— Non, trop est mal-sain; je connais mon tempérament.—Ne tombez pas. Qu'avez-vous?—Je ne sais, mais la tête me tourne; je crois que je tombe en faiblesse.—Je le crois aussi, car vous avez presque l'air d'un mort.—De quel pays êtes-vous?—Je suis Allemand.— Vous parlez si bien le français que je vous ai pris pour un Français natif.—Vous plaisantez.—Pardonnez-moi, je ne plaisante pas du tout.—Combien de temps y a-t-il que vous êtes en France?—Il y a quelques jours.—Sérieusement?—Vous en doutez peut-être, parce que je parle français; je le savais avant de venir en France.—Comment l'avez-vous appris si bien? —J'ai fait comme le sansonnet prudent.

Dites-moi, pourquoi vous êtes toujours en discorde avec votre femme et pourquoi vous vous occupez de métiers inutiles? On a tant de peine à obtenir un emploi; vous en avez un si bon et vous le négligez. Ne songez-vous pas à l'avenir?—Maintenant laissez-moi parler à mon tour. Tout ce que vous venez de dire paraît raisonnable; mais ce n'est pas ma faute, si j'ai perdu ma réputation; c'est la faute de ma femme: elle a vendu mes plus beaux habits, mes bagues et ma montre en or. Je suis chargé de dettes, et je ne sais que faire.—Je ne veux pas justifier votre femme; mais je sais que vous avez aussi contribué à votre perte. Les femmes sont généralement bonnes, quand on les laisse bonnes.

244.

Dialogue.

Le Professeur. Si je vous posais maintenant des questions, comme je vous en ai posé quelquefois dans nos premières leçons, telles que: Avez-vous le chapeau qu'a

mon frère? Ai-je faim? A-t-il l'arbre du jardin de mon frère? etc., qu'en diriez-vous?

Les élèves. Nous sommes forcés d'avouer que nous avons d'abord trouvé ces questions tant soit peu ridicules; mais pleins de confiance en votre méthode, nous y avons répondu aussi bien que la petite provision de mots et de principes que nous avions alors, pouvait nous le permettre. En effet, nous n'avons pas tardé à nous apercevoir que ces questions étaient calculées pour nous inculquer les principes et nous exercer à la conversation par les réponses contradictoires que nous étions forcés d'y faire. Mais maintenant que nous savons presque soutenir une conversation dans la belle langue que vous nous enseignez, nous vous répondrions: il est impossible que nous ayons le même chapeau qu'a votre frère; car deux personnes ne sauraient avoir une seule et même chose. A la seconde question nous répondrions, qu'il est impossible que nous sachions, si vous avez faim ou non. Quant à la dernière, nous dirions, qu'il y a plus d'un arbre dans un jardin; et quand vous nous demandez, s'il a l'arbre du jardin, la phrase ne nous paraît pas logiquement correcte. En tous cas, nous serions des ingrats, si nous laissions échapper une si belle occasion, sans vous témoigner la reconnaissance la plus vive des peines que vous avez prises. — Par ces sages combinaisons, vous avez réussi à nous inculquer presque imperceptiblement les principes de la langue et à nous exercer sur la conversation. Enseignée de toute autre manière, cette langue présente aux étrangers, et même aux hommes nés dans le pays, des difficultés presque insurmontables.

245.

Voulez-vous dîner avec moi?—Bien obligé; un de mes amis m'a invité à dîner; il a fait préparer mon mets favori.—Quel mets est-ce?—C'est du laitage.—Pour moi, je n'aime pas le laitage; il n'y a rien de tel qu'un bon morceau de bœuf ou de veau rôti.—Qu'est devenu votre frère cadet?—Il a fait naufrage en allant en Amérique. —Racontez-moi donc cela.—Très-volontiers. Comme on était en pleine mer, il survint une grande tempête. La

foudre tomba sur le vaisseau et le mit en feu. L'équipage se jeta dans la mer, pour se sauver à la nage. Mon frère ne savait quel parti prendre, n'ayant jamais appris à nager. Il avait beau rêver; il ne trouvait aucun moyen de sauver sa vie. Il fut saisi de frayeur en voyant que le feu gagnait de tous côtés. In ne balança plus, et se jeta dans la mer.—Eh bien, qu'est-il devenu? —Je n'en sais rien, n'ayant pas encore eu de ses nouvelles.—Mais qui vous a dit tout cela?—Mon neveu qui était présent et qui s'est sauvé.—A propos de votre neveu, où est-il actuellement?—Il est en Italie.—Y a-t-il long-temps que vous n'avez eu de ses nouvelles?—J'ai reçu une lettre de lui aujourd'hui.—Que vous écrit-il?—Il m'écrit qu'il épouse une demoiselle qui lui apporte cent mille écus.—Est-elle belle?—Belle comme un ange; c'est un chef-d'œuvre de la nature. Sa physionomie est douce et pleine d'expression; ses yeux sont les plus beaux du monde, et sa bouche est mignonne. Elle n'est ni trop grande ni trop petite; sa taille est svelte; toutes ses actions sont pleines de grâce et ses manières fort engageantes. Son aspect inspire du respect et de l'admiration. Elle a aussi beaucoup d'esprit; elle parle plusieurs langues, danse supérieurement bien et chante à ravir. Mon neveu ne lui trouve qu'un défaut.—Et quel est ce défaut?—Elle a des prétentions.—Il n'y a rien de parfait au monde.—Que vous êtes heureux! vous êtes riche, vous avez une bonne femme, de jolis enfants, une belle maison et tout ce que vous désirez.—Pas tout, mon ami.—Que désirez-vous donc encore?—Le contentement; car vous-savez que celui-là seul est heureux qui est content.

246.

L'empereur Charles-Quint étant un jour à la chasse, s'égara dans la forêt, et arriva à une maison, où il entra pour se rafraîchir. Il s'y trouvait quatre hommes, qui faisaient semblant de dormir. L'un d'eux se leva, et s'approchant de l'empereur, il lui dit qu'il avait rêvé qu'il lui prendrait sa montre, et il la prit. Ensuite un autre se leva et lui dit qu'il avait rêvé que son surtout l'accommoderait à ravir, et il le prit. Le troisième lui prit sa bourse. Enfin le quatrième s'avança et lui dit: „J'es-

père que vous ne vous fâcherez pas, si je vous fouille,“ et en le faisant il aperçut au cou de l’empereur une chaîne d’or, à laquelle était attaché un sifflet qu’il voulut lui voler.—Mais l’empereur lui dit: „Mon bon ami, avant de me priver de ce bijou, il faut qui je vous en apprenne la vertu.“ En disant cela, il siffla. Ses gens qui le cherchaient, accoururent vers la maison et furent frappés d’étonnement de voir Sa Majesté dans un pareil état.—Mais l’empereur, se voyant hors de danger, dit: „Voilà des hommes qui ont rêvé tout ce qu’ils voulaient. Je veux a mon tour rêver aussi;“ et après avoir réfléchi quelques secondes, il dit: „J’ai rêvé que tous quatre vous méritiez d’être pendus,“ ce qui fut aussitôt dit qu’exécuté devant la maison.

Un roi faisant un jour son entrée dans une ville à deux heures de l’après-midi, le sénat lui envoya des députés pour le complimenter. Celui qui devait porter la parole commença ainsi: „Alexandre-le-Grand, le grand Alexandre,“ et demeura court. Le roi, qui avait grand’ faim, dit: „Hé! mon ami, Alexandre-le-Grand avait dîné, et moi je suis encore à jeun.“ Ayant dit cela, il continua son chemin vers l’hôtel de ville, où on avait préparé pour lui un dîner magnifique.

247.

Un bon vieillard, étant fort malade, fit appeler son épouse qui était encore fort jeune, et lui dit: „Ma chère, vous voyez que ma dernière heure s’approche et que je suis forcé de vous quitter; c’est pourquoi, si vous voulez que je meure en paix, il faut que vous me fassiez une grâce. Vous êtes encore jeune, et sans doute vous vous remarierez, je le sais; mais je vous prie de ne pas prendre M. Louis, car j’avoue que j’ai toujours été très-jaloux de lui, et que je le suis encore. Je mourrais donc désespéré, si vous ne me promettiez pas cela.“ La femme répondit: „Mon cœur, je vous supplie, que cela ne vous empêche pas de mourir en paix; car je vous assure que quand même je voudrais l’épouser, je ne le pourrais pas, étant déjà promise à un autre.“

Frédéric-le-Grand était dans l’habitude, toutes les fois qu’un soldat entrait dans sa garde, de lui faire trois

questions, savoir: „Quel âge avez-vous? Combien de temps y a-t-il que vous êtes à mon service? Êtes-vous content de votre paie et de votre traitement?“—Il arriva qu'un jeune soldat, né en France, qui avait servi dans son pays, désira d'entrer au service de la Prusse. Sa mine le fit accepter sur-le-champ; mais il ne savait pas du tout la langue allemande, et son capitaine, après l'avoir averti que le roi le questionnerait dans cette langue la première fois qu'il le verrait, lui conseilla en même temps d'apprendre par cœur les trois réponses qu'il devait faire. En conséquence il les apprit le jour suivant, et sitôt qu'il parut dans les rangs, Frédéric s'avança pour l'interroger. Mais le hasard voulut que cette fois il commençât par la seconde question, et lui demandât: „Combien y a-t-il de temps que vous êtes à mon service?“ „Vingt et un ans!“ répondit le soldat. Le roi, frappé de sa jeunesse, qui marquait clairement qu'il n'y avait pas si long-temps qu'il portait le mousquet, lui dit: „Quel âge avez-vous?“ „Un an, n'en déplaise à Votre Majesté.“ Frédéric, encore plus étonné, s'écria: „Il faut que vous ou moi nous ayons perdu l'esprit!“—Le soldat, qui prit cela pour la troisième question, répondit avec aplomb: „L'un et l'autre, n'en déplaise à Votre Majesté.“

248.

Un homme avait deux fils: l'un aimait à dormir la grasse matinée, et l'autre était très-laborieux et se levait toujours de très-bonne heure. Celui-ci étant un jour sorti de grand matin, trouva une bourse remplie d'argent. Il courut à son frère lui faire part de sa bonne fortune, et lui dit: „Voyez-vous, Louis, ce qu'on gagne à se lever de bonne heure!“—„Ma foi!“ répondit son frère, „si celui à qui elle appartient ne s'était pas levé de meilleure heure que moi, il ne l'aurait pas perdue.“

On demandait à un jeune fainéant, ce qui le faisait rester au lit si long-temps.—„Je suis occupé,“ dit-il, „à tenir conseil tous les matins. Le travail me conseille de me lever, la paresse de rester couché; et ils me donnent vingt raisons pour et contre. C'est à moi d'entendre ce qu'on

dit des deux parts; et à peine la cause est-elle entendue que le dîner est prêt.“

On raconte un beau trait d'une femme de qualité: interrogée où était son époux, qui s'était caché pour avoir trempé dans une conspiration, elle répondit courageusement qu'elle l'avait caché. Cet aveu l'ayant amenée devant le roi, ce prince lui dit qu'elle ne pouvait échapper à la torture qu'en découvrant la retraite de son époux. „Et cela suffira-t-il?“ dit la dame. „Oui,“ dit le roi, „je vous en donne ma parole.“ „Eh bien,“ dit-elle, „je l'ai caché dans mon cœur, où vous le trouverez.“ Cette réponse admirable charma ses ennemis.

249.

Cornélie, l'illustre mère des Gracques, après la mort de son époux, qui lui laissa douze enfants, se voua au soin de sa famille avec une sagesse et une prudence qui lui acquirent l'estime universelle. Trois seulement d'entre les douze parvinrent à l'âge mûr: une fille, Sempronie, qu'elle maria au second Scipion l'Africain, et deux fils, Tibérius et Caïus, qu'elle éleva avec un soin particulier; et bien qu'on sût généralement qu'ils étaient nés avec les plus heureuses dispositions, on jugeait qu'ils étaient encore plus redevables à l'éducation qu'à la nature. La réponse qu'elle fit à une dame de Campanie à leur sujet, est très-fameuse, et renferme de grandes instructions pour les dames et pour les mères.

Cette dame, qui était très-riche et passionnée pour le faste et l'éclat, avait étalé ses diamants, ses perles et ses joyaux les plus précieux, et elle engageait sérieusement Cornélie à lui faire voir aussi ses joyaux. Cornélie changea adroitement la conversation sur un autre sujet, pour attendre le retour de ses fils qui étaient allés aux écoles publiques. Comme ils rentraient et arrivaient dans l'appartement de leur mère, elle dit à la dame de Campanie, en les lui montrant: „Voici mes joyaux et la seule parure à laquelle j'attache du prix. Et une telle parure qui est la force et le soutien de la société, ajoute un plus grand lustre à la beauté que tous les joyaux de l'Orient.“

250.

Politesse.

Lorsque le comte de Stair était à la cour de Louis XIV., ses manières, ses talents, sa dexterité et sa conversation le mirent fort avant dans l'estime et l'amitié de ce monarque.—Un jour, dans un cercle de ses courtisans, le roi, parlant des avantages d'une bonne éducation et de manières engageantes, proposa de parier qu'il nommerait un gentilhomme anglais surpassant à cet égard tous les Français de sa cour. La gageure fut acceptée par plaisanterie, et Sa Majesté devait faire choix du temps et du lieu propres à cette expérience.

Afin de détourner les soupçons, le roi laissa tomber le propos pour quelques mois, le temps de laisser croire qu'il avait oublié; ce fut alors qu'il eut recours au stratagème suivant. Il désigna lord Stair, et deux des gentilshommes les plus polis de sa cour, pour l'accompagner à la promenade à l'issue du grand lever. En conséquence le roi descendit par le grand escalier de Versailles, suivi de ces trois seigneurs. Arrivé au carrosse, au lieu de passer le premier, comme c'était l'usage, il fit signe aux seigneurs français de monter; ceux-ci, a cette cérémonie inaccoutumée, reculèrent pour refuser humblement un tel honneur. Alors le roi fit signe à lord Stair, qui s'inclina, et monta sur-le-champ dans le carrosse. Le roi et les seigneurs français l'y suivirent.

Dès qu'ils eurent pris place, le roi s'écria: „Eh bien, Messieurs, je crois, que vous avouerez que j'ai gagné mon pari.“ „Sire, comment cela?“ „Comment?“ continua le roi, „quand j'ai voulu que vous montassiez dans le carrosse vous l'avez refusé; mais cet étranger poli (désignant lord Stair) n'eut pas plutôt reçu les ordres d'un roi, qui pourtant n'est pas son souverain, qu'il obéit à l'instant.“ Les courtisans baissèrent la tête de confusion, et ils avouèrent que Sa Majesté avait raison.

251.

Douceur.

La douceur du caractère de Sir Isaac Newton, pendant le cours de sa vie, excita l'admiration de tous ceux qui le connurent; mais dans aucun cas peut-être plus que dans le suivant. Sir Isaac Newton avait un petit chien favori, qu'il appelait Diamant; un jour étant obligé de passer de son cabinet dans la chambre voisine, il laissa Diamant seul. Quand Newton rentra, après une absence de quelques minutes seulement, il trouva à son grand déplaisir que Diamant avait renversé une chandelle allumée sur ses papiers; et le travail presque terminé de tant d'années était en flammes et presque réduit en cendres. Newton se faisant déjà très-vieux, cette perte était irréparable. Cependant, sans même frapper le chien, il se contenta de le reprendre par cette exclamation: „Oh, Diamant! Diamant! que tu sais peu le mal que tu as fait!"

Les Peintres.

Zeuxis entra en rivalité au sujet de son art avec Parrhasius. Il peignit des raisins avec une telle vérité que des oiseaux vinrent les becqueter. L'autre traça un rideau si ressemblant que Zeuxis dit en entrant: „Levez de rideau que nous voyions ce morceau!" Et reconnaissant son erreur: „Parrhasius," lui dit-il, „tu l'emportes. Je n'ai trompé que des oiseaux et toi tu as trompé un artiste lui-même."

Zeuxis peignit un petit garçon portant des raisins; les oiseaux vinrent encore et becquetèrent. La multitude applaudissait; mais Zeuxis courut en fureur au tableau en disant: „Il faut que mon enfant soit bien mal peint!"

Droiture.

Les habitants d'une grande ville offrirent au Maréchal de Turenne cent mille écus, à condition qu'il changerait de route et ne ferait point passer ses troupes par leur ville. Il leur répondit: „Comme votre ville n'est pas sur la route que je compte prendre, je ne puis accepter l'argent que vous m'offrez."

252.

Un caporal des gardes-du-corps de Frédéric-le-Grand, qui avait autant de vanité que de bravoure, portait une chaîne de montre à laquelle il attacha une balle de mousquet, au lieu d'une montre qu'il n'avait pas les moyens d'acheter. Le roi, étant un jour en humeur de le railler, lui dit: „A propos, caporal, il faut que vous ayez été bien sobre pour acheter une montre: il est six heures à la mienne; dites-moi, quelle heure il est à la vôtre?" Le soldat, qui pénétrait l'intention du roi, tira sur-le-champ la balle de son gousset et lui dit: „Ma montre ne marque ni cinq heures ni six, mais elle me dit à chaque instant que c'est mon devoir de mourir pour Votre Majesté." „Tiens, mon ami," dit le roi, tout pénétré, „prends cette montre, afin de savoir aussi l'heure." Et il lui donna sa montre, qui était ornée de brillants.

253.

Les quatre langues.

Nouvelle.

Nous avons tous lu dans l'écriture sainte le miracle des langues de feu qui descendirent du ciel sur les disciples du Christ, et communiquèrent soudain à ces hommes dépourvus de toute instruction la connaissance des divers idiomes dont ils avaient besoin pour prêcher l'évangile au monde.

Ce qu'un miracle opéra alors pour les apôtres, que le travail l'opère pour nous-mêmes; car c'est une étude bien utile que l'étude des langues, étude qui nous met en relation avec tous les peuples et qui nous donne le monde entier pour patrie.

Tel était aussi l'avis des parents du jeune Edmond de Grancey, qui possédaient, il y a soixante ans, une des plus belles terres du Dauphiné. Bien que ne sachant pas les langues étrangères, ils avaient compris de quelle importance cette étude pourrait être pour leur fils. „Nul homme au monde ne sait quel sort l'avenir lui réserve,“ disait souvent le baron de Grancey. „Je veux qu'Edmond, au cas qu'il lui fallût un jour voyager, ne soit étranger dans aucun pays. Je me rappelle l'embarras dans lequel je me vis pour n'avoir pas su l'allemand, lorsque je fus prisonnier en Prusse pendant la guerre de sept ans.“

Doué de dispositions heureuses, Edmond profita rapidement des leçons des habiles maîtres chargés de son instruction. A douze ans, il lisait déjà les charmantes fables de Lessing en allemand, l'Histoire d'Angleterre de Hume, les beaux drames lyriques de Métastase, ce poète italien au si harmonieux langage. Il s'exprimait déjà avec une aisance suffisante dans les trois langues, et, sans parler de sa langue maternelle qu'il savait parfaitement, il était en état d'écrire presque sans faute une lettre en italien, en allemand et en anglais.

Sur ces entrefaites, la révolution éclata. Le baron de Grancey, qui n'avait employé sa fortune qu'à faire du bien, ne pouvait croire que la tourmente politique dût arriver jusqu'à lui. Les événements donnèrent un cruel démenti à ses illusions. Averti qu'une sentence de proscription avait été décrétée contre lui et que d'un instant à l'autre il serait mis en prison, il fut contraint de fuir avec sa femme et son fils, et gagna en toute hâte les frontières du Piémont. La fatale nouvelle lui étant parvenue pendant qu'il visitait une ferme assez éloignée de sa terre, il ne put emporter que le peu d'argent qu'il avait sur lui, environ vingt-cinq louis. Les proscrits n'eurent pas même la consolation de dire à leur demeure un dernier adieu.

A l'âge d'Edmond on éprouve un vif plaisir en parcourant pour la première fois les grands chemins; on

ouvre de grands yeux à la vue des nouveaux objets qui se présentent de toutes parts, et après qu'on a fait quelques lieues, il semble qu'on soit arrivé aux limites les plus reculées de la terre. Toutefois, Edmond aurait mieux goûté ce plaisir sans la triste circonstance de l'exil de sa famille.

Le baron et la baronne de Grancey s'étaient rendus d'abord à Turin. Après avoir reçu quelque argent que quelques-uns de leurs amis avaient eu le courage de leur envoyer de France, ils quittèrent Turin pour aller se fixer à Rome en attendant des temps meilleurs. Mais avant d'atteindre ce but, il leur fallut traverser une grande partie de l'Italie. Les proscrits, vu l'exiguité de leurs ressources, voyageaient avec les voiturins qui vont d'une ville à l'autre, mode de transport peu élégant, peu expéditif, mais aussi peu coûteux. Pendant ce voyage, comme partout depuis qu'ils étaient en Italie, Edmond servait d'interprète à ses parents. C'était un spectacle intéressant de voir cet enfant de treize ans leur payer ainsi l'éducation qu'il en avait reçue. Souvent Edmond entendait dire: „Voyez-vous cette dame et ce gentilhomme français avec leur fils? Ils doivent s'estimer heureux d'avoir un tel enfant. Pauvres exilés! eux qui ne comprennent pas notre langue, ils seraient sans lui dans un grand embarras — c'est vraiment admirable!“ Edmond se gardait bien de s'enorgueillir du mérite que les événements lui procuraient; mais à chaque instant il se félicitait d'avoir appris l'italien avec des résultats aussi avantageux.

L'espèce de chariot dans lequel se trouvait la famille proscrite, contenait deux autres voyageurs, un compositeur qui se rendait à Florence pour y faire représenter un nouvel opéra, bon et jovial *maestro*, qui ne s'entendait pas moins bien en cuisine qu'en partitions; l'autre était un abbé, homme excellent et très-pieux, qui aimait la musique autant pour le moins que son voisin le *maestro*. Le voiturin chantait sur son siége, tout en activant l'allure tardive des chevaux: c'était, comme on le voit, une véritable caravane musicale. Le soleil était prés de disparaître à l'horizon, et le *maestro* qui était doué d'un vigoureux appétit, commençait à soupirer après le souper, lorsque les voyageurs aperçurent la bienheureuse auberge

où ils devaient se restaurer et passer la nuit. Mais elle était déjà tellement remplie que l'hôte et l'hôtesse avaient peine à contenter tout le monde. L'arrivée du voiturin ne fit qu'augmenter l'embarras. Le *maestro* surtout demandait le souper à grands cris; mais voyant qu'on ne le préparait pas avec une promptitude égale à son impatience, il s'empara d'un fourneau, mit habit bas, retroussa ses manches et se mit en devoir de préparer le classique *macaroni*.

Madame de Grancey, qui menait naguère une si heureuse existence dans son château, servie par un nombreux domestique, entourée des commodités que procurent la richesse et la sécurité, s'accoutumait moins facilement que son mari à un changement de position si soudain et si complet; pourtant elle se résignait, car elle avait du courage. Elle ne fit donc pas trop mauvais accueil au souper de l'auberge, où l'on voyait figurer en première ligne de macaroni de la façon du compositeur qui, en cette conjoncture, reçut presque autant de compliments que pour le meilleur de ses opéras.

Le repas terminé, la plus grave difficulté se présenta pour l'aubergiste: c'était de donner des lits à tant de voyageurs. Les premiers arrivés s'étaient emparés de toutes les chambres de la maison. Le maëstro et l'abbé s'installèrent du mieux qu'ils purent dans la salle commune, et les émigrés français durent se rendre dans une petite fabrique attenante à l'auberge, où quelques mauvais lits avaient été préparés à la hâte, avec des matelas qui contenaient plus de paille que de laine.

La chambre où se trouvaient le baron, la baronne et leur fils, n'était séparée d'une pièce voisine que par une mince cloison en planches. A peine nos voyageurs se furent-ils mis au lits, qu'ils entendirent parler de l'autre côté de la cloison et distinguèrent la voix de deux hommes qui causaient ensemble. Monsieur et Madame de Grancey, fatigués du voyage et ne comprenant pas d'ailleurs ce que disaient ces hommes, ne tardèrent pas à s'endormir. Edmond, au contraire, ne perdait pas une parole, et quelques expressions qui échappèrent à ses voisins le frappèrent assez pour le tenir éveillé.

„Ne parle pas si haut, Giacomo," disait l'un d'eux à son compagnon.

„Eh! qu'importe?“ répondit l'autre, „les Français qui sont à côté de nous ne savent pas un mot d'italien, je m'en suis assuré. Me trouvant dans la cour avec le vieux gentilhomme et sa femme, je leur ai demandé par manière de conversation d'où ils venaient, sur quoi ils m'ont fait signe qu'ils ne me comprenaient pas. Sois donc tranquille, Battista; nous pouvons parler de notre affaire à notre aise.“

Immobile dans son lit, Edmond continua de prêter une oreille attentive. Dès le commencement, il avait deviné les intentions de ces deux hommes. Néanmoins, il se garda bien de céder à un mouvement de frayeur; au lieu de crier et d'appeler du monde, il se contint avec un sang-froid au-dessus de son âge, comprenant qu'il pouvait rendre à ses parents et aux autres personnes un signalé service. Un bruit de pots et de bouteilles qui accompagnait la conversation des deux interlocuteurs, annonçait qu'ils se donnaient du courage le verre à la main. A mesure qu'ils buvaient, ils s'exprimaient avec plus d'abandon et de franchise.

„C'est une affaire réglée!“ reprit l'un d'eux, „le voiturin part demain matin au point du jour; avant d'arriver au village voisin, la route fait un coude au bout du bois: nous irons nous poster à cet endroit; il n'y en a pas de meilleur.“—„Mais s'ils se défendent?“—„Bah! ils n'ont point d'armes . . . et quand même ils en auraient, ils seront saisis de stupeur . . . tu sais que nos pistolets ont double charge; nous tirerons deux ou trois coups et ce sera une affaire terminée. Et alors tout nous appartiendra . . . Quelle bonne prise!“

Les deux brigands cessèrent de parler; l'un d'eux se coucha et s'endormit; l'autre se mit à marcher de long en large. Edmond rendit grâce à Dieu d'avoir pu comprendre la conversation des deux scélérats, et il le pria de l'inspirer dans une conjoncture aussi grave. Il se dirigea à tâtons vers son père et l'éveilla. „Mon père,“ lui dit-il à voix basse, „il y a là deux brigands dans cette chambre à côté; ils iront attendre notre voiturin pour nous assassiner et nous dépouiller.“ — „Comment! mon fils, en es-tu bien sûr?“ — „Oui, oui, mon père, je vous l'affirme; je n'ai pas perdu une de leurs paroles. Ne sachant pas que je comprenais l'italien, ils parlaient

sans aucun mystère. Ils nous attendront au détour de la route, sur la lisière d'un bois."

Monsieur de Grancey resta un moment pensif, réfléchissant au parti qu'il devait prendre; puis, sans éveiller sa femme, de peur de lui causer une frayeur trop vive, il se leva. — „Viens avec moi," dit-il, „mon cher fils; tu nous a tous sauvés; viens, et surtout faisons le moins de bruit possible."

Le baron et son fils se dirigèrent vers l'auberge; ils frappèrent; l'hôte vint ouvrir et leur demanda ce qu'ils voulaient ainsi au milieu de la nuit. Edmond qui faisait l'interprète, lui raconta tout. — — „Ah! seigneur Jésus!" s'écria l'hôte, épouvanté à l'idée d'avoir reçu des assassins chez lui, „je suis sûr que ce sont ces bandits qui ont dévalisé un de mes cousins, il y a trois semaines."— „N'y a-t-il pas un poste de police dans le voisinage?" demanda Monsieur de Grancey.—„Oui, Monsieur, à deux milles d'ici." — „Eh! bien, faites tout de suite monter quelqu'un à cheval; ou plutôt, allez-y vous-même, . . . courez à bride abattue prévenir la force armée."

Quelques minutes après, l'hôte galopait vers le bourg voisin. Monsieur de Grancey était retourné dans sa chambre avec Edmond, tous deux observant le plus profond silence. Une heure aprés, ils entendirent leurs voisins descendre l'escalier. Les deux brigands trouvèrent dans la cour l'aubergiste qui était de retour, payèrent leur écot et partirent.

Enfin l'aube parut, et le voiturin appela les voyageurs. Il se disposait à atteler, lorsqu'on entendit dans la rue un bruit de chevaux. On regarde et on aperçoit deux hommes les mains liées et tous deux blessés, que conduisaient quatre carabiniers. C'était Giacomo et Battista. Avant d'avoir atteint leur embuscade, ils avaient recontré les soldats, qui s'étaient emparés d'eux, car c'étaient deux bandits qu'on cherchait depuis long-temps, mais qu'on n'avait pu réussir à attraper.

Tous les voyageurs avaient appris par l'aubergiste le nom de leur libérateur. Madame de Grancey serrait avec émotion son fils entre ses bras; le bon abbé le nommait un nouveau Daniel, et le maëstro entonna, en l'honneur du jeune Français, un chant de triomphe tiré de son nouvel

opéra. Au milieu de toutes ces félicitations, Edmond ne pensait qu'au bonheur d'avoir sauvé son père et sa mère.

Peu de jours après, la famille exilée entrait dans les Etats-Romains, où se réveillaient à chaque pas des souvenirs de grandeur; enfin, ils virent se dessiner au loin la coupole de Saint-Pierre, qui leur annonçait l'antique capitale du monde.

Pendant son séjour à Rome, Edmond s'occupa avec un nouveau zéle à se perfectionner dans la langue anglaise et dans l'allemande. Les grammaires et les dictionnaires, ouvrages qui, dans notre enfance, nous semblent si tristes et si arides, lui plaisaient mieux que les livres les plus amusants, lorsqu'il se rappelait ce qu'il devait à ce genre d'étude.

Sur ces entrefaites, un ancien ami de Monsieur de Grancey, qui s'était refugié à Dresde, lui écrivit pour l'engager à se rendre dans cette ville, en lui faisant espérer qu'il pourrait lui procurer un emploi honorable.

Monsieur de Grancey se décida à partir: l'argent allait en diminuant; les biens qu'il avait en France étaient confisqués et l'avenir ne lui annonçait aucun changement favorable. Il réalisa ce qu'il lui fallait pour ce voyage, quitta Rome et se mit en route pour la Saxe. Les émigrés reçurent de toutes parts l'accueil le plus cordial, car il n'y a pas de peuple meilleur ni plus hospitalier que le peuple allemand. Monsieur et Madame de Grancey, ne sachant pas la langue dans laquelle on leur parlait, se seraient aussi trouvés là dans le plus grand embarras sans leur Edmond, sans leur cher interprète.

Dès son arrivée en Allemagne, il se faisait très-bien comprendre, et une pratique continuelle ne tarda pas à le familiariser entièrement avec la langue de Gœthe et de Schiller, qui passe pour être si difficile. Lui aussi, lorsqu'il avait commencé à l'étudier pour la première fois, il avait été un peu effrayé par l'étrangeté des caractères gothiques et par la rudesse apparente des mots, trés-agreables, du reste, dans une bouche qui sait les prononcer; mais alors il s'aperçut qu'il ne faut pas croire à cette impossibilité dont il s'était d'abord alarmé.

Arrivé à Dresde, Monsieur de Grancey éprouva un cruel désappointement, car le haut personnage sur lequel comptait son ami, n'occupait plus son ancien emploi, et cet ami lui-même avait été envoyé dans une

autre ville de la Saxe. Après bien des démarches inutiles, il fallut renoncer à tout espoir. Ce fut un coup terrible pour les pauvres émigrés qu'un si long voyage avait mis à bout de ressources, et qui se trouvaient jetés dans une ville où ils ne connaissaient personne. La santé de Madame de Grancey commençait à souffrir de tant de fatigues, et son mari, qui se serait résigné avec courage à un travail manuel ressentait les premières atteintes d'une infirmité douloureuse. Peu à peu la famille exilée vendit pour se sustenter ce qui lui restait de bijoux. La croix de Saint-Louis que Monsieur de Grancey avait gagnée par une action d'éclat, était le seul bien dont il ne voulut se séparer qu'à la mort. Quand il sortait avec sa femme, plus d'un front se découvrait à la vue de la noble décoration qui brillait sur l'habit usé du refugié français. Edmond ne comprenait que trop la position de ses parents: plus d'une fois il avait surpris des larmes dans les yeux de sa mère, et il se désolait de ne pouvoir secourir cette mère, ce père si tendrement aimés; il en cherchait sans cesse les moyens, et cette préoccupation continuelle le rendait triste et rêveur. Cependant, la pauvreté des exilés augmentait de jour en jour.

Ils étaient réduits à cette extrémité, lorsqu'un soir Edmond, à qui ses parents avaient permis, pour se distraire, de parcourir la ville, rentra toujours aussi pensif, mais moins triste que de coutume. Il semblait absorbé par une idée grave, à travers laquelle brillaient de temps en temps quelques lueurs d'espérance. Quand il embrassa le baron, il lui dit avec un transport encore plus vif que de coutume: — „Ah! mon père, si je pouvais vous être utile!“

Le lendemain matin, il sortit de meilleure heure qu'à l'ordinaire et se dirigea vers une des principales rues de Dresde, où demeurait un libraire bien connu dans la ville, Monsieur Petrus Meyer. Edmond entra dans le magasin de ce libraire, immense dépôt d'ouvrages composés dans toutes les langues connues. Il demanda s'il pourrait parler au maître de la maison. Aprés avoir été prendre les ordres de celui-ci, un jeune homme l'introduisit dans le cabinet de Monsieur Petrus Meyer. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, un peu gros, enveloppé dans une grande robe de chambre, avec un

bonnet de drap sur la tête; il était assis, une plume à la main, devant une table couverte de registres, et tenait de l'autre main, tout en écrivant, une énorme pipe, qui l'entourait d'une épaisse atmosphère de fumée.

Du milieu de ce nuage, Monsieur Petrus jeta les yeux sur cet enfant dont l'aspect l'intéressait déjà, et qui se présentait avec un air de confiance modeste. Edmond s'était arrêté près de la porte, le chapeau à la main, et le libraire ôtant sa pipe de sa bouche:

„Que voulez-vous, mon enfant?“ lui dit-il dans la langue du pays.

„Monsieur,“ répondit Edmond, „vous m'excuserez, je l'espère, de venir ainsi chez vous sans vous connaître et sans être connu de vous.“

„Oui, oui .... vous êtes étranger, à ce que je vois: êtes-vous Français?

„Justement, Monsieur ... Ah! mon Dieu, serait-ce que je parle mal l'allemand? Ai-je fait des fautes?“

„Non, mon enfant ... seulement un peu d'accent ... quel âge avez-vous?“

„Quatorze ans.“

„C'est une chose rare de parler si jeune une langue étrangère aussi bien que vous parlez la nôtre.“

„Oh! que vous me rendez heureux en me disant cela.“

„Eh! pourquoi?“

„Parce que ... Monsieur ... en passant hier devant votre librairie, il m'est venu une pensée; je me suis dit: Qui sait si l'on n'a pas besoin de quelqu'un qui sache traduire en allemand quelques livres français ou rédiger des lettres de commerce ... et alors, Monsieur, j'ai pris la liberté de venir vous parler.“

La physionomie d'Edmond et la manière dont il s'exprimait captivèrent l'attention de Monsieur Meyer.

„Qui êtes-vous donc? Êtes-vous seul à Dresde?“

„Non, Monsieur, je suis ici avec mes parents, et mon père s'appelle le baron de Grancey, chevalier de Saint-Louis et gentilhomme du Dauphiné; il est émigré; nous étions riches et nous ne le sommes plus: je ne vois que trop combien mes parents sont dans la gêne, et jeune comme je suis, je voudrait gagner de l'argent pour eux. Informez-vous de nous auprès de Madame Krantz, chez qui nous logeons, à l'enseigne de *l'Aigle d'or*.“

„Vous êtes un brave jeune homme que Dieu bénira,“ dit Monsieur Petrus en prenant la main d'Edmond avec une vivacité qui démentait son flegme habituel. „Oui ... je vous emploierai chez moi.“

„Comment, Monsieur!“ s'écria Edmond en l'embrassant étroitement, „vous voulez me donner de l'occupation? Oh! que je vous serai reconnaissant du peu que je pourrai gagner.“

„Bon, bon, revenez demain, et ne manquez pas. . . . entendez-vous, ne manquez pas . . . .“

Après avoir réitéré ses remercîments, Edmond sortit si content qu'il retourna à *l'Aigle d'or* plutôt en sautant qu'en marchant. Il arriva tout hors d'haleine, monta rapidement l'escalier et en entrant embrassa à plusieurs reprises son père et sa mère, en versant des larmes de joie, dont ceux-ci ne pouvaient comprendre le motif.

„Mes chers parents,“ dit-il „enfin je pourrai travailler. — Je pourrai vous être utile à quelque chose.“

„Toi, mon fils, de quelle manière?“

„Oui, mon père, oui, ma mère; grâce à la langue allemande que vous m'avez fait apprendre, je gagnerai de l'argent pour vous: j'ai trouvé un libraire, un galant homme, qui m'a promis du travail . . . . Oh! que je suis content, que je suis content!“

Le lendemain, Edmond ne manqua pas de se rendre chez Monsieur Meyer. Le libraire lui dicta en allemand quelques lettres de commerce, qu'il traduisit en français au fur et à mesure qu'il entendait l'allemand. Il lui donna, en outre, à traduire un ouvrage élémentaire français qu'il voulait publier en allemand. Pour ces divers travaux, il lui alloua un traitement de cent florins par mois, ce qui suffit pour mettre ses parents à l'abri du besoin et même leur permettre de faire quelques épargnes. On peut se figurer quelle était la félicité d'Edmond. Il ne se passait pas de jour qu'il ne s'écriât avec émotion: „Que je suis heureux d'avoir appris l'allemand!“

Au bout de six mois, ce bien-être se trouva détruit. Monsieur Meyer tomba malade et mourut, pleuré des siens, pleuré d'Edmond, qui voyait en lui un second père. Les affaires de son commerce furent liquidées, de sorte que les exilés perdirent en lui la seule ressource qui les faisait subsister, et Edmond ne put en trouver d'autre. Que faire maintenant, et que devenir? Madame de Grancey

était tourmentée d'un mal insupportable, le désir continuel, ardent de revoir la France, ou du moins de s'en rapprocher; c'était cette fièvre lente qu'on appelle le *mal du pays*. Le sol natal était fermé aux proscrits, et ils ne pouvaient pas même songer à se fixer près de la frontière, théâtre de la guerre entre la France et les états alliés. Quelquefois il semblait à Madame de Grancey qu'elle se trouverait mieux, si elle pouvait du moins s'établir en Angleterre, où elle serait plus rapprochée de son pays. Son imagination, agissant sur son corps déjà très-affaibli, cette idée était devenue pour elle ce qu'on appelle une *idée fixe*.

Le baron céda aux désirs de sa femme; ils partirent, s'embarquèrent à Hambourg et arrivèrent bientôt à Londres. Ils étaient depuis quelques jours dans cette capitale, lorsqu'un matin Edmond et son père passèrent dans une rue populeuse, où se trouvaient surtout un grand nombre de marins. Une certaine agitation régnait parmi la foule. La guerre entre la France et l'Angleterre était dans toute sa vigueur. Des espions envoyés par la République française se trouvaient, disait-on, à Londres. Ce bruit, commenté et exagéré par le peuple et par les marins, échauffait tous les esprits Il paraît que le jour même un homme, dénoncé comme espion de la France, avait été poursuivi, mais en vain, par la populace ameutée. Monsieur de Grancey et son fils ignoraient cette circonstance. Bientôt ils s'aperçoivent que quelques gens du peuple les regardent et les montrent au doigt d'un air de menace. Ils précipitent leurs pas; mais la foule se presse autour d'eux et leur barre le passage. Le mot *spy! spy!* (espion! espion!). retentit à leurs oreilles. Quatre hommes, fendant la foule, s'avancent vers le baron et s'apprêtent à le frapper. Quelqu'un avait cru reconnaître en lui l'espion français, objet de recherches infructueuses, et cela avait suffi pour exciter l'aveugle fureur du peuple contre Monsieur de Grancey, qui ne pouvait ni le comprendre ni lui parler. S'il eût été seul, il aurait probablement éprouvé le sort le plus funeste; mais par bonheur son fils l'accompagnait. A ce terrible mot d'espion, Edmond qui l'avait compris, se mit devant son père: — „Que voulez-vous?“ s'écria-t-il. „Jeter dans la Tamise l'espion français,“ répondent des milliers de voix. Ed-

mond, exalté par une énergie surnaturelle, couvrit de son corps son père, qu'il tenait embrassé. Il se mit à haranguer en anglais cette populace furieuse avec une chaleur, avec une logique qu'il puisait dans l'imminence du danger. Il dit qui est son père et où il demeure. Le peuple s'arrête indécis. Des *constables*, la baguette à la main, signe de leurs fonctions d'ordre et de justice, ayant eu le temps d'arriver sur le lieu du tumulte, délivrent Monsieur de Grancey, qui retourne enfin chez lui avec son fils. Cette fois, en l'absence de sa mère, qu'il aurait craint d'effrayer, Edmond dit à son père l'embrassant: — „Combien je vous remercie de m'avoir fait apprendre l'anglais!"

Enfin nos émigrés virent arriver le terme de leurs maux. Un gouvernement plus doux s'établit en France. Quelques amis étaient parvenus à faire rayer le nom de Monsieur de Grancey de la liste de proscription. Il apprit cette heureuse nouvelle un mois après sa dernière aventure, et on lui écrivit en même temps qu'il avait recouvré une grande partie des biens qui n'avaient pas été vendus. On juge quelle fut la joie de cette famille qui allait enfin revoir son pays après tant de douleurs et de traverses. Les exilés revinrent en France et en foulèrent le sol avec ravissement. Le baron et la baronne ne pouvaient se lasser de dire et de redire comment leur fils avait été leur interprète, leur soutien, leur sauveur! — Edmond n'en conçut pas d'orgueil; mais on assure que plus tard, étant marié lui-même et devenu père de famille, lorsque ses enfants se décourageaient à cause des difficultés que leur offrait l'étude des langues, il se plaisait, pour relever leur courage, à leur raconter son histoire.

